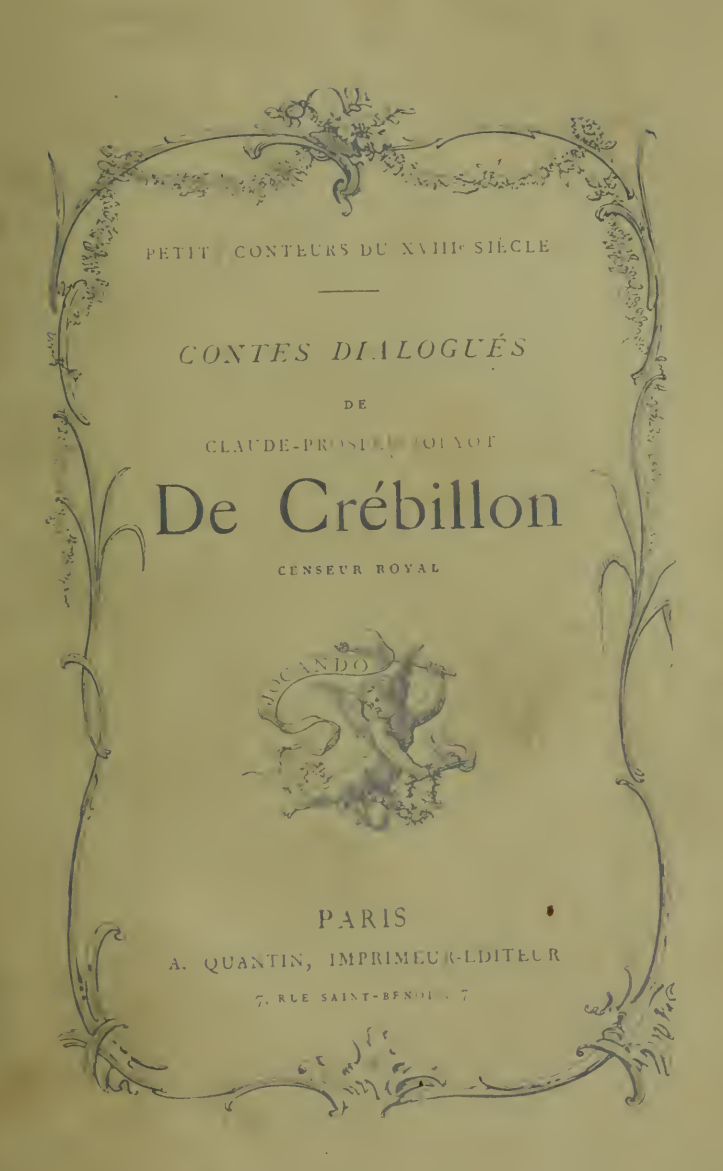


PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

CONTES DIALOGUÉS

DE

CLAUDE-PROSPER JOLYOT

De Crébillon

CENSEUR ROYAL

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

CONTENTES DIALOGUÉS

DE

Crébillon-fils

TIRAGE A PETIT NOMBRE



Imp A Quantin



CONTES DIALOGUÉS

DE

Crébillon-fils

CENSEUR ROYAL

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1879





NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE CRÉBILLON FILS

Avant d'écrire j'ai lu Rabelais et Crébillon fils.

STERNE.



ORSQUE, *avec l'adorable fraîcheur de son adolescence, dans la virginité de la passion soudaine qu'avait su lui inspirer la mignonne et galante comtesse d'Esparbès, le jeune comte de Biron, plus tard duc de Lauzun, vit tout à coup sa frivole maîtresse l'abandonner pour entrer en arrangement*

sérieux avec le prince de Condé, il éprouva, avec toute la tendresse naïve de ses seize ans, comme une profonde et cruelle griffade au cœur et se livra au sombre désespoir d'un premier amour déçu.

— « *Vous êtes en vérité d'une enfance rare, se prit à lui dire, avec un souris maternel, la jolie cousine de Mme de Pompadour, à peine émue à fleur de peau par les âpres reproches et les transports larmoyeux de son amant. Croyez-moi, mon petit cousin, il ne réussit plus d'être romanesque; cela rend ridicule et voilà tout. Je dois quelques conseils à l'intérêt qu'inspire toujours une ancienne connaissance : j'ai eu bien du goût pour vous, mon enfant, ce n'est pas ma faute si vous l'avez pris pour une grande passion et si vous vous êtes persuadé que cela ne devait jamais finir. Que vous importe, si ce goût est passé, que j'en aie pris un autre ou que je reste sans amant? Vous avez beaucoup d'avantages pour plaire aux femmes, profitez-en, et soyez convaincu que la perte d'une peut toujours être réparée par une autre; c'est le moyen d'être heureux et aimable*[1]. »

...Et le duc de Lauzun se consola de son infortune

1. Voyez : *Mémoires du duc de Lauzun*, publiés par Louis Lacour. Paris, 1858. 1 vol. in-12.

Chamfort, dans ses *Anecdotes*, nous donne un étrange aperçu des mœurs galantes de Mme d'Esparbès— : « Couchant avec Louis XV, le roi lui dit : Tu as couché avec tous mes

à la cour ou à l'Opéra; il comprit que l'amour-passion était trop lourd pour son siècle léger et qu'il devait savoir gré à la belle Mme d'Esparbès de lui avoir inoculé le vice charmant de l'inconstance, en tuant pour jamais dans son âme les sottes mièvreries de la sentimentalité.

N'est-ce pas ainsi que le XVIIIe *siècle mâle était abéqué, lesté, équilibré, gentiment amunitionné lors de son départ pour Cythère? N'est-ce point cette même éducation qu'avait reçue Richelieu sur les genoux de la duchesse de Bourgogne et que tout jouvenceau humait fiévreusement dans l'air ambiant et les milieux parfumés des marchandes de frivolité? Les vilains instincts jaloux, les sentiments mélancoliques étaient anéantis dans l'œuf; les femmes avaient* des vapeurs, *mais n'avaient pas encore* des nerfs. *Pour les hommes, à peine touchés une fois par les flèches empoisonnées d'un amour sincère, ils se hâtaient de guérir, se laissaient à peine effleurer par la suite, et pour ne pas voir leur cœur brisé, ils se le bronzaient durement, se l'insensibilisaient dans les* passades *sans conséquence de la galanterie.*

sujets? — Ah! Sire! — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit! — Monville. — Il a une si belle jambe! — A la bonne heure! mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela? — Ah! Sire! il est si attaché à Votre Majesté. » — (*Chamfort*. Œuvres. Édit. Lecou, 1852, in-12, p. 87.)

*Sur l'Olympe mythologique de cette époque de tolérance universelle, Vénus apparaît sensuelle et friande au milieu d'un aimable désordre de nuages laiteux et transparents ; elle prend des airs abandonnés, se laisse voir volontiers sous des allures coquines de bacchante impudique, tandis que Cupidon, l'enfant terrible, las des larges blessures faites naguère aux bergers de l'*Astrée, *aux mourants, soupirants et précieux de la veille, se repose mollement dans le scepticisme de sa tâche éternelle. L'amour cesse d'être poignant pour demeurer piquant et spirituel ; la tragédie est terminée, c'est maintenant la comédie, qui, renfermée dans un cadre exquis, va étendre doucement le paravent du tête-à-tête. On joue aux petits jeux sur la carte du Tendre : l'Amour n'est plus, vive l'Amour ! S'il porte encore un bandeau, c'est dans l'espièglerie du colin-maillard, l'aveuglement du cœur a cessé et les petits-maîtres, ces demi-dieux des boudoirs, croyant lever l'étendard de la révolte, n'arborent glorieusement qu'une girouette babillarde qui suit les courants aimantés du Désir.*

*Adieu les Céladons, adieu les vainqueurs à petites étapes prudentes ! adieu ces fervents de la femme, qui souhaitaient beaucoup et ne demandaient rien ! adieu l'*honneste *homme des temps jadis qui muselait et faisait taire ses passions craintives, adieu les preux*

chevaliers aux amantes fidèles; voici venir le Roué, *le triomphateur à froid, le galant ironique et mordant qui livre l'assaut de suite aux sensations fraîches écloses, avec la bravoure infatuée de son persiflage et le sans-façon de ses appétences brutales. C'est le caprice qui règne, qui parle, qui se satisfait; on échange deux fantaisies qu'on croirait affadir par l'idéalisme du sentiment; on raffine sur les mœurs en subtilisant ses émotions, et, de même qu'Ixion n'embrassait que la nue, hommes à bonnes fortunes et coquettes coquetant n'étreignent que des illusions, des rêves, des éclairs de plaisirs, ils ne s'enivrent que de mousse et d'écume, et cela à bon escient, volontairement, sans être dupes ni de leur esprit, ni de leur sens.*

« Les sophismes commodes, les apologies de la honte, disent MM. de Goncourt dans leur remarquable essai sur la femme au XVIIIe *siècle, les leçons d'impudeur flottent dans le temps, descendent des intelligences dans les cœurs, enlèvent peu à peu le remords à la femme éclairée, enhardie, étourdie, conviée aux facilités par les systèmes, les idées qui tombent du plus haut de ce monde, qui s'échappent des bouches les plus célèbres, des âmes les plus grandes, des génies les plus honnêtes. Et l'amour proclamé par le naturalisme, et le matérialisme, pratiqué par Helvétius avant son mariage avec Mlle de*

Ligneville, glorifié par Buffon dans sa phrase fameuse : « Il n'y a de bon dans l'amour que le physique, l'amour physique finit par apparaître chez la femme même dans sa brutalité[1]. »

C'est qu'en effet, selon l'expression de l'abbé Galiani, le spirituel ami de Grimm et de Diderot, les femmes de ce temps n'aimaient point avec le cœur, mais aimaient toutes avec la tête et par la tête. Une curiosité dépravatrice, la crainte de l'ennui, qui à elle seule était un ennui ; une perversité innée dans les idées, une corruption latente, avaient allumé dans l'organisme alangui de ces mignons cervelets, comme un rouge et diabolique incendie de rêveries érotiques. L'imagination froidement surchauffée, sans guide ni croyances, courait avec délices les grands casse-cous des aventures osées, et un essaim bourdonnant, inquiétant de rêves vagues, de débauches capiteuses, d'orgies quintessenciées, énervait sans relâche ces pauvres et faibles esprits en quête de possibilités.

Lorsque la femme d'alors goûtait à l'amour, c'était sans élan, sans emportement, sans âme, sans avoir ni la force ni l'excuse d'un tempérament violent et dominateur ; elle y touchait malicieusement, avec cette petite moue mutine, cette coquetterie minaudière, cette

1. *La Femme au* XVIIIe *siècle.* Charpentier, in-12, 1877.

délicatesse capricieuse des jolies gourmandes sans estomac ni appétit, qui mordent à peine à un fruit pour en attaquer un autre aussitôt. Étourdie par le propre vide de son cœur, blasée, brisée, chiffonnée par le désir, cette galante prêtresse de Cypris, sans songer à sa honte qu'elle méconnaissait, à ses chutes et rechutes, se livrait aux fantaisies du sort, s'abandonnait à l'ombre de l'amour, quittait un amant pour s'attacher à un autre, sans transition; semblant vouloir s'éviter elle-même pour mieux poursuivre le plaisir avec une opiniâtreté de succube intellectuel. Rien ne la satisfait, rien ne l'apaise; lasse toujours, mais toujours éveillée, avide de nouveau, de singulier, de surhumain, d'antiphysique, elle prodigue la tentation, distribue ses charmes et se prête avec cynisme à toutes les complaisances charnelles, à tous les essais, à toutes les tentatives polissonnes qui peuvent donner un corps en apparence à ses insaisissables conceptions de libertinage.

II

Cependant si la femme du XVIIIe *siècle est impudique et surmenée par la volupté cérébrale, elle n'est point corrompue; semblable à ces courtisanes qui demeurent vierges d'âme dans leur infamie, il lui reste l'ingénuité, le sens subtil et délicat, les grâces*

naives et les enfantillages charmants de la jeune fille joints aux roueries savantes de l'âge mur. « Le peuple français est le seul peuple qui puisse perdre ses mœurs sans se corrompre », disait Duclos, et il eût pu ajouter : grâce aux femmes de France, vrais miroirs qu'on ternit, mais qu'on ne saurait souiller sans les briser. Ce qui, pour nous, se détache bien nettement de ce milieu païen et excitant, où tout invitait à jouir de l'heure fugitive, c'est l'influence de la femme sur la politesse du langage, l'urbanité des manières et surtout sur l'enjouement merveilleux de la conversation.

Cet esprit de conversation, cette science exquise du dialogue, cet art si rare du bien parler, qui semble avoir à jamais disparu de notre société industrielle, banale et prime-sautière où l'emphase oratoire tient lieu du caquetage spirituel d'antan ; ce don inappréciable des fines causeries du tête à tête se retrouve tout entier au siècle dernier, dans les salons, dans les boudoirs et jusque dans les alcôves. Qu'on ouvre livres, mémoires, comédies ou romans, correspondances ou gazettes, on demeure surpris, profondément charmé: les saillies voltigent en laissant circuler les idées, le babil devient expressionné, amical, fin, sautillant, les vis-à-vis entre femme et homme sont pleins de grâces adorables et d'un laisser-aller tout au plus

licencieux ; le badinage provoque la raillerie et le mot juste et franc accentue la pensée. Ce sont d'heureux badinages, de jolis riens qui pivotent sur la pointe dorée d'une aiguille, mais dans les petites maisons capitonnées, cette aiguille marque le temps qui s'envole légèrement parmi ces délicieux entr'actes du plaisir, plus agréables, plus piquants, plus vifs que le plaisir même.

« *O le bon temps, s'écria vers 1815 la comtesse de Genlis, que celui où, lorsqu'on se rassemblait dans un salon, on ne songeait qu'à plaire et à s'amuser, où l'on n'aurait pu sans une excessive pédanterie avoir la prétention de montrer des* grandes vues sur l'administration, *où l'on avait de la grâce, de la gaieté et toute la frivolité qui rend aimable, et qui repose le soir du poids de la journée et de la fatigue des affaires. Aujourd'hui l'on n'est ni plus solide dans ses goûts, ni plus fidèle dans ses attachements, ni plus prudent dans sa conduite ; mais on se croit profond parce qu'on est lourd, et raisonnable parce qu'on est grave, lorsqu'on est constamment ennuyeux ... La frivolité française d'autrefois n'était point un défaut national ; elle était, au contraire, le préservatif de la pédanterie, de l'affectation et de mille prétentions ridicules et dangereuses ; on la trouvait où elle doit être pour le charme de la société : dans les conversa-*

tions des gens du monde, dans les commerces épistolaires et aux spectacles les plus gais. Elle excluait de nos entretiens le ton dogmatique et tranchant, la métaphysique, la politique, les dissertations; elle était à son tour exclue des affaires et des ouvrages sérieux. On n'a jamais mieux pensé, mieux écrit que lorsque la société était embellie par la frivolité la plus aimable, qui n'était autre chose qu'un délassement d'esprit et une gaieté pleine de finesse, de naturel et de grâce [1]. »

O le bon temps en effet que celui qu'avait traversé l'ancienne chanoinesse de Bourbon-Lancy! C'était alors les grandes fêtes de l'esprit social; le bel air *s'accordait heureusement avec le laisser-aller, l'étiquette rentrait dans le goût plus encore que dans la tradition; le commerce du sentiment ne se masquait pas d'hypocrisie ni de fausse sensibilité et les succès de société étaient dus à la grâce, à l'agrément, à l'originalité et surtout à l'esprit, ce brillant passepartout des sociétés les mieux choisies. La causerie était indépendante;* l'opinion — *cette sottise — n'existait guère alors; la calomnie frôlait tout le*

1. *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour,* contenant le Tableau de la cour, de la société, et de la littérature du XVIIIe siècle, etc., par Mme la Comtesse de Genlis. Paris, 1818, in-8o, t. Ier, p. 235 et suivantes.

monde, mais n'assommait personne; on se plaisait à disperser la médisance sans la répandre lâchement sur une seule tête; on ne flétrissait point, on s'éventait avec le scandale et les petits bruits du jour. — Dans les rapports d'homme à femme, le bon ton n'avait pas de règle ; le vulgaire, le grossier, le maladroit étaient seuls exclus; on pouvait tout dire, tout oser et même tout entreprendre; mais il fallait dire avec charme, oser avec légèreté, entreprendre avec adresse.

III

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur cette période du XVIIIe *siècle, précise bien l'instant où Laclos put élever comme un insolent monument à la facile morale de ses contemporains, dans cet ouvrage, aussi véridique que terrible des* Liaisons dangereuses, *tandis que Crébillon fils, avec un accent moins vigoureux, moins profond, mais également sincère, osa peindre dans ses ravissants* contes dialogués, *les aimables mœurs qu'il entrevoyait, en notant le langage dissolu et entortillé des ruelles, le jargon à l'ambre des rieuses pécheresses, les expressions maniérées du* genre joli *et l'arrogance victorieuse des petits-maîtres.*

Nul, mieux que ce dernier, ne sut nous présenter un plus exact tableau des licences mondaines de son

temps et reproduire avec plus de fidélité et de soins l'analyse subtile des sentiments inconstants, les mœurs vives et molles, les caquets de la nuictée *et les tendres accointances des* Cidalises *et des* Clitandres, *des petits marquis et des ducs musqués, dans ses longues réflexions sur l'amour et ses dissertations tracassières où le bon sens persifle les pitoyables préjugés.*

Quel brutal contraste entre l'auteur du Sopha *et le père d'*Électre! *celui-ci possède l'ampleur tragique, celui-là se contente de la verve railleuse, des vices fanfarons et d'une corruption voulue. «Le père, dit d'Alembert, avait peint du coloris le plus noir les crimes et la méchanceté des hommes; le fils, dans ses romans pleins d'esprit et dictés par une connaissance profonde de tous les replis honteux du cœur humain, a tracé du pinceau le plus délicat et le plus vrai les raffinements, les nuances et jusqu'aux grâces de nos vices, cette légèreté séduisante qui rend les Français ce qu'on appelle* aimables *et ce qui ne signifie pas* dignes d'être aimés; *cette activité inquiète qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même, cette perversité de principes déguisée et comme adoucie par le masque des bienséances, enfin nos mœurs tout à la fois corrompues et frivoles où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule[1].»*

1. *Histoire des membres de l'Académie française, morts*

Crébillon fils est à la littérature ce que Lancret, Latour, Pater, Watteau, Fragonard, Debucourt ou Baudouin sont à l'art de son temps, « c'est le Boucher du roman », *a dit justement quelqu'un; c'est mieux encore, c'est le peintre des fêtes galantes qui projette des rayons de gaieté et de soleil, et qui secoue de la poussière d'or de ses ailes de papillon; c'est bien l'écrivain du* rococo : *il contourne sa manière, balance son esprit avant de le fixer, enguirlande sa plume comme une houlette, et se complaît aux voluptés rêveuses, aux badinages effrontés, aux déshabillés fripons, aux nudités roses des alcôves. Moins païen que Grécourt, il dérobe des traits à La Fontaine et à Béroalde de Verville. Il éprouve souvent pour les femmes la malice cruelle, mais si étincelante de La Bruyère, il évoque Boccace et fait pressentir Rivarol et Chamfort.*

Son style a trop souvent l'obscurité de sa profondeur et le maniéré de ses théories, sa morale ne manque pas de sens; mais on peut supposer qu'il manque de sens moral, car il a le convenu de son époque, l'esprit froid et pratique, le machiavélisme du sentiment. Si la langue qu'il parle ne rentre pas entièrement

depuis 1700 jusqu'à 1771, par M. D'Alembert. Paris, 1778, t. Ier. — Ou également : *Éloge de M. Crébillon*, S.-L. 1762, in-8°.

dans le grand courant des belles-lettres, c'est que l'afféterie du milieu où il a vécu a amignoté ses allures. C'est le langage éphémère de la galanterie qu'il est parvenu à transcrire ; le temps en a bien un peu absorbé l'arome en estompant la légèreté des tons ; mais pour ceux qui, par le souvenir, ont assisté aux petits levers des jolies femmes à la mode, pour tous les connaisseurs et amoureux du siècle dernier, il conserve et conservera longtemps encore comme un parfum inquiétant, pénétrant et rare, comme une odeur exquise qui émane d'une tiède atmosphère de boudoir étouffé, discret, voluptueux.

Aussi, en remettant au jour ces délicates productions d'une littérature au pastel, n'essaierons-nous pas de réfuter les inqualifiables appréciations que des critiques de bonne foi, aussi bien que des Zoïles, ont faites sur Crébillon fils ; la plupart proviennent d'une vue courte ou d'un jugement étroit et collet-monté ; ce sont des lieux communs, des satires timorées et fades qui n'atteignent à peine l'homme sans anéantir l'œuvre. On a voulu retirer à Crébillon sa qualité de peintre des mœurs, en invoquant le mauvais goût de ses tableaux, qui ne représentent que des travers passagers accrédités dans des sociétés légères ; on lui a reproché l'immoralité de sa mise en scène, son scepticisme outré, la gloriole de ses vices et la froi-

deur de ses sujets. On verra par la suite quelle fut la vie modeste de cet écrivain et combien peu il prêchait d'exemple. On ne nous taxera certainement pas d'une tendresse exagérée pour l'auteur des Égarements du cœur, *lorsque plus tard nous aurons fait nos réserves. Nous ne réhabilitons pas, nous* époussetons une mémoire, *car en admettant que Crébillon fils n'ait peint que* les exceptions *de son siècle, il n'en serait pas plus coupable à nos yeux. Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent. « Supprimez l'adultère, écrivait sagement le coloriste Théophile Gautier, supprimez l'inceste, le meurtre. Adieu les drames, les poèmes et les romans[1] ! » L'histoire des gens vertueux ne demande qu'une ligne, les règnes des bons rois tiennent une page ; sans les Césars, Suétone resterait ignoré.*

IV

Voici, d'après les documents authentiques que nous fournit M. Amédée Jal[2], de quel roman moral *Claude-Prosper Jolyot fut le dénouement prévu.*

1. Voy. Th. Gautier, *Les Jeune-France.*

2. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, in-4°, 1872.

*L'auteur d'*Astrée *et de* Thyeste, *le tragique Crébillon, alors âgé d'environ trente-deux ans, s'était furieusement épris d'une jeune personne, fille d'un Bourguignon* [1], *maître apothicaire-épicier de la place Maubert, du nom de Péaget. Il était ardent, tendre, aimable et déjà connu, sinon célèbre par son* Idoménée *jouée en 1703. On sentait en lui la fougue d'un grand poète dramatique et la petite Péaget, sensible, comme toutes les jeunes filles, aux hommages d'un talent naissant; mal surveillée par sa mère et entraînée par une violente passion, se laissa séduire et ne tarda pas à sentir poindre en elle le fruit de ses erreurs. Il fallut avouer la faute aux parents et nommer le complice: Crébillon se trouva contraint de faire une demande en mariage que l'apothicaire ne pouvait logiquement repousser, mais que, trop sévère peut-être, repoussa Melchior-Jolyot de Crébillon, notaire royal à Dijon, père du poète tragique; lorsqu'il se fut renseigné sur la famille des Péaget, qu'il ne trouvait ni assez noble ni assez opulente pour un descendant de Conseiller du*

1. Dans une lettre en date de Paris 1761, Crébillon « affirme cependant » qu'il épousa Charlotte Péaget, fille de M. Péaget de Dole ; M. Jal se tromperait donc sur l'origine des Péaget! Crébillon ajoute: « Sa fille était une Gamard, famille très ancienne et très connue dans la littérature, dans la médecine et dans la pharmacie. »

Roy, greffier en chef de la Chambre des comptes, qui portait d'azur à un aigle éployé d'or, tenant dans son bec une plante de trois lys d'argent [1].

Cependant, il fallait cacher aux commères du quartier Maubert l'état de grossesse de la demoiselle Péaget; c'est alors, raconte M. Jal, que Crébillon se décida à user du droit qu'il avait, majeur, de disposer de lui : « Il fit à son père des actes de soumission respectueuse et alla raconter au curé de Saint-Étienne-du-Mont son histoire, en lui déclarant qu'il avait le désir de réparer le plus tôt possible le tort fait à l'honneur d'une pauvre enfant, fille de parents respectables, qu'il avait entraînée, et qui, à ses yeux, ne cessait pas d'être une personne vertueuse. Le curé approuva très fort la conduite du coupable amant et le dimanche 23 janvier 1707, au prône, il publia le premier ban : « d'entre Prosper Jolyot, fils majeur

1. Bibl. nation, ms. — *Armorial général:* Bourgogne, — l'aïeule maternelle des Crebillon était Anne de Bretagne, d'une famille qui a donné plusieurs magistrats au Parlement de Dijon, — la famille Jolyot avait été anoblie par lettres de Philippe le Bon en 1442, dont les originaux sont à la Cour des comptes. — Une des branches de cette famille s'était établie en Franche-Comté. Voyez : *Particularités inédites ou peu connues sur La Monnoye, Piron et Crébillon*, par Claude-Xavier Girault, avec des notes de C.-N. Amanton. *Dijon*, in-8°, 1822

de Melchior Jolyot, notaire royal à Dijon[1] et de Henriette Gagnard, et Marie, fille de Claude-François Péaget, maître apothicaire, bourgeois de Paris et d'Anne-Claude Gamard, demeurant tous deux place Maubert, et cy-devant rue de Bièvre[2]. » *Le lendemain Crébillon acheta les dispenses des deux autres bans et le clerc de l'archevêque écrivit sur son livre :* « Die 24° januarii 1707, super duplici proclamatione cum Prospero Jolyot et Mariâ-Carolâ Peaget, Sancti Stephani de Monte. »

Le mariage suivit de près, mais ne fut point célébré en l'église de Saint-Etienne. La pudeur retint sans doute Marie-Charlotte Péaget, qui, grosse de plus de huit mois, n'osa pas se présenter à l'autel de sa paroisse, la tête couronnée de fleurs d'oranger. Crébillon obtint du curé de Saint-Étienne la permission de se marier à la campagne, loin des regards curieux des voisins de son beau-père. Ce fut à La Villette que la bénédiction nuptiale fut donnée au poète, le 31 jan-

1. Melchior Jolyot de Crébillon n'était plus notaire en 1707, mais greffier en chef de la Chambre des comptes à Dijon; le curé rédacteur de cette pièce copiait probablement les qualités que donnait au père de Crébillon l'acte de baptême que celui-ci produisit à la sacristie de Saint-Étienne.

2. *Registre des publications de mariage de Saint-Etienne-du-Mont.*

vier 1707; le père protestant toujours. Le mariage de Prosper de Crébillon ne fut donc pas un mariage clandestin, *mais un* mariage secret. *Le mystère ne put durer longtemps; le lundi 14 février 1707, Marie-Charlotte accoucha d'un garçon, fruit d'un amour légitimé; le lendemain l'enfant fut baptisé à Saint-Étienne sous les noms de* Claude-Prosper, *fils de Prosper Jolyot de Crébillon et de damoiselle Marie-Charlotte Péaget son épouse, né le jour précédent, à dix heures et demie du matin, place Maubert et tenu sur les fonds par Claude-François Péaget, maître apothicaire et juge-consul, et par damoiselle Jeanne Jolyot, fille majeure* (tante de Crébillon), *ainsi qu'il appert du baptistaire que nous reproduisons.*

V

Voilà bien des notes et des détails pour expliquer que l'auteur des Matines de Cythère *vint au monde quatorze jours après le mariage de ses parents!*

Le jeune Claude-Prosper grandit vite; il poussa dru et joyeux, comme un véritable enfant de l'amour, sans avoir nul besoin des drogues pharmaceutiques de M. l'apothicaire, son grand-père. Deux ans plus tard en 1709, il eut un frère, Pierre Jolyot de Cré-

billon[1]*, dont nous ne nous inquiéterons pas. Le petit Crébillon ne profita pas longtemps des tendres soins de sa mère qui mourut âgée de vingt-cinq ans le jeudi 12 février 1711*[2]*. Le pauvre poète tragique demeuré seul ne put garder son fils avec lui; des amis généreux, MM. Paris, payèrent sa pension au collège Louis-le-Grand où il fit ses études*[3]*. Ce collège était alors entre les mains des jésuites ; le supérieur, le R. P. Tournemine, fut frappé des dispositions brillantes de son écolier, apte à tous les devoirs, esprit ouvert à toutes les études et raisonnements, élève précoce qui faisait prévoir un superbe avenir. Le révérend supé-*

1. Dans une lettre publiée par M. C.-N. Amanton (*Révélations sur les deux Crébillon*. Paris, 1835, in-8°), Crébillon père, à la date de Paris, du 29 janvier 1761, écrit à M. M*** de Dijon: « J'ai eu deux fils ; *le deuxième est mort*, le premier s'appelle Prosper ainsi que moi. »

2. Voici l'acte de décès conservé sur les registres de Saint-Étienne-du-Mont : « Le même jour (vendredi treizième de février 1711) fut inhumé (*sic*) dans le cimetière des Charniers, Marie-Charlotte Péaget, femme de M. Jolyot (*sic*), sieur de Crébillon, conseiller du Roy, greffier en chef de la Cour des comptes de Bourgogne et Bresse, décédé (*sic*) le jour précédent, place Maubert, en présence dudit sieur Jolyot de Crébillon et autres. » Crébillon le tragique avait hérité de la charge de son père, mort en 1707.

3. Voyez : Le *Nécrologe des hommes célèbres*, t. XIII, 1778, 1 vol. in-12. *Éloge de Crébillon*, par Palissot.

rieur attendit à l'adolescence un tel disciple pour l'attirer dans ses ordres et confisquer cette vaste intelligence au profit de sa compagnie. Il employa dans ce but les persuasions, insinuations et séductions les plus adroites, mais Crébillon, tout en estimant la manière de vivre de ses maîtres, convint en lui-même qu'il n'était point fait pour la vie religieuse et avoua bien nettement que son caractère libre, léger et ardent, était à l'opposé de la servitude monastique.

Claude-Prosper avait à peine quitté les bancs du collège, qu'il s'efforçait d'oublier grec et latin en s'empressant de jeter aux orties sa robe d'innocence comme un vêtement inutile et d'abandonner les principes de continence vertueuse dont on avait nourri son âme, mais dont il n'avait que faire dans son voyage au pays de la galanterie. Sur les pas de son père, il pénétra dans les foyers de la Comédie française, il y jouissait de ses entrées, que les comédiens avaient cru devoir au fils du grand Crébillon, il y possédait aussi les faveurs les plus douces des jolies pensionnaires, séduites par sa jeunesse, sa pétulance, sa bonne mine et la vivacité de son esprit. Il se lassa bien vite cependant, comme un mauvais sujet déjà corrompu, de ses petites conquêtes sur les comédiennes ordinaires du roi, et il ne tarda pas à quitter le théâtre des triomphes paternels pour fréquenter les Italiens.

Lié d'amitié avec Jean-Antoine Romagnési [1], *qui avait débuté aux Français par le rôle de* Rhadamiste *et qui alors jouait aux Italiens des pièces dont il enrichissait cette comédie comme auteur, Crébillon fils (ainsi on le nommait déjà), s'était associé aux travaux de cet acteur en compagnie de Dominique* [2] *et de Lélio le fils, plus connu sous le nom de Riccoboni* [3].

Le Théâtre-Italien languissait en ce moment par la disette des spectateurs, et ces trois amis et collabora-

1. Jean-Antoine Romagnési, né à Namur, d'une famille d'origine italienne, etait petit-fils d'*Antonio Romagnési* dit Cinthio, comédien de l'ancien Théâtre-Italien. Il débuta a Strasbourg, puis vint à Paris remplir les rôles d'amoureux dans la troupe d'Octave aux jeux de la Foire où il fut fort goûté. Il mourut à Fontainebleau en 1742; on a fait ces quatre vers sous son portrait :

> *Comédien sensé, parodiste plaisant,*
> *En traits fins et légers, Romagnési fertile,*
> *Couvrit les plats auteurs d'un ridicule utile.*
> *Qu'on doit le regretter dans le siècle présent !*

Voyez sur ce comedien, les *Anecdotes dramatiques* de Clément et Laporte, t. III. *Paris*, 1775.

2. Pierre-François Biancolelli, plus connu sous le nom de *Dominique*, fils du fameux Dominique, le celèbre Arlequin de l'ancienne troupe italienne, naquit à Paris en 1681. Dominique a composé un grand nombre de pièces seul, on peut en voir la nomenclature dans les *Anecdotes dramatiques* citees plus haut.

3. Riccoboni François, fils de Louis Riccoboni et de Virginie Balletti sa femme, dite Mlle *Flaminia*, né a Man-

teurs tâchaient d'y ramener le public en offrant des pièces nouvelles qu'ils ne se donnaient pas le temps de perfectionner. Ils composaient surtout les parodies des opéras nouveaux, genre frivole, mais qui se trouvait très goûté des Parisiens lorsqu'il était relevé par les traits d'une critique juste, fine et délicate; en huit jours souvent il fallait bâtir une pièce, l'apprendre et la jouer; l'actualité n'attend pas, et nos auteurs associés ne spéculaient que sur l'actualité. Crébillon, qui n'avait alors que vingt-trois ans, fut heureux d'apporter à ce triumvirat dramatique son concours spirituel, la vivacité de ses saillies et la pureté de son goût. Il fit ses premières armes au Parnasse avec les trois joyeux troubadours, mais il eut la prudence d'exiger d'eux qu'il ne serait pas nommé, il voulait ménager l'amour-propre des poètes ou du moins ne pas s'exposer à leur vengeance.

C'est ainsi que dans: Arlequin toujours Arlequin; Les Comédiens esclaves; Arcagambis; L'Amant à la mode; La Revue des théâtres; Le Sultan poli par l'amour *et* La Méchante femme [1], *toutes parodies*

toue en 1707, était par conséquent de l'âge de Crébillon fils. Il joua le rôle de *Lélio* dans la *Surprise de l'Amour*, et il garda ce nom au théâtre. François Riccoboni a écrit seul beaucoup de pièces fort spirituelles; sa mort arriva en 1772.

1. Voyez l'ouvrage connu sous ce titre: *Parodies des Italiens*. Paris, Briasson

faites en société, les meilleurs traits en peuvent être attribués à Crébillon. Ces pièces ne sont à proprement parler que des divertissements sur toutes sortes de sujets, mais on y trouve un sel fin, une plaisanterie douce, enjouée, piquante, quelquefois amère, mais toujours du vrai comique, une bouffonnerie aimable et sans grossièreté et une verve qui ne se dément jamais. Le tour des couplets est libre, ardent et net: en voici un, cité par Palissot comme appartenant à l'Auteur du Sopha, *qui pourra donner une idée de sa manière, et prouver que son auteur eût pu faire fortune dans ce genre facile. Il est sur l'air connu des* Bergeries de Couprin :

Bondissez,
Petits agneaux, paissez
Sur ces rivages;
Vous, oiseaux,
Vous, Chalumeaux,
Et vous, murmure des eaux,
Vous, feuillages,
Vous, ombrages,
Vous, badins Zéphirs,
Qui rimez à plaisir;
Vous, charmants bocages,
Vous, tendres désirs,
Amoureux soupirs
Et sornettes
Qui sont faites

Depuis si longtemps,
Qu'on remet tous les ans
Dans nos chansonnettes,
Remplissez nos chants[1].

On voit, par ce badinage que Crébillon eût pu tourner galamment le couplet ou du moins scander des syllabes françaises pour les « ourler de rimes », selon le mot coquet de Piron[2]; mais les muses le laissaient assez froid. Il n'aimait point la contrainte des vers, cette petite vérole de l'esprit, *comme on disait alors, et il pensait avec La Bruyère qu'il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, et que la poésie devait réunir des talents supérieurs pour être susceptible de plaire aux vrais délicats. « Il n'est ordonné à personne d'écrire en vers, disait-il avec raison, lorsqu'on n'y est pas appelé par le génie. »*

Claude-Prosper vivait dans ce temps avec son père, place Maubert, avant que celui-ci n'émigrât, rue des Douze-Portes, au Marais. Ils habitaient ensemble une manière de grenier au milieu de toute une ména-

1. Ce couplet se trouve imprimé dans *Arlequin-Phaéton*, à la date du 13 février 1731 dans le tome III des *Parodies des Italiens*; voyez aussi l'*Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre-Italien* depuis son rétablissement en France jusqu'à l'année 1769, contenant les analyses des principales pièces et un catalogue de toutes celles données par ce théâtre, etc., par J.-A.-Jullien-Desboulmiers. 1769, 7 vol. in-12.

2. Préface de la *Métromanie*.

gerie domestique, chiens, chats et corbeaux dont les aboiements, les miaulements, les croassements se faisaient entendre à la ronde. Dès l'escalier, rempli des ordures de ces animaux, on sentait une étrange odeur de chenil; à l'intérieur, une chambre aux murailles nues et froides, où travaillaient les deux auteurs. Les chiens s'étaient emparés de tous les sièges et grognaient de concert, car l'auteur de Pyrrhus *aimait les caniches et les chats avec passion ; pour se consoler de l'ingratitude des hommes, il récoltait tous les pauvres vagabonds de la race canine ou féline qu'il rencontrait dans ses courses à travers Paris, c'était le petit saint Vincent de Paul de toutes les bêtes abandonnées. Il les baptisait toutes de noms curieux, nommait ses chattes Euterpe, Melpomène, Erato ou Polymnie, tandis que ses carlins, roquets, terre-neuves et lévriers recevaient des dénominations bizarres, selon leur naturel doux ou féroce.*

C'était une singulière existence que celle de ces deux hommes. Dans une âcre et épaisse atmosphère de tabac, on distinguait le père, véritable colosse, physionomie hautaine et expressive, qui, poitrine découverte, jambes nues, la pipe toujours entre les dents[1]*,*

1. Tous les contemporains de Crébillon pere ont parlé des mœurs intimes de ce grand bonhomme et de sa passion absorbante pour la pipe. Dans ses *Mémoires*, Casanova, qui

noyait dans des spirales de fumée le regard rêveur et distrait de ses deux grands yeux bleus; sombre parfois et parfois déclamant avec force, sous l'inspiration puissante de sa muse tragique. — Le fils, plus calme, mine rieuse et éveillée, chantait des ariettes, étendu sur un fauteuil. Coquet de sa personne, musqué, déjà petit-maître, caressant ses chats qu'il aimait par esprit de famille, il trouvait moyen de vivre heureux et fringant dans cette malpropreté canine, affable et respectueux pour son père, sans s'inquiéter des cris ou des tendres réprimandes que le poète adressait à sa ménagerie tapageuse. L'écrivain du Sylphe *formait cependant le plus vivant contraste avec l'auteur de ses jours: il était le moins grand, mais le plus joli des Jolyot; le père avait du génie, disait Voisenon, et le fils n'avait que la mousse de l'esprit de son père.*

Sébastien Mercier, qui le connut et l'apprécia avec toute la droiture de son bon jugement d'observateur

devint son ami, le décrit ainsi : « Crebillon était un colosse, il avait six pieds : il me surpassait de trois pouces. Il mangeait bien, narrait plaisamment et sans rire ; il était célèbre par ses bons mots, était excellent convive ; mais il passait la vie chez lui, sortant rarement, ne voyant presque personne, parce qu'il avait presque toujours la pipe à la bouche et qu'il était environné d'une vingtaine de chats avec lesquels il se divertissait la plus grande partie du jour. »

sincère, nous en a laissé le portrait suivant[1] : « *Je fis la connaissance de Crébillon fils. Il était taillé comme un peuplier, haut, long, menu ; il contrastait avec la taille forte et le poitrail de Crébillon le tragédiste. Jamais la nature ne fit deux êtres plus voisins et plus dissemblables. Crébillon fils était la politesse, l'aménité et la grâce fondues ensemble ; une légère teinte de causticité perçait dans ses discours, mais elle ne frappait que les pédants littéraires et les ennemis du bien public. Nos caractères allèrent fort bien ensemble. Il avait vu le monde, il avait connu les femmes autant qu'il est possible de les connaître ; il les aimait un peu plus qu'il ne les estimait. Sa conversation était piquante ; il regrettait le temps de la Régence, comme l'époque des bonnes mœurs en comparaison des mœurs régnantes. Nos principes littéraires s'accordaient encore. Un jour, il me dit en confidence qu'il n'avait pas encore achevé la lecture des tragédies de son père, mais que cela viendrait. Il regardait la tragédie française comme la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain. Il riait aux larmes de certaines productions théâtrales et du public qui ne voyait dans tous les rois de la tragédie française que le Roi de Versailles. Le rôle du capi-*

1. Sebastien Mercier, *Tableau de Paris.*

taine des gardes, tantôt traître, tantôt fidèle, selon la fantaisie du poète, le faisait surtout pâmer de joie. Il s'informait exáctement de celui qui le jouait. C'était son acteur favori pour le plaisir facétieux qu'il lui causait; aujourd'hui janissaire, le lendemain déposant Tarquin le Superbe, cheville ouvrière de tous les dénouements, il avait renversé plus de trônes au bout de l'année qu'il n'avait de gardes à sa suite; il tuait les tyrans trois fois la semaine avec une précision admirable. Crébillon aimait tout en lui, sa démarche, son attitude, sa fierté obéissante; tantôt royaliste, tantôt républicain, il suivait tous les ordres avec une indifférence philosophique, qui n'ôtait rien au tranchant de son sabre... Les ouvrages de Crébillon fils sont une anatomie fine et déliée du cœur humain et du sentiment, surtout de celui qui dirige les femmes, dont le premier attribut est de ne connaître rien à leur propre cœur, tandis qu'elles pénètrent assez bien le cœur ou du moins le caractère des hommes. Crébillon fils les a bien connues; c'est un peintre, et sa touche, pour être délicate, n'en est pas moins exacte et quelquefois profonde. »

« *M. de Crébillon ne ressemblait guère à ses écrits, dit par contre Grimm dans sa* Correspondance [1]; *sa*

1. Grimm, *Correspondance*, mars 1771.

conversation n'était ni très facile ni très piquante ; il faisait de longues phrases et les faisait avec prétention ; il portait ce caractère jusque dans l'intimité des coteries où il vivait le plus habituellement. »

Grimm ne professait d'ordinaire aucune tendresse pour Crébillon fils, aussi, ne croyons-nous guère à la sincérité de son appréciation en cette circonstance. « De quoi s'avise donc ce bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? » disait Voltaire, en parlant de l'auteur de la Gazette littéraire ; *pourquoi donnerions-nous crédit à Grimm en effet, lorsque Collé, Marmontel et tant d'autres nous ont peint l'auteur du* Sopha *sous les couleurs les plus roses et les plus spirituelles ?*

Crébillon avec son esprit caustique, sa belle nature tout en dehors, son rire franc et malin, était doux, bon, serviable, toujours disposé à obliger les gens de lettres et les nécessiteux ; chacun se faisait gloire de rechercher sa compagnie et parmi ses nombreux amis nous citerons Moncrif, Diderot, Surgère, Collé, Mlle Clairon, Mme Geoffrin, le peintre Boucher, Pont de Veyle et Maurepas.

Crébillon fils avait déjà donné les Lettres de la marquise de M*** au comte de R***, *et il possédait en portefeuille le charmant petit conte du* Sylphe, *lorsqu'en 1734 il publia l'*Écumoire *plus connu sous le titre de* Tanzaï et Néadarné. *Ce roman, libre par*

la forme et l'allure, bien analogue aux mœurs du temps, causa la plus grande sensation à la cour et à la ville; on y vit une satire du cardinal de Rohan, de la constitution Unigenitus *et de la duchesse du Maine* [1] *et le bruit public accrédita si bien les intentions de l'auteur que celui-ci, arrêté, fut conduit sous bonne garde et enfermé au donjon de Vincennes. Le pauvre Claude-Prosper, ainsi mis sous verrous, aurait pu y séjourner de longues années et réfléchir au triste rôle des écrivains satiriques sous un état monarchique, si, par bonheur, la protection de Mme la duchesse mère* [2] *ne l'en avait fait sortir quelques jours après son arrestation.*

Heureux de son élargissement, décidé à modérer un peu le mordant de sa verve, le jeune frondeur s'en vint habiter rue Saint-André-des-Arts. Son aventure qui l'avait mis en plein jour lui fit recevoir des

1. Voyez Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes.*

2. A peine sorti du *Château de Vincennes,* Crébillon courut se jeter aux pieds de la duchesse mère, lui témoignant toute sa gratitude pour l'acte de clémence qu'elle venait de faire en sa faveur. Monsieur, lui dit la spirituelle princesse, déjà d'un certain âge, je suis fort embarrassée par la phrase suivante de votre roman : « Pendant le jeu, *Jonquille* avait avancé ses jambes sous la table, *Néadarné* ne sachant à qui elles appartenaient, *distrait comme une princesse,* s'en fit un coussin. » Comment en avez-vous tant appris, monsieur, sur la distraction des princesses?

gentilshommes, des écrivains et des comédiennes qui venaient spontanément lui offrir un commerce d'amitié. Crébillon fils était à ce moment dans toute la folie de sa jeunesse; grand, élancé, gracieux et pétulant, le visage expressif, sans être d'une beauté régulière, l'œil profond, le sourire perpétuellement moqueur, le nez proéminent aux narines dilatées, nerveuses et sensuelles, il portait fièrement la tête avec une certaine arrogance qui lui seyait fort bien. Un portrait de Boucher nous le représente alors sous la plus aimable apparence [1]. *Au premier abord ce n'est pas l'homme qui a écrit le* Hasard du coin du feu, *mais en détaillant avec soin les lignes de ce visage, en considérant par la physiognomonie et les principes de Lavater les traits pointus de l'ensemble physique et la surface du front,*

1. Il existe également un portrait de Crébillon fils au musee de Versailles, ce portrait nous paraît être d'un Vanloo. — Il y a quelques jours à peine, à la vente publique de la collection Laperlier, nous avons vu un très joli portrait de Crébillon par Grimon qui n'a très probablement jamais été gravé; ajoutons à ces détails iconographiques qu'une délicieuse aquarelle représentant l'auteur du *Sopha* et donnée par M. Niel, bibliothécaire au ministère de l'intérieur, à la *Ville de Paris,* fut détruite dans les désastres de 1871. Ce portrait est mentionné à la page 23 d'une brochure administrative du baron Poissin: *Les donateurs du musée historique de la Ville de Paris.* (*Imprimerie impériale,* 1868, in-4°.)

on découvre une expression animée et parlante, on lit d'un œil exercé une grande bonté d'âme, une finesse extrême de pensée, un esprit droit et ouvert, une causticité cruelle et implacable.

Avant d'écrire, Crébillon fils voulut fréquenter et étudier mûrement les belles sociétés et les bureaux d'esprit ; il se mit donc en campagne, pénétra dans tous les salons et boudoirs de son temps, et partout fut accueilli avec joie et empressement, non tant comme fils du célèbre tragédiste que comme l'artisan de sa propre réputation. Ce qui séduisait chez ce grand enfant de Crébillon, comme le nommait Voltaire avec complaisance, était cette froideur apparente qu'on lui reprochait. Les coquettes, c'est-à-dire les femmes en général, professent une secrète admiration pour ces esprits froids qui ne manifestent ni étonnement devant leur beauté, ni passion devant leurs manœuvres, ni sentimentalité vis-à-vis de leur cœur ; habituées à voir brûler l'encens, à respirer le parfum balsamique des louanges, à mimer une fatigue, un accablement sous tant d'adulations affadies, elles ne peuvent se déprendre d'un vif étonnement devant ces hommes immuables qui ne songent même pas, ou ne paraissent point songer à butiner le suc de leurs roses. Claude Jolyot était de ceux-ci ; ce n'était pas sans raison qu'on avait pu le surnommer le Philosophe des

femmes; *il avait une profondeur rigide devant la créature; c'était sa conscience d'observateur, son sang-froid devant l'ennemi; il voulait peindre à la dérobée, sournoisement, sans distraction, car il savait bien, ce svelte et joli penseur, que les femmes qui se sentent observées mettent un masque, caquettent, enguirlandent et séduisent leur peintre, en essayant de colorer et de faire dévier son optique, en mettant en relief de jolies rondeurs, des grâces habilement fardées, des appas qui soutiennent vaniteusement le regard d'autrui, pour s'humilier en toute hâte dans le laisser-aller intime ou l'abandon de l'isolement.*

Dans le monde qu'il fréquentait, on nommait ses manières froides, polies, son langage galant, moqueur, entortillé, du crébillonage-amarivaudé; *il y avait en lui, en effet, un Marivaux plus serré, plus touffu, qui comprenait mieux la femme et qui ne la flattait guère. C'était un dandy avant la belle époque du dandysme; sa grande force était dans son impertinence sobre et son maintien posé; il était de ces hommes bien equilibrés qui ne rient pas de leurs saillies, qui ne soulignent pas leurs bons mots, qui demeurent irréprochables et cependant brillants de mille feux, étincelants comme un diamant à facettes qui éblouit et reste froid au toucher. Il opposait sa quiétude au tourbillon étourdissant qui bruissait follement autour*

de lui; il ne représentait pas, comme le petit abbé de Voisenon, un papillon sémillant; triomphant de la pudeur de toutes les roses, il eût plutôt offert la comparaison avec un tiercelet apprivoisé, qui aurait pris les mœurs paisibles d'un pigeon, en conservant l'acuité de l'œil, du bec et des serres.

On connaît peu de maîtresses attitrées à Crébillon fils. Il eut rarement, croyons-nous, d'affaires réglées; sa mine hautaine et son bel air, sa façon de comprendre la galanterie à la manière de Voiture ou de Bussy-Rabutin, son mépris pour les courtisanes de théâtre qu'il avait pu voir à l'œuvre, son impitoyable franc-parler, tout dans cet épicurien pouvait inspirer de grands désirs aux femmes d'un rang élevé, mais ne pouvait qu'effrayer les filles d'opéra. La Beauvoisin, une demoiselle qui défrayait souvent les chroniques scandaleuses, ne put lui pardonner certains coups de lanière sagement appliqués : « Pédant, vilain pédant, lui écrit-elle dans sa colère, tu es si pédant, si sérieux, si sec et si gourmé, si composé, si empesé et si ennuyeux, que je ne veux pas que tu viennes souper avec nous chez Monticourt; les demoiselles Avrillet ont dit à Collé que tu n'avais pas trouvé autre chose à leur dire que : « J'ai l'honneur de vous présenter mon très humble hommage... » *ou bien* « Mes devoirs les plus respectueux *pour changer. Va donc, tu n'es*

qu'un manche à balai galonné, tu ne fais pas autre chose que des révérences à la vieille mode[1]. »*— Voilà un manche à balai qui avait dû bleuir fort honnêtement l'amour-propre de la Beauvoisin !*

On rencontrait quelquefois Crébillon chez une Anglaise appelée Mme Wortley et plus souvent à l'hôtel de Surgères ; ce fut là qu'il connut Mme Margy, sa seule liaison de quelque durée. Cette dame, que l'auteur des Égarements du cœur et de l'esprit *peignit plus tard sous le nom de la Marquise de Lursay, était majestueusement belle, à cet âge où la femme n'a pas eu le temps de regretter, mais que la peur de regretter bientôt précipite dans l'outrance de la passion. Notre philosophe essuya, mieux que tout autre, les ardeurs caniculaires de ces amours d'automne ; il aima sans désarmer, se plaisant, au milieu de ses transports même, à se servir du scalpel de son jugement sur le cœur de sa fougueuse maîtresse. Mme Margy laissa*

1. Cette lettre a été publiée dans des mémoires peu authentiques, réunis sous le titre de: *Souvenirs de la Marquise de Créquy. Paris,* Garnier, S. D. t. V, p. 91. Cette lettre, paraît-il, circula dans tout Paris, par la raison (dit l'autel de ces *Souvenirs*) que la fin du billet, que je ne peux pas rapporter, était la chose du monde la plus originale. » Voir sur la Beauvoisin, les *Mémoires secrets* dits de *Bachaumont* a la date du 30 avril 1770, — du 25 mars 1775, — du 31 decembre 1779, — du 22 novembre 1784.

faire l'autopsie de son cœur à son amant; bien plus, elle lui fit part de ses observations, lui conta ses impressions mondaines, et, avec cette délicatesse féminine et quasi maternelle des femmes mûries par l'expérience, elle lui fit écrire sous sa dictée ces révélations tendres, légères, vibrantes, qui forment ces extraits d'essence philosophique qui se dégagent si souvent des œuvres de l'écrivain.

Mais arrivons à ces fameux dîners de joie, d'esprit et de bonne fraternité, à ces fêtes du rire où l'homme du monde que nous venons d'esquisser s'abandonnait lui-même à la plus folle gaieté, où, déposant son machiavélisme d'amour et sa rigidité de dandy, il reprenait sa souplesse, son insouciance, sa verve courante, et chantait, verre en main, dans ces soupers virils et sans femmes, les ariettes et couplets les plus réjouissants.

Ce fut vers l'année 1572 qu'en compagnie de Piron et de Collé, son plus ancien ami, Crébillon fils fonda la Société des Dîners du Caveau, *si souvent dissoute et reformée, sans qu'on ait pu depuis retrouver un aliment de belle humeur aussi charmant et pimenté qu'à son origine. Laujon, dans ses* Œuvres choisies[1] *et*

1. *Œuvres choisies de P. Laujon,* membre de l'Institut contenant ses pièces, ses fêtes publiques, ses chansons et autres opuscules, etc., t. IV, p. 225 et suiv. — Paris, 1811,

Palissot d'autre part[1] *nous font assister à ces repas gaillards et chantants, tandis que Saurin, dans son* Épître à Collé, *datée de 1774, en évoque curieusement l'image.*

. . . .
Dans ce *Caveau*, fâcheuse école
Pour les présomptueux talents,
On ne s'érigeait point d'idole.
Sévère dans ses jugements,
Jamais la perfide hyperbole
Ne prodiguait un faux encens
A celui qu'absent on immole,
Mais en public, toujours ardent
A se défendre l'un et l'autre,
L'on ne savait pas à demi
Se déclarer pour un ami
Et son succès était le nôtre.
Chacun de nous se fit l'apôtre
Du jeune Crébillon et de son *Tanzai*,
Tandis que du père d'*Astrée*
La muse alors en cheveux blancs
Sur un tas de lauriers sanglants
D'une meute de chiens reposait entourée;
Que prodiguant ses soins pour eux.

in-8°. Voyez du même, *les Sociétés badines, bachiques, chantantes et littéraires*, par Arthur Dinaux. *Paris*, Bachelin, Deflorenne, 1867, t. I et II, in-8°.

1. *Nécrologe des hommes célèbres*, t. XIII, in-12, 1778, p. 35 et suiv.

Et négligeant sa renommée,
De tabac, dans les airs, ce tragique fameux,
Une pipe à la bouche, exhalait la fumée.
Son fils, jeune et brillant, sur les pas d'Hamilton,
Marchait au temple de Mémoire
Et déjà par son *Écumoire*,
Ayant acquis un grand renom,
A Vincennes expiait sa gloire,
Scandalisait les gens, qu'on nomme gens de bien,
De lui faisait parler au prône,
Et de notre âge enfin devenait le Pétrone
Comme son père fut le Sophocle du sien.

Les trois fondateurs des Dîners du Caveau, *soupaient d'habitude chez Gallet, leur ami, chansonnier assez médiocre, quoiqu'aussi bon vivant et aussi rabelaisien que ses confrères; mais il leur épargnait les frais du cabaret et n'en était pas moins le plastron de leurs épigrammes. Notre trio, quoique très peu pécunieux, voulut cependant donner un jour à dîner à son amphitryon, et pour s'égayer y admettre quelques joyeux convives. Piron invita Fuselier; Collé indiqua Saurin le fils, auteur dès lors du vaudeville d'*Épicure*, et Crébillon fils manda Sallé, son collaborateur, — si nous en croyons quelques bibliographes, — au* Voyage de Saint-Cloud par terre et par mer. *Tous enfin furent d'avis d'admettre Crébillon le père, leur ami, dans l'espérance de l'amener à se montrer plus libéral*

avec son fils, qui, chaque fois qu'il lui demandait de l'argent recevait, pour toute réponse : Quand tu auras fini tes égarements du cœur et de l'esprit.

Au jour indiqué, nos huit convives furent dîner au Caveau, *cabaret accrédité, chez Landelle, carrefour de Buci, faubourg Saint-Germain. Leur réunion rendait leur gaieté plus vive; ils crurent y ajouter en s'adjoignant quelques amis, et voici la liste des convives qui, pendant près de quinze ans, à dater de 1734, complétèrent successivement la Société du Caveau : Piron, Collé, Gallet, Crébillon père et fils, Sallé, Fuselier, Saurin père et fils, Duclos, La Bruère, Bernard, Moncrif, Boucher, Helvétius, Rameau*[1].

« *Ces joyeux convives, écrit Laujon, dans ses* Dîners joyeux, *s'assemblaient presque toute l'année, surtout l'hiver et l'automne, les premiers et seize de chaque mois, pour dîner à frais communs* au Caveau, *où chacun des convives était tour à tour l'objet d'une épigramme, — moyen suffisant pour n'y pas laisser pénétrer de femmes. — L'épigramme était-elle jugée juste et piquante, le patient buvait un verre d'eau à la santé de son censeur. Était-elle injuste ou niaise, — c'était leur mot, — le verre d'eau servait de punition au censeur, tandis que les autres convives portaient*

1. Voy. Laujon, t. VI. *Dîners joyeux*, p. 226, que nous reproduisons en partie ici.

gaiement la santé de l'auteur? Le drame, surtout, était l'objet perpétuel de leurs épigrammes. La Chaussée venait d'admettre sur la scène comique ce genre qu'ils appelaient bâtard et dans lequel Térence avait été son modèle. Les frondeurs les plus décidés étaient Piron, Crébillon fils, Collé surtout, et Sallé, qui, dans les parades qu'ils faisaient au Temple, chez le grand-prieur, prenaient le drame pour l'objet de leurs plaisanteries. La Chaussée se contenta longtemps de leur opposer ses succès, surtout quand Diderot et Voltaire même, en accréditant ce genre, concoururent à s'y former d'heureux imitateurs, mais sa patience ne tint pas contre ce couplet de Piron :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
  L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non;
  Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
  L'autre est froide et pincée :
Salut à la belle aux pieds nus!
  Nargue de la chaussée! »

« *Ces soupers agréables plus consacrés à la gaieté qu'à la manie de faire de l'esprit, dit également Palissot, ces repas joyeux subsistèrent plusieurs années sans que l'amour-propre des convives, qui pourtant ne*

se ménageaient pas, eût porté dans la société le moindre trouble. Les épigrammes n'y semblaient qu'un lien de concorde et de paix, en ce sens que cette réunion, par un assemblage infiniment rare, n'était composée que de bons esprits. » Enfin, sa trop grande célébrité fut la cause de sa destruction; quelques importants de la Cour, espèces de fâcheux, s'avisèrent d'y paraître comme pour s'y faire amuser. Crébillon fils, dès lors, en président ingénieux, émit l'avis de suspendre provisoirement la séance, et le Caveau *fut dissous pendant un temps assez long.*

C'est dans ce Caveau *pourtant que le plaisir de la table, qui est si fort tombé de nos jours, avait été poussé plus loin que dans les soupers si renommés de La Fare et de Chaulieu; une liberté plus entière y régnait. Dans ce lycée bachique où chacun payait son écot, où personne n'était obligé à de tristes égards pour un amphitryon, les convives se livraient sans crainte à toute leur franchise, à leur naturel grivois, aux anecdotes les plus libres et les plus scandaleuses. Dès les entrées, c'était une artillerie légère de mots plaisants qui ne cessaient plus; on ne se séparait qu'après avoir tenu la table quatre heures au moins et le plaisir seul prolongeait la séance. Les plus assidus étaient Crébillon fils et Collé, qui y amenèrent quelquefois de Ségonzac, de Monticourt et le chevalier*

de Lussan[1]. *La gaieté n'était pas le seul avantage de cette douce association; les gens de lettres qui travaillaient pour le théâtre y trouvaient une critique franche, loyale, judicieuse, motivée; ils étaient éclairés, aidés, soutenus, et le public pouvait justement applaudir une pièce sortie du* Caveau, *car elle était pétillante comme une bouteille de derrière les fagots.*

Fréret venait quelquefois au Caveau; *il était lié avec Crébillon fils par un tendre intérêt*[2]. *Ce fut également dans ce milieu, que Gentil-Bernard refondit son* Castor et Pollux, *que La Bruère étaya son* Dardanus *et que Piron lui-même se laissa corriger son chef-d'œuvre : la* Métromanie. — *Crébillon le père était gai à table; son heureuse mémoire, sa naïveté aimable, le ton de ses anecdotes un peu décolletées séduisaient tous les convives. Son fils usait d'une extrême familiarité avec lui, et même, si nous en croyons les* Ana, *ce fut une épigramme qui concourut à dissoudre cette sympathique réunion. Duclos demandait à Crébillon le tragique, quel était, selon lui, le meilleur de ses ouvrages?* — « *La question est embar-*

1. *Nécrologe* de 1778. *Éloge de Crébillon.*

2. Fréret avait proposé à Crébillon fils de lui préparer les matériaux d'une histoire, dont il n'aurait eu qu'à soigner le style, avec ses grâces enchanteresses. Crébillon qui avait accepté ne mit pas ce projet à exécution ou bien peut-être Fréret ne lui procura-t-il aucun des documents offerts.

rassante, répondit le vieillard ; mais voici toujours, ajouta-t-il en souriant et en désignant son fils, celui que je considère comme le plus mauvais. » — Pas tant d'orgueil, monsieur, répondit celui-ci, attendez qu'il soit prouvé que toutes vos œuvres sont bien de vous[1]. *— La société ordonna le verre d'eau pour les deux antagonistes ; le fils sabla le sien gaiement, mais le père, blessé par l'allusion, se leva brusquement et quitta le* Caveau *pour n'y plus jamais reparaître.*

C'est vers l'année 1759 que nous retrouvons Crébillon fils à ces fameux dîners qu'élaborait le fermier général Pelletier, les mercredis de chaque semaine. On y voyait Suard, Boissy, Lanoue, Helvétius, Bernard, Garrick, Sterne et Wilkes.

Marmontel, qui s'y rendait fort régulièrement, en parle ainsi dans ses Mémoires[2] *: « Mme Geoffrin ne laissait pas de tenir nos esprits comme à la lisière et j'avais ailleurs des dîners où l'on était plus à son aise; le plus libre, ou plutôt le plus licencieux de tous, avait*

1. *Galerie de l'ancienne Cour.* On n'ignore pas que la calomnie attribuait tous les ouvrages dramatiques de Crébillon père à un frère chartreux désireux de garder l'incognito. Voyez *Journal historique de Collé.* Didot, 1868, in-8°, t. I, p. 5.

2. Marmontel, *Mémoires*, édit. de 1807, in-8°, t. II, liv. VI, p. 138.

été celui que donnait Pelletier à huit ou dix garçons tous amis de la joie. A ce dîner les têtes les plus folles étaient Collé et Crébillon le fils. C'était entre eux un assaut continuel d'excellente plaisanterie ; se mêlait au combat qui voulait. Le personnel n'y était jamais atteint ; l'amour-propre du bel esprit y était seul attaqué, mais il l'était sans ménagement, et il fallait s'en détacher et le sacrifier en entrant dans la lice. Collé y était brillant au delà de toute expression et Crébillon, son adversaire, avait surtout l'adresse de l'animer en l'agaçant. Ennuyé d'être spectateur oisif, je me lançais quelquefois dans l'arène à mes périls et risques, et j'y recevais des leçons de modestie un peu sévère. Quelquefois aussi s'engageait dans la lutte un certain Monticourt[1]*, railleur adroit et fin et ce qu'on appelait un persifleur de la première force. Mais la vanité littéraire, qu'il attaquait en se jouant, ne nous donnait sur lui aucune prise : en s'avouant lui-même dénué de talents, il se rendait invulnérable à la critique... Le reste des convives riait de nos attaques, et ce plaisir leur était per-*

1. Ce Monticourt, grand ami de Crébillon, était un convive aimable, critique très apprécié, esprit délicat et fertile en saillies. Son persiflage était proverbial ; il avait le rare talent de donner des coups de patte sans égratigner, aussi chez Pelletier, l'avait-on surnommé le *chat* de la société.

mis; mais lorsque la gaieté, cessant d'être railleuse, quittait l'arme de la critique, chacun s'y livrait à l'envi. »

Marmontel affirme à tort que ces dîners furent terminés par le mariage de Pelletier *avec une aventurière qui lui avait fait accroire qu'elle était fille de* Louis *XV; ils furent continués même après le mariage du fermier général, mais l'Hymen avait mis son éteignoir sur les rires larges et les plaisanteries graveleuses, les convives se retirèrent un à un, et, à la mort de l'amphitryon, il ne restait plus de dîneurs, il ne se trouvait que des galants pique-assiettes qui vivaient aux dépens du mari en cueillant les faveurs de la femme.*

Nous voudrions parler ici, comme il conviendrait, des nouvelles réunions qui succédèrent au Caveau *et aux mercredis de Pelletier, car Crébillon fils fut l'âme de toutes ces sociétés, lorsqu'il n'en fut pas le président; mais il faudrait consacrer de nombreuses pages à ces liesses, à ces tournois de la gaudriole, à ces badinages plantureux où l'esprit moussait dans les chansons à boire, et nous ne pouvons citer que pour mémoire les principaux dîners où s'épancha la verve endiablée de notre petit conteur. — Ce fut d'abord le* nouveau Caveau, *coterie étourdissante d'entrain, où, aux anciens convives que nous connaissons étaient*

*venus se joindre Lemierre, Favart, Colardeau, Laplace, le traducteur des œuvres anglaises; Goldoni, Dorat, Barthe, Vivant-Denon, Delille, Pezaï, Dussaut, Coqueley de Chausse-Pierre, le comte de Coigny, Vernet père et Laujon. Le président perpétuel de cette association fut Crébillon fils qui conserva les statuts de l'*ancien Caveau *et dont la belle humeur rayonna sur toute la confrérie.*

Au nouveau Caveau, *succéda une réunion bien connue sous le nom de* la Dominicale *qui tenait ses assises tous les dimanches chez M. Louis, chirurgien aussi célèbre par son art que par la cordialité de ses réceptions et la splendeur de ses largesses; dans cette bruyante société chansonnière, on dérogea à la loi qu'on s'était faite précédemment de ne point y admettre de femmes. Sophie Arnould y pénétra, apportant avec elle cet esprit prompt à la riposte, cette légèreté de parole et cette séduction de femme à caprice si bien faite pour exciter les convives et stimuler les saillies, bons mots et quolibets; Vadé et Barré s'étaient fait recevoir membres de ce club enchanté, et la belle* Sophie *prêtait le concours de sa voix charmante aux chansons nouvellement écloses qui s'y produisaient.*

La Dominicale *et une autre assemblée de gourmets dite des* Gobe-Mouches *survécurent à Crébillon. Ces agapes pleines de franchise où régnaient l'union*

la confiance et les joyeusetés gastronomiques ne cessèrent qu'aux sombres approches de la Révolution. Abandonnons donc Crébillon le président pour présenter Crébillon, le mari de milady Henriette-Marie Stafford-Howard.

Le singulier mariage de l'auteur du Sopha *a prêté au roman, si ce n'est à la légende. On a faussé l'histoire, violé la vérité, paraphrasé de ridicules anecdotes, sans arriver à établir les faits dans la concision de leur réalité. Jules Janin, qu'on osa nommer le* Prince des critiques *et qui n'était que le Roi des escamoteurs pour la foule et le pauvre sujet de l'erreur et de la grosse méprise, l'étourdi J.-J. qui ne craignit pas de nommer, dit-on, le homard le* cardinal des mers, *a commis dans un petit articulet sur Crébillon fils les plus inqualifiables fautes* [1]. *Avec une imagination débonnaire, il conte ingénument qu'une Anglaise délicieuse — dont il estropie le nom — s'éprit, à la simple lecture du* Sopha, *d'une violente passion pour son auteur, et, qu'abandonnant toute retenue,*

1. Voir *Essai sur le* XVIIIe *siècle, contes nouveaux,* par J. Janin : l'on verra plus loin que Crébillon fils mourut en 1777. M. Janin, emporté par la sentimentalité dramatique de son imagination, ne consulte aucun document, ni sur Crébillon, ni sur sa femme. Il fait vivre ses personnages pour les *besoins de sa cause :* « Lorsque vint 1793, dit-il, Crébillon eut le bonheur de sauver sa femme,

*obsédée par l'amour, elle quitta parents, famille, amis, pour venir chercher à Paris le peintre adorable du sultan Schah-Baham. Sur une pareille donnée, il est facile de broder les plus délicates fleurs de sentiments, de faire rêver les femmes, d'infatuer les hommes, et le romancier de l'*Ane mort *ne nous fait grâce d'aucun détail. Sur ses pas sont venus d'autres biographes (les erreurs sont bonnes filles, elles séduisent par leurs faux appas et enfantent volontiers des nichées de vilains errata), c'est ainsi que l'aventure de Crébillon fils est demeurée dans les fastes des bonnes fortunes littéraires.*

Réduisons à néant toutes ces sottises en démontrant la banalité bourgeoise de la réalité. — Crébillon rencontre dans un salon une jeune Anglaise plus tendre que belle, plus sentimentale que riche ; elle se passionne pour l'auteur de tant d'écrits charmants, se livre, s'offre furieusement à celui-ci et devient sa maîtresse, puis sa femme ; Crébillon, plus calculateur qu'amoureux, se laisse séduire par l'éclat du grand nom de la demoiselle ; sa vanité est chatouillée, son

sa fortune et de se sauver lui-même (quel chef-d'œuvre de puissance cérébrale !). J'imagine cependant *qu'il a dû trembler quelque peu, s'il a vu pâlir Mme Dubarry dans le tombereau fatal*, et J. Janin ajoute (peut-être a-t-il sacrifié la vérité à ce joli trait final ?) : Mme Dubarry, la dernière expression vivante des romans de Crébillon ! »

orgueil est flatté, mais son cœur n'est pas pris. Il est amant pour hypothéquer le mariage, il épouse, devient père, trouve que l'estime remplace avantageusement l'amour dans les liens de l'hymen et il traîne tristement sa chaîne en regrettant malgré lui les heureux temps du célibat. Il n'y a pas là, que nous voyions, moindrement sujet à un roman accidenté, tout est dans l'analyse, et nous allons froidement notarier *ce mariage.*

Ce fut chez M[me] *de Stémaure que Crébillon fit la connaissance de miss Stafford. Cette demoiselle toute confite en religion, timide, gauche, sans usage du monde, devait logiquement s'éprendre du premier homme qu'elle rencontrerait. Il n'est pas rare de trouver certaines âmes surchauffées par les hantises solitaires, natures dissimulées, sournoisement contemplatrices qui détonnent comme une amorce prête à partir au premier regard viril qui les vient frapper. Miss Stafford louchait terriblement et était d'une laideur choquante, à ce que nous apprend Collé*[1]; *les pauvres filles ainsi déshéritées renferment leurs sentiments et n'osent les laisser paraître, cela les étouffe ou les fait éclater. Crébillon avec son sang-froid, et sans y prendre garde, fit tressauter ce cœur trop plein et fut éclaboussé, frappé, environné par cet amour immense.*

1. *Journal historique,* t. I. p. 5.

Comment résister? Il n'y songea même pas, les femmes laides n'aiment qu'une fois, elles se fixent et se rouillent dans leur amour comme ces clous mal ébarbés qu'on ne peut arracher lorsqu'on les a plantés; le Philosophe des femmes *comprit cela à merveille; il avait remarqué chez son père que les chiens les plus disgraciés étaient les plus doux, les plus dévoués, si ce n'est les plus intelligents; il pensa donc que la passion de miss Stafford devait être prise en considération, et, ne pouvant l'épouser aussitôt, en raison de l'inégalité des positions et les obstacles des deux familles, il se résolut à vivre avec elle dans un état de fornication pure et simple, d'après le mot réaliste de son ami Collé.*

On ignorait jusqu'ici la date exacte du mariage de Crébillon fils avec miss Stafford. « Je cherchais vainement l'acte matrimonial dans toutes les paroisses de Paris, écrit M. Jal[1] *; une circonstance fortuite me le fit rencontrer. M. L. Cotteret, généalogiste, en feuilletant les registres de la paroisse d'Arcueil, trouva le document que je désirais connaître et eut l'obligeance de me le communiquer. De ce document il résulte que : « le 23 avril 1748, Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, âgé de quarante-deux ans, fils*

1. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire.*

de maître Prosper Jolyot de Crébillon et de défunte Marie-Charlotte Péaget, épousa à Arcueil près Paris, haute et puissante Dame Henriette-Marie de Stafford[1]*, âgée de trente-quatre ans, fille de défunt Jean de Stafford, chambellan de Jacques second, Roi d'Angleterre, et de Thérèse-Brigite de Strickland. » — La signature de Crébillon père ne figure pas au bas de cet acte, le mariage en effet était presque secret et nous ne croyons pas nous tromper en avançant qu'il existait alors un léger dissentiment entre les deux Crébillon. Depuis le commencement de l'année 1744, miss Stafford vivait dans un commerce amoureux avec le fils du tragique et le 2 juillet 1746, un*

1. Les *Souvenirs* apocryphes de la marquise de Créquy donnent sur le mariage de Crébillon et les noms de famille de sa femme, les plus fausses indications. « Un jour, il (Crebillon) voit arriver une belle personne dans son cabinet de censeur. (Notez que Crébillon ne fut censeur qu'en 1759.) Elle lui dit qu'elle avait lu le *Sopha*, qu'elle éprouvait pour son auteur un sentiment d'admiration, d'estime et d'amour, qu'elle arrivait d'Angleterre afin de le demander en mariage et qu'elle était la fille aînée de mylord Halfort. Elle devint Milady Crébillon; il la rendit aussi heureuse que peut l'être une Anglaise avec des révérences. » Elle se nommait, ajoutent ces *Souvenirs, lady Anna Black de Halfort, fille d'Edward lord Halfort et de très honorable Suzanna Russel.* — L'acte que nous venons de transcrire fait bonne justice de ces erreurs faites à plaisir.

enfant était issu de cette union[1]. *Le bruit public commençait à commenter ce mystérieux concubinage d'un homme de lettres parisien avec une noble étrangère, et Crébillon devait à l'honneur de sa maîtresse et à l'avenir de son fils la légitimation de ses vaniteuses amours.*

Le 27 janvier 1750, il eut la douleur de perdre l'enfant unique qu'il avait eu de Mlle Stafford. Ce fut un grand chagrin pour lui, et nous le voyons dès lors, quitter Paris, parcourir l'Angleterre et, de retour en

1. Sur le registre des naissances de la Madeleine, en la Cité, nous trouvons l'acte de baptême, à la date du 13 novembre 1749, d'un enfant mâle, nommé *Henri-Madeleine*, fils de Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, et de dame Henriette-Marie Stafford, sa femme. Crébillon avait donc attendu la consécration de son mariage pour faire baptiser son fils qui avait été ondoyé à la maison paternelle. Son parrain était « milord Guillaume, comte de Stafford, pair de la Grande-Bretagne ; et sa marraine, Madeleine Angélique de Villeroy de Boufflers, veuve de monseigneur Joseph-Marie, duc de Boufflers. » Cet acte est signé : Stafford, Villeroy de Boufflers, Jolyot de Crebillon et Stafford de Crébillon. Les *Souvenirs de Créquy* commettent une nouvelle méprise en faisant de ce fils *une fille*. « Il est à remarquer, y est-il dit, que l'auteur des *Égarements du cœur* a marié sa fille unique avec un pair d'Angleterre. » Or Crébillon n'eut qu'un fils, qui mourut à deux ans.

2. Plusièurs critiques prétendent que Crébillon s'exila en Angleterre, sur un avertissement qu'il devait être arrêté pour la publication des *Égarements du cœur*.

France, vivre pendant plusieurs années en Bourgogne, tantôt à Sens, tantôt à Dijon, produisant beaucoup encore, mais d'une façon plus lourde, moins brillante, provinciale en un mot. On sent que le papillon s'est fixé ; le mariage lui a retiré le poétique velouté de ses ailes ; il se traîne, il languit dans ce tête-à-tête conjugal ; à Paris, on s'arrache encore ses œuvres, mais on n'y retrouve plus le Crébillon d'autrefois, on cherche vainement ces paradoxes étincelants, cette philosophie légère et cette arrogance de mauvais sujet : — l'écrivain est marié, l'écrivain se meurt. — Quelques années plus tard, il aura encore un regain de talent, ce sera l'été de la Saint-Martin de sa plume ; mais alors, Crébillon sera veuf [1]*, il aura repris son indépendance, sa verve libre ; il n'aura plus tous ces petits tracas du ménage, les coups d'épingles continuels de cette vie à deux. Les écrivains ne sont point faits pour le mariage, le cerveau les accapare ; lorsque leurs ailes ont de l'envergure, ce sont des oiseaux qu'on ne*

1. Nous n'avons pu trouver l'acte de décès de Mme Henriette-Marie de Stafford de Crébillon en dépit de nos recherches les plus actives. La date de la mort de cette dame ne se trouve mentionnée dans aucune étude spéciale aux Crébillon. Nous lisons seulement dans une lettre de Crébillon père, à la date du 29 janvier 1761, dont copie a été transmise par M. Th. Foisset, de l'Académie de Dijon, possesseur de l'autographe, la phrase suivante, qui est le

peut mettre en cage. L'auteur du Sopha *fut bon époux, et nous ne voyons dans aucune chronique qu'il ait contrevenu aux lois de l'hyménée; aussi, sommes-nous très surpris de voir M. Arsène Houssaye, dans un article des plus légers*[1]*, inventer des infidélités pour en doter Crébillon. Selon lui, Mme de Stafford-Crébillon, indignement trompée par son mari, quitta pour jamais celui-ci en laissant au volage ce billet empreint d'amertume : « Adieu, vous m'avez déjà oubliée; le bonheur n'a qu'une saison; l'hiver est venu pour moi, je pars avec mon fils, peut-être reviendra-t-il à vous, mais il reviendra seul. » — Voilà qui est d'un joli sentiment, mais d'une fausseté par trop évidente. M. Houssaye serait fort embarrassé de nous montrer l'autographe de cette missive et même de nous fixer la date de cette rupture.*

M. de Crébillon fils revint de son exil en Bourgogne

seul point sur lequel nous puissions nous baser. « Mon fils épousa Mlle de Stafford, tante de milord Stafford, chef d'une maison que l'on peut regarder comme la première d'Angleterre. Son nom est Houvard; mon fils n'a eu de sa femme qu'un garçon, qui est mort *ainsi que sa mère;* voilà tout ce que je sais d'une famille qui va bientôt s'éteindre. » Crébillon fils était donc veuf en 1761; sa femme dut mourir en 1756.

1. *L'Artiste* du 19 décembre 1847: *Jean qui pleure et Jean qui rit.*

vers 1755, c'est vers cette époque que la faveur de Mme de Pompadour s'étendant sur lui, il put obtenir (en 1759) une place de censeur royal pour les belles-lettres. Il déploya à ce poste les aptitudes les plus heureuses; il se montra affable, bienveillant, mais toujours sincère et juste, dans tous les visas qu'il eut à donner. Les auteurs du temps nous fournissent de nombreux témoignages du bon sens et de la cordialité qu'il laissa paraître pendant son passage à la censure. Une anecdote qui se rattache au Ménage parisien[1], *onzième roman de Restif de la Bretonne, fait infiniment honneur à la droiture de conscience du censeur. Dans cette satire assez plate contre les gens de lettres, Crébillon fils était violemment maltraité; cet ouvrage tombait sous sa juridiction; d'un mot, d'un seul trait de plume, il pouvait l'interdire, mais après la lecture de l'article qui le concernait, il approuva l'ouvrage en entier et le parapha. Bien mieux, il se prit à en dire beaucoup de bien à ses amis et à l'auteur lui-même qu'il protégea par la suite, d'après ce que raconte*

1. *Le Ménage Parisien ou Déliée et Sotentout,* imprimé *à la Haye* (Paris), 1773, 2 vol. in-12. Voyez, *Bibliographie de Restif de la Bretonne,* par Paul Lacroix, 1875, in-8°, p. 116. Voyez de même pour la date exacte à laquelle Crébillon fut nommé censeur, la liste des *censeurs royaux* donnée par Lattin de Saint-Germain, dans son *Catalogue chronologique des libraires.*

Restif dans Monsieur Nicolas[1] : « *Je vis M. de Crébillon, cet auteur léger me fit un accueil plein d'amitié :* « *Vous êtes l'auteur du* Paysan, *s'écria-t-il; je n'ai jamais pensé que l'auteur du* Paysan *et celui du* Ménage parisien *pussent avoir rien de commun!..* » *Une autre fois, j'y trouvai M. Collé, qui cessa de parler... Crébillon, en me voyant, lui dit :* « *Parle! parle! c'est un des nôtres* » *; et il me nomma. Collé vint m'embrasser, il me fit des compliments et surtout des amitiés. C'est ainsi que les gens de mérite me dédommageaient des tracasseries d'un commis, à la merci duquel me laissait le lieutenant de police.* » *Par la suite, et à propos de la publication d'un autre de ses livres, Restif exclame ainsi ses regrets :* « *Si le digne fils du grand Crébillon avait vécu, il se proposait d'aider l'auteur de ses conseils pour refaire cet ouvrage et le rendre digne de l'attention du public*[2]. »

C'est à Mercier principalement, à cet habile metteur en scène du XVIIIe *siècle, que nous devons le tableau mouvant de ce cabinet de censeur*[3]. *Il faut l'entendre raconter, on dirait qu'il parle ; on voit tour à tour Crébillon sévère ou badin, aimable et accueillant, selon la perspicacité qu'on lui doit reconnaître :*

1. *Monsieur Nicolas*, t. XVI, p. 4681.
2. *Revue des ouvrages de l'auteur*, p. CLXXVII.
3. Mercier, *Tableau de Paris.*

« *Crébillon fils était censeur royal... Il approuvait tous les ponts-neufs et tous les vers imprimés sur des feuilles volantes. On en faisait alors une quantité effroyable; les héroïdes pleuvaient. Il approuvait tout cela avec un sang-froid et une politesse charmante. Jamais Crébillon ne fit attendre un auteur, fût-il chansonnier du Pont-Neuf. Il était toujours prévenant, affable et facile; il me dissuada d'écrire en vers. — Comme il ouvrait journellement sa porte à une multitude de versificateurs et d'auteurs débutants, il me dit un jour :* « *Restez avec moi jusqu'à midi trois quarts; voici l'heure que les poètes arrivent pour m'apporter leurs manuscrits; restez.* »

« *Je m'assieds, un coup de sonnette part; Crébillon ouvre : un auteur paraît; il est vif et sémillant; il se présente avec assez de grâce, parle de même; il prend une chaise, tire un manuscrit de sa poche. La conversation s'engage et notre auteur dit des choses spirituelles. — De quel pays êtes-vous? lui demanda Crébillon, qui approuvait par an quarante à cinquante mille vers. — Des environs de Toulouse, reprit l'auteur. — Bon, laissez-moi votre manuscrit; envoyez ou repassez après-demain et l'approbation sera en règle.*

« *Quand l'auteur fut sorti, Crébillon, tenant le manuscrit en main, me dit : Je ne sais ce qui est*

là-dedans; vous avez entendu ce jeune homme; il parle avec facilité; il a de l'esprit, voulez-vous gager avec moi que son ouvrage n'a ni rime ni raison? — Eh! pourquoi ce jugement précipité? — Vous le saurez; lisons, mon ami. — En effet, la pièce présentée à la censure n'avait pas le sens commun. — Part un second coup de sonnette; c'est un nouvel auteur. Crébillon ouvre, l'auteur s'arrête à la porte, il ne sait ni entrer, ni parler, ni s'asseoir; il est gauche et tout d'une pièce; il manque de renverser une petite table où était le déjeuner de son censeur. C'est un opéra que de le faire asseoir; il recule à chaque instance; enfin il est assis, il veut parler et il bégaie; il répond mal à ce qu'on dit. Après avoir regardé pendant six minutes la poche gonflée de son manuscrit, il le tire gauchement, laisse tomber sa canne et son chapeau en le présentant, cherche de l'œil son parasol, comme si on le lui avait volé, blesse ma jambe du bout de son épée en remuant mal à propos, et parvient enfin à dire : « Je vous prie, monsieur, de m'expédier, car on m'a dit que vous étiez fort obligeant. » Crébillon prend le papier avec son aménité ordinaire, le met à son aise autant qu'il est possible, et lui fait la même interrogation. — « De quel pays êtes-vous, monsieur? — Des environs de Rouen. — C'est bon, monsieur, dans trois jours j'aurai approuvé votre manuscrit.

— Il le reconduit, l'aide à retrouver son parasol. La porte ne semble pas assez large pour la sortie du poète, car il donne à gauche, fait un faux pas sur le palier et tombe à la première marche. Il avait repoussé quatre ou cinq fois son censeur avec la main, et le tout par civilité normande. La porte enfin se referme.

« Quel lourdaud! m'écriai-je, et cela écrit? Eh bien, me dit Crébillon, vous l'avez vu, vous l'avez entendu, ou plutôt vous n'avez rien entendu. Voulez-vous gager avec moi que son œuvre n'est pas sans mérite? — Oh! oh! vous le connaissez donc? — Pas plus que l'autre, je ne l'ai jamais vu; lisons : — nous lisons. Il y avait dans le manuscrit du lourd Normand, des idées, du style et c'était un ouvrage très estimable. Comme je demeurais surpris de l'esprit de divination qui avait saisi notre censeur, il me dit : « Une expérience de plusieurs années m'a démontré que sur vingt auteurs qui arrivent du midi de la France, il y en a dix-neuf qui sont détestables; et que sur le même nombre qui arrive du nord, il y en a la moitié au moins qui ont le germe du talent, et qui sont susceptibles de perfection. Les plus mauvais vers possibles se font depuis Bordeaux jusqu'à Nîmes. Telle est la latitude des plats versificateurs. Tous ces écrivains-là, en général, n'ont que du vent dans la tête, tandis que ceux qui viennent des provinces sep-

tentrionales ont du sens et un talent inné qui ne demande que la culture. »

J'ai eu lieu plusieurs fois d'appliquer l'observation de Crébillon censeur, et presque toujours avec justesse. Les têtes méridionales, exceptions à part, ne me paraissent pas propres à écrire; elles manquent de logique.

« *Je ne laisserai point passer sous silence un fait qui prouve tout à la fois son courage et son amitié pour les gens de lettres et pour moi. Je publiai au mois de janvier 1771 une pièce de théâtre, intitulée :* Olinde et Sophronie; *on y trouva des allusions relativement à l'opération du chancelier Maupeou*[1], *qui faisait la guerre à la magistrature. Le parlement de Paris fut exilé le 20 janvier et ma pièce fut publiée le 22. On donna à tous les traits de mon ouvrage une extension qui plaisait au public et qui lui servait de vengeance tacite. Le ministère qui alors n'était rien moins qu'indulgent, voulait sévir contre moi. Crébillon fils, qui avait approuvé la pièce, loin de mollir, représenta,*

1. Le chancelier avait commandé cent vingt brochures contre les magistrats. Tous les écrivailleurs affamés allaient au bureau de ***. Là on leur payait, à tant la feuille les plus plats déraisonnements; le buraliste gagna, sur ces pauvres barbouilleurs, la moitié de la somme destinée à ces pamphlets (*Note de Mercier.*)

défendit ma cause, se prétendit seul responsable. Sa généreuse fermeté me sauva un désagrément fâcheux ; c'est qu'il aimait sincèrement les hommes de lettres. Il m'a répété souvent que, malgré les travers de leur amour-propre, c'était ceux dans lesquels il avait remarqué en général le plus de vertus. »

Crébillon reçut dans son cabinet de censeur toute la littérature de son époque ; il n'osait trop se montrer sévère pour les autres, lui qui était si indulgent pour ses propres œuvres. Sylvain Maréchal fut obligé, avant l'impression de ses Odes érotiques, *de lui présenter son manuscrit : « Monsieur, lui dit l'auteur du* Sopha, *je voudrais vous voir retrancher ce mot de* boudoir, *qui revient si souvent dans vos vers. — Quoi! monsieur, reprit Sylvain Maréchal, qui avait beau jeu pour lancer un bon mot, si vous m'ôtez mon boudoir, où placerai-je votre* Sopha? »

*A la mort de son père, en 1762, M*me *de Pompadour, devenue subitement bienfaisante pour le fils du tragédiste, lui fit accorder deux mille livres de pension sur sa cassette particulière*[1]. *Ce ne fut, hélas! qu'une faible compensation à la douleur si légitime de Claude-Prosper Jolyot ; on eût dit qu'en perdant ce*

1. A la date du 2 juillet 1762, les *Memoires secrets* portent en effet : « M. Crébillon le fils a obtenu les deux mille livres de pension qu'avait son père. »

beau vieillard, à l'ombre duquel il vivait heureux, il ne lui restait plus qu'un grand nom à porter, nom immortel qui dès lors se trouvait bien lourd pour ses faiblesses de petit-maître et de romancier. Crébillon fils avait pour son père une admiration profonde ; s'il plaisantait parfois la tragédie, il ne s'attaquait jamais qu'aux infimes courtisans de Melpomène, mais il professait pour son père un véritable culte. Ces deux auteurs étaient liés par une amitié large et sans mesquineries ; lorsque le fils publia ses Égarements du cœur, *ce fut à son père qu'il dédia cet ouvrage. « Je devrais sans doute attendre pour vous rendre un hommage public que je puisse vous offrir un ouvrage plus digne de vous, lui dit-il respectueusement dans son Épître dédicatoire, mais je me flatte que vous voudrez bien, dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zèle. Attaché à vous par les liens les plus étroits du sang, nous sommes, si j'ose le dire, plus unis encore, par l'amitié la plus sincère et la plus tendre. Et pourquoi ne le dirais-je pas? les pères ne veulent-ils donc que du respect, leur donne-t-il même tout ce qu'on leur doit, et ne leur devrait-il pas être bien doux de voir la reconnaissance augmenter et affermir dans le cœur de leurs enfants ce sentiment d'amour que la nature y a déjà gravé? Pour moi, qui me suis toujours vu l'unique objet de votre tendresse*

*et de vos inquiétudes, vous, mon ami, mon consolateur, mon appui, je ne crains point que vous ne voyiez rien qui puisse blesser le respect que j'ai pour vous, dans les titres que je vous donne et que vous avez si justement acquis; ce serait même mériter que vous ne les eussiez pas pris avec moi que de vous en priver, et si jamais le public honore mes faibles talents d'un peu d'estime, si la postérité, en parlant de vous, peut se souvenir que j'ai existé, je ne devrai cette gloire qu'au soin généreux que vous avez pris de me former et au désir que j'ai toujours eu que vous puissiez un jour m'*avouer *avec moins de regret.* »

Singulière hérédité, néanmoins, que celle de Crébillon le grand! — L'héritier de son nom est le léger auteur des Lettres athéniennes; *son héritier à l'Académie est le petit abbé de Voisenon. Ne sont-ce pas là des roses jetées sur un marbre antique?*

De 1762 à 1777, date de sa mort, Crébillon le fils nous échappe dans le sens biographique. Il ne se manifeste plus que par les œuvres nombreuses qu'il publia dans ce laps de temps. L'homme disparaît derrière ses ouvrages, il appartient à la critique, à Grimm et même à Fréron, qui le flagelle et le dissèque. Les nouvelles à la main ou les mémoires tenus à jour annoncent souvent le nouveau roman de l'auteur des Heureux Orphelins, *mais de l'écrivain lui-même, il*

n'est point dit un mot. En 1774, il succède au sieur Marin comme censeur de la police[1] *tout en conservant sa censure royale. En 1776, il abdique la censure de la police entre les mains du poète de Sauvigny et obtient par contre la pension que recevait M. de Sainte-Foix sur le* Mercure de France[2]. *Il semble que Crébillon se soit survécu à lui-même, il n'est plus militant dans la vie; ce n'est plus le joyeux convive d'autrefois, le héros des soupers du* Caveau, *le pétillant collaborateur des* Étrennes de la Saint-Jean, *dans l'*Académie de ces Messieurs; *son existence est mystérieuse, même pour ses contemporains qui parlent avant sa mort de « feu M. Crébillon le fils ».*

Que fait-il dans l'ombre? enfouit-il dans la discrétion de sa retraite des amours séniles, mais encore fougueuses? Qui le saura jamais? Collé, son meilleur ami, reste muet à ce sujet. M. de Crébillon fils est bien mort pour nous.

Ce fut le 12 avril 1777 qu'il s'éteignit en réalité,

1. Voyez, *Mémoires secrets*, à la date du 23 septembre 1774. « Il paraît décidé que le sieur Marin n'a plus la censure de la police, qu'on dit accordée au sieur de Crébillon. »

2. *Mémoires secrets*, 7 septembre 1776. « La pension qu'avait feu M. de Sainte-Foix sur le *Mercure*, passe à M. de Crébillon; celui-ci abdique la censure de la police qui est donnée à un sieur de Sauvigny, etc. »

dans son logis de la rue du Chantre (près l'ancien Louvre, vis-à-vis de l'hôtel du Saint-Esprit), *qu'il habitait depuis près de vingt ans. Ce fut Collé, son ami et exécuteur testamentaire qui recueillit son dernier soupir. Voici l'acte de décès copié au registre de Saint-Germain-l'Auxerrois : — « Le dimanche treize avril (1777), Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, censeur royal, âgé de soixante et dix ans, veuf de miladie Stafford, décédé d'hier à neuf heures du matin, rue du Chantre, a été inhumé en cette église, en présence de M. Joseph de La Porte et de sieur Charles Collé, secrétaire ordinaire, lecteur de Monseig*r *le duc d'Orléans, amys. — Signé : l'abbé de La Porte, Collé, Rulhière, chevalier de Saint-Louis, Bret.* »

Grimm, dans sa Gazette littéraire, *fit cette courte oraison funèbre à l'auteur de tant de charmants romans : « Nous avons perdu M. Claude-Jolyot de Crébillon, censeur royal, célèbre par la mémoire d'un père dont les tragédies ont illustré longtemps la scène française. Le fils a eu son moment de vogue, mais il y a longtemps, très longtemps même qu'il avait eu le chagrin de se voir survivre à lui-même.* »

Voilà qui est peu aimable pour le pauvre écrivain, que Palissot plus glorieusement voulut bien appeler le Pétrone français. *A l'entrefilet de Grimm, nous*

préférons les vers suivants, que M. de La Place a consacrés à l'épitaphe du romancier :

Dans ce tombeau gît Crébillon.
Qui? le fameux tragique? — Non!
Celui qui le mieux peignit l'âme
Du petit-maître et de la femme.

VI

Il existe des critiques, des éloges, des études plus fantaisistes que véridiques sur Crébillon fils; il n'y avait point jusqu'alors de biographie proprement dite de ce joli peintre de la galanterie française au XVIIIe *siècle. L'esquisse biographique, que nous venons de tracer de cette sympathique figure littéraire, est donc sans précédent et nous a demandé de patientes et minutieuses recherches; nous avons dû entièrement reconstituer une vie, en laissant de côté les documents parasites ou les faux témoignages des contemporains. Nous eussions voulu cette étude plus étendue, plus détaillée, plus parfaite peut-être, mais nous avons dû nous restreindre dans les limites de notre édition et nos successeurs, s'il s'en trouve — et il s'en trouvera, nous l'espérons — achèveront d'autant plus facilement notre tâche. C'est à eux que nous laissons le soin de justifier Crébillon des sottises dont on n'a pas craint de souiller sa vie et sa mémoire, nous avons fait le*

premier pas; ils viendront, après nous, classer à sa place l'auteur du Sopha, *dans notre coquette littérature de second ordre, à côté des Laclos, des Marmontel, des Mercier, des Duclos, des Saint-Lambert, des Rivarol même et des Chamfort, à quelques pas en arrière du fameux prince de Ligne.*

S'il est aisé de dresser la nomenclature de l'œuvre romancière de Crébillon fils, il serait téméraire de prétendre consigner ici la bibliographie complète de ses ouvrages par ordre de dates de publications, réimpressions et contrefaçons. Lorsque les imprimeries clandestines et la librairie étrangère s'emparent de certains livres à succès, il devient difficile, sinon dangereux, de se proclamer le bibliographe impeccable de ces mêmes livres. Nous présenterons donc l'étude qui suit plutôt comme un essai bibliographique, que comme une Bibliographie Crébillonesque. *On nous tiendra compte des efforts que nous avons faits pour condenser notre travail dans l'ordre chronologique des éditions originales, sans revenir plusieurs fois sur une même œuvre. En consultant la liste suivante, on pourra embrasser d'un coup d'œil l'œuvre de Crébillon fils, ou la détailler à loisir.*

1730. LE SYLPHE OU SONGE DE MADAME DE R***. Paris, Delatour, in-12.

Réimprimé dans le tome premier des *Égare-*

ments du cœur et de l'esprit et édité par Victor Develay, en 1873. *Paris, Librairie des Bibliophiles* in-32.

1732. LETTRES DE LA MARQUISE M*** AU COMTE DE R***, par M. De Crébillon fils. Paris, 2 vol. in-12.

Réimprimées, dans le même format et sous la rubrique de *Paris* ou de *La Haye* en 1738, 1749, 1767.

1734. L'ÉCUMOIRE OU TANZAÏ ET NÉARDANÉ, HISTOIRE JAPONAISE. Pékin (Paris), 2 vol. in-12.

Réimprimée en 1735, *Londres* (Paris), *aux dépens de la compagnie*. 2 vol. petit in-12 avec frontispice de Du Bourg répété au tome second. — En 1736, 2 vol. in-12 ; en 1740, 2 vol. in-18 ; en 1743, 2 vol. in-16, *Pékin (Paris)*, avec un titre gravé, un frontispice et quatre figures non signées. Une édition donnée en 1749, sous la rubrique *Pékin*, 2 vol, in-12, ne possède qu'un frontispice non signé. — Les premières éditions seules portent le titre de l'*Écumoire*, les autres prennent toutes le titre de TANZAÏ ET NÉARDANÉ. — *Collection Cazin* ; nouvelle édition en 2 vol. 1781, contrefaçon en 1788.

1736. LES ÉGAREMENTS DU COEUR ET DE L'ESPRIT OU MÉMOIRE DE M. DE MEILCOUR. *La Haye*, 3 parties en 1 vol. in-12 ou 3 vol. in-12.

Réimprimés en 1739 et en 1764. 2 part. en

1 volume in-12, en 1765 à *Paris*, chez *Prault le jeune*, 3 part. in-12, en 1782, *à Londres*, collection Cazin, 2 vol. in-16; contrefaçon en 1788. — Une édition in-8° a été donnée à Maëstricht en 1784.

1736. ATALZAÏDE, OUVRAGE ALLÉGORIQUE, 1 vol. in-12.

Réimprimé même format en 1745; ne figure pas dans les œuvres complètes attribuées par Quérard à Crébillon.

1740. LE SOPHA, CONTE MORAL, 2 vol. in-12.

Réimprimé en 1745 in-12; en 1749 *(à Pékin, chez l'imprimeur de l'Empereur)* 2 vol. in-12 avec frontispice, quatre figures; deux vignettes par Clavereau et deux fleurons par Cochin. Nouvelles éditions, à *Genève, aux dépens du public*, 2 vol. in-12, 1751; en 1762 in-8°; en 1770 avec les mêmes figures que dans l'édition de 1749; en 1782 et 1788 à *Londres (collection Cazin)*, 2 vol. in-16. — Éditions modernes : 1835, 2 vol. in-18 à *Metz, Imprim. de Wittersheim*, avec une introduction historique; 1869, *Bruxelles; J. Rosez*, 1 vol. in-8°. — Nombreuses réimpressions belges.

1746. LES AMOURS DE ZÉOKINIZUL, ROI DES KOFIRANS, *ouvrage traduit de l'arabe, du voyageur Krinelbol*. Amsterdam, *aux dépens de Michel*, 1 vol. in-12.

Cette satire généralement attribuée à Crébil-

lon fils, a été réimprimée sous la même rubrique en 1747, 1748, 1750, petit in-12; avec la clef imprimée en 1770 et 1779. Cet ouvrage ne figure pas dans les *Œuvres complètes* de l'auteur. *Zéokinizul, Roi des Kofirans*, est un pamphlet contre Louis XV et la Cour de France. On a également prêté à Crébillon fils, mais faussement, une autre prétendue traduction de l'arabe sous le titre de l'ASIATIQUE TOLÉRANT, TRAITÉ A L'USAGE DE ZÉOKINIZUL, ROI DES KOFIRANS, SURNOMMÉ LE CHÉRI, *par M. De***. Londres (Paris)*, 1779 in-12. — Cet ouvrage est de *La Beaumelle.*

1751. AH, QUEL CONTE! CONTE POLITIQUE ET ASTRONOMIQUE. Bruxelles, les frères Wasse (Paris, Mérigot), 4 vol. in-12.

Réimpressions : *Bruxelles* (*Paris*), 1767, 2 vol. in-12; *Maëstricht*, 1779, 2 vol. in-12. — Cette dernière édition porte seule le nom de l'auteur, se trouve dans le tome IV des *Œuvres complètes.*

1754. LES HEUREUX ORPHELINS, HISTOIRE IMITÉE DE L'ANGLOIS. Bruxelles, Wasse (Paris). 2 part. in-12.

Réimprimés dans le tome V des *Œuvres complètes* de l'auteur.

1755. LA NUIT ET LE MOMENT, OU LES MATINÉES DE CYTHÈRE; DIALOGUE. Londres (Paris), pet. in-12. 6 figures non signées

Réimpression sous la date de 1764, à *Paris*,

chez la belle veuve, rue Galante; in-16. Mêmes figures que dans l'édition ci-devant citée. — Ce roman est précédé d'un avertissement. — Nouvelles impressions, *format Cazin*, 2 vol. in-16, en 1781, 1782, 1786 et 1788. — Éditions modernes, *Rozez, Bruxelles*, 1869, in-8°. Nombreuses contrefaçons belges. — (Crébillon avait en portefeuille ce joli roman depuis 1737.)

1762. Éloge historique de Prosper Jolyot de Crébillon.

Imprimé dans le *Mercure de France* de juillet 1762; la *Relation de l'enterrement* est de La Garde, *l'éloge* est de Crébillon fils. — Voyez la *Correspondance littéraire de Grimm*, août 1762, — non réimprimé.

1763. Le Hasard du coin du feu, Dialogue moral. Paris, 1 vol. in-12.

Réimprimé dans le tome III des *Œuvres complètes*. — Édition belge en 1869, in-8°, nombreuses contrefaçons.

1768. Lettres de la Duchesse de *** au Duc de ***. Londres, Nourse, 2 vol. in-12.

Réimprimées dans le tome VII des *Œuvres complètes*.

1771. Lettres athéniennes extraites du portefeuille d'Alcibiade. Londres (Paris), 4 vol. in-8°.

Se trouvent dans le tome VI des *Œuvres complètes.*

1772. COLLECTION COMPLÈTTE (*sic*) DES ŒUVRES DE M. CRÉBILLON LE FILS. A Londres (Paris), 7 vol. in-12.

Réimpression en 1779, 7 vol. in-12. Londres (*Franckfort, Varrentrapp*), la première édition est plus estimée que la seconde qui n'est qu'une assez grossière contrefaçon.

Nous terminons ici notre aperçu bibliographique des ouvrages de Crébillon fils. — En mentionnant ses œuvres originales, nous avons fait en sorte d'éviter de cataloguer les ouvrages d'une paternité douteuse, que certains érudits, sans raison plausible, ont cru pouvoir attribuer à notre écrivain. Telles sont les Lettres de la marquise de Pompadour *dont il est peu probable que Crébillon soit l'auteur ; tels aussi un* Télémaque, *tragédie parade, publiée en 1770 sous le nom de* Rognoni, *et deux comédies le* B** Royal *et la* Chauve-souris du sentiment. *On ne saurait trop se garder de ces fallacieuses attributions ; il n'est pas une œuvre légère et anonyme du milieu du* XVIIIe *siècle, qu'on n'ait prêtée à l'auteur du* Sopha. *Notre but n'est pas ici de rechercher la parenté ; le préfacier tournerait au pédant et notre joli conteur est trop délicat pour supporter le fracas des livres remués autour de son*

nom. Il est des gens qui discutent à perte de sens, sur les différentes familles des roses; les sages, croyons-nous, les cueillent et s'en parfument sans rechercher l'état civil de ces fleurs délicieuses.

VII

Quelqu'un peignit ainsi Crébillon fils : « Tu vois ici l'aimable fils de Chabrias, ce cygne tendre né d'un aigle terrible, aussi heureux dans la peinture des plaisirs de l'amour, que son père le fut dans l'image de ses fureurs ; bizarre dans ses plans, si brillant dans ses détails, si coupable envers les mœurs, pour avoir paré le vice des atours les plus séduisants ; si cher aux lettres pour avoir eu l'adresse de répandre les vives couleurs d'Iris sur les fragiles toiles d'Arachné ! »

Crébillon fils a en effet conquis les grâces elles-mêmes dans la hardiesse de sa manière ; c'est un grand médiocre, dans ce groupe particulier des gentils esprits du XVIII*e siècle, mais c'est un maître dans ce camp de philosophie féminine où il trouva son école et puisa ses idées. Dans le monde en miniature au milieu duquel il se plaisait à vivre ouvertement ; sur le satin broché des robes ou la mousseline des alcôves ; dans cette corruption voluptueuse et molle des boudoirs,*

il rencontra les théories de son talent et la pratique de ses audaces. De ce jour il se révéla écrivain.

Il ne courut pas après l'esprit, mais le guetta au passage, lorsqu'il ne naquit point de ses observations. Dans la rumeur des salons, il comprit à demi-mot, devina les confidences et embrassa les mœurs d'un seul coup d'œil pour les traduire dans la forme personnelle et vive de son langage. Aussi, dans son œuvre, tout se tient-il par la variété, la gentillesse et l'expression de ses tableaux. Il a le badinage à froid, l'espièglerie cruelle, le persiflage subtile, le pédantisme même de ses coquetteries ; cela provient de sa manière : l'esprit se raffine et devient plus précieux à mesure qu'il se corrompt.

*On peut accuser Crébillon fils, comme on accusa Marivaux, d'*alambiquer *son style, de le rendre obscur à force de préciosités et de recherches (n'accuse-t-on pas tous ceux qui sont marqués au sceau de l'originalité?) ; à cela nous répondrons par cette phrase de Montesquieu : « Un homme qui écrit bien n'écrit pas comme* on *écrit, mais comme il écrit, et c'est souvent en parlant mal qu'il parle bien. » Son langage est voulu par ses idées : le style est une palette; on y écrase, comme des vessies de couleur, les expressions subites et originales que dicte l'imagination pour des* Peintures spéciales. *Reprochera-t-on à*

Fragonard ses orgies à la sépia ou ses nudités à la grisaille, à Boucher ses relevés à la sanguine et à Watteau son coloris de convention? Sans le parler qui lui est propre, l'œuvre mignarde de Crébillon n'existerait pas et il nous resterait à connaître, c'est probable, cette afféterie des petits-maîtres, ce caquetage intime des déshabillés galants, ce libertinage de Roué positif, ce réalisme musqué en un mot qui n'est bien rendu que par sa plume légère et colorée.

« *La vérité ne saurait être plus exacte que dans les romans de Crébillon fils, dit Palissot* [1], *les caractères mieux tracés, les situations filées et graduées avec plus d'art. Ne l'accusons pas de la licence des mœurs qu'il a peintes, il pourrait dire à tout son siècle :*

Est-ce ma faute à moi, si ces mœurs sont les vôtres?

« *Le comte Hamilton est le seul écrivain à qui Crébillon ait été comparé. Si Hamilton a donné dans ses* Mémoires de Grammont *un modèle de plaisanterie exquise, que personne n'est tenté d'imiter, ses contes, quoiqu'il en ait fait de très agréables, n'ont pas, à ce qu'il nous semble, la gaieté piquante, ni l'originalité des romans de Crébillon, ni surtout cette vérité de mœurs qui les fera vivre, tant qu'on sera cu-*

1. *Mémoires sur la littérature. – Œuvres complètes de Palissot*, 1809, in-8°, t. IV.

rieux de connaître les Français du XVIII[e] *siècle. La réputation de ces romans peut à la vérité décroître par le changement qui s'est déjà fait dans nos habitudes, mais il sera toujours vrai que Crébillon a été, comme nous l'avons dit, l'historien le plus fidèle des mœurs de son temps.* »

Qui le croirait? La Harpe ne se montre pas très sévère, dans son indigeste Cours de littérature, *pour les productions du fils de l'auteur de* Rhadamiste et d'Atrée; *selon lui, ces frivolités eurent l'avantage de l'à-propos; elles parurent dans un temps où les mauvaises mœurs étaient de mode, dans un certain monde qui donnait le ton, et, bien que la corruption y fût érigée en système et l'indécence en bon air, le classique rédacteur du* Lycée *daigne convenir que ces romans eurent d'autant plus de vogue, qu'ils peignaient en effet quelques originaux célèbres de la régence, dont l'esprit et les grâces libertines avaient capté les suffrages de quelques dames de la Cour. Pour nous, qui ne pouvons, hélas! analyser ici un à un, comme nous le voudrions, les divers opuscules de Crébillon, ce que nous estimons au plus haut point dans son œuvre est cette connaissance à la fois superficielle et approfondie du cœur féminin. En tirant du fatras de ses œuvres complètes les maximes délicates qui s'y trouvent enfouies, on arriverait, non*

sans étonnement, à constituer un bagage de moraliste très digne de la postérité. Crébillon prendrait ainsi place entre Marivaux et Chamfort. Moins nerveux que le premier, mais aussi moins bourgeois, il servirait à merveille de transition aux brusqueries terribles du second. Plus tacticien que philosophe, il connaît comme un roué la stratégie de l'amour; toujours sur le qui-vive et jamais aveuglé par la sentimentalité, il observe froidement et lance ses traits ironiques avec assurance; il ne ménage pas ses insolences louangeuses, car il pense avec le prince de Ligne que, « quelque vertueuse que soit une femme, c'est toujours sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir ». Prenons au hasard dans ses ouvrages quelques-unes des jolies pensées qui s'y trouvent:

— Les femmes adorent souvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent se flatter que c'est notre amour pour elles qui nous les donne.

— Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonstances; et par malheur il s'en trouve tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur. Il s'ensuit que ce qu'on croit la dernière fantaisie d'une femme est bien souvent sa première passion.

— *Qu'il est humiliant pour un homme de dire qu'il aime... quand il n'est pas sûr d'être aimé!*

— *On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher.*

— *On ne saurait trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons; un travers que l'on possède seul fait plus d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.*

— *Les conquêtes les plus méprisables sont quelquefois celles qui coûtent le plus de soins; et l'hypocrisie montre souvent plus de scrupules que la vertu même.*

— *Que l'on vienne à surprendre le cœur d'une femme vertueuse, quand une fois elle est convenue qu'elle l'a donné, il ne reste plus rien à combattre.*

— *En amour, le mari ne voit que la statue; l'âme n'est faite que pour l'amant.*

— *En amour, un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais; mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse de le donner.*

— *Les femmes sont sans cesse tourmentées du désir d'apprendre ce qu'elles s'obstinent à ignorer.*

— *Une femme qui, dans de certaines occasions parle de sa vertu, s'en pare moins pour vous ôter l'es-*

poir du triomphe que pour vous le faire paraître plus grand.

Après cette simple petite cueillette d'aphorismes, on peut juger que Crébillon fils pourrait aisément être présenté par nous comme moraliste ; il est vrai de dire que ce serait étayer une réputation sur des roseaux : roseaux coquets et brillants, si l'on veut, mais frêles, tremblants et fugaces, légers comme la femme que l'auteur voulut peindre en nature et qu'il ne parvint à portraire qu'en miniature.

VIII

Dans l'œuvre entière de notre sceptique philosophe des femmes, *après une lecture raisonnée de chacun de ses romans, il nous fallait faire un choix judicieux. Dans les* Égarements du cœur et de l'esprit, *ainsi que dans le* Sopha, *nous avons assurément trouvé des tableaux saisissants des ridicules du temps et des mœurs du grand monde galant ; mais le premier de ces ouvrages n'est pas achevé, tandis que le second se présente à nous dans sa médiocrité, pourvu de condamnations récentes pour peintures immorales, si nous en croyons les catalogues d'ouvrages condamnés. Le* Sopha, *ce célèbre roman inconnu de la génération actuelle, ce fameux* Sopha, *dont tout le monde parle et*

que bien peu de personnes ont lu, ne pouvait être donné ici. Une réimpression du Sopha *serait plus qu'une imprudence de la part de son éditeur, ce serait une désillusion pour le public. L'épaisse imbécillité du sultan Schah-Baham suffit à égayer les premières pages de cet ouvrage, mais rien, à notre avis, ne vient sauver le lecteur de l'ennui profond qui le gagne à la fin du volume; ces longs récits, hérissés de parenthèses et à peine relevés d'interruptions saugrenues, ne peuvent supporter la lecture pendant plus de vingt chapitres, et la vogue ancienne de ce roman courrait grand risque de ne pas être sanctionnée de nos jours.*

Pour cette collection de petits conteurs *que nous comptons bien ne pas ralentir dans la voie du succès, nous n'admettrons que des ouvrages d'un mérite ou d'une originalité plutôt incontestable qu'incontesté; nous voulons produire une œuvre d'ensemble qui ait de l'unité et de la variété, et nous ne spéculerons jamais sur la malsaine notoriété d'un ouvrage.*

Parmi les productions romancières de Crébillon fils, nous avons distingué au premier rang et sans hésitation les deux contes dialogués *qu'on lira plus loin et la ravissante fantaisie du* Sylphe, *imprimés sur des textes que nous avons revus et corrigés. — Crébillon avait une tendresse particulière pour ses* Matines de Cythère : *« C'est mon chef-d'œuvre »,*

disait-il, et certes il ne s'aveuglait pas ; il est passé maître dans la forme difficile de ce dialogue ; à peine quelques longueurs traînent-elles dans cette ingénieuse causerie, dont le style est généralement heureux, naturel pour son milieu, délicat et négligé sous sa trompeuse apparence de recherche et de papillotage. — C'est une merveille que d'avoir enchâssé tant d'anecdotes libertines dans cette mise en scène légère et voluptueuse du petit coucher de Cidalise ! Il y a là un pétillement d'imagination qui brille et scintille sur toutes les alcôves d'autrefois ; c'est une évocation bien digne des délicats, aussi, à notre époque de coucheries vulgaires où la verve coquine semble rester discrètement enfouie sous la couverture, ne sommes-nous pas médiocrement flattés d'avoir à faire revivre aux yeux des raffinés qui les regrettent, ces amours en spirituels tête-à-tête et ces exquis tête-à-tête de l'amour.

Paris, 20 mars 1879.

Octave UZANNE.



ce samedy 30 avril

Mr. De Bouzols, mon cher abbé, me
mène demain à Pantin voir notre
confrère. j'ay demandé que vous fussiez
de la partie, et le susdit marquis en est,
comme disent nos caillettes, tout à fait
comblé. si vous voulez vous rendre demain
à onze heures du matin chez moy, nous y
attendrons notre meneur qui m'a juré par
tout le poil roux de la connel, d'arriver
à midy au plus tard. sur ce, trouvez bon
Damp abbé que je vous salue avec tout
le respect que la prose doit aux vers, et toute
l'amitié que vous me connoissez pour vous.

Crébillon fils

CONTENTES DIALOGUÉS

DE

CRÉBILLON FILS

LA NUIT

ET

LE MOMENT

OU

LES MATINES DE CYTHERE

Hæc legite, Austeri, crimen amoris abest.

Lisez, Censeurs rigides; il n'y a point ici d'amour criminel.

Ovide.



LA NUIT

ET

LE MOMENT

DIALOGUE

CIDALISE, CLITANDRE

CIDALISE, *voyant entrer Clitandre en robe de chambre.*



Ah, bon Dieu! Clitandre, quoi! c'est vous?

CLITANDRE. Votre surprise, Madame, a de quoi m'étonner; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour, et je ne comprends pas ce que vous trouvez de si extraordinaire dans la visite que je vous fais.

Cid. C'est que je croyois avoir quelque raison de penser que si vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne seroit pas avec moi, et que, dans les idées que j'avois, votre présence m'a étonnée.

Clit. Cérémonie à part, ne produit-elle sur vous que cet effet? Ne vous embarrassé-je pas plus encore que je ne vous surprends? C'est qu'à la rigueur, cela seroit possible au moins.

Cid. Cette idée vous est nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître?

Clit. Mon intention n'est point de vous en faire un mystère : mais voudrez-vous bien me dire aussi pourquoi vous avez été si étonnée de me voir chez vous ce soir, lorsque tant d'autres fois cela vous a paru si simple.

Cid. Il me paroissoit alors que vous me donniez vos moments perdus; mais je ne vous crois pas aujourd'hui aussi désœuvré que je vous ai vu l'être quelquefois.

Clit. J'avois sur vous la même idée; et c'est ce qui fait précisément que je ne suis pas sans quelque sorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma visite un peu déplacée.

Cid. Un peu déplacée! J'admire tout à la fois le ménagement de vos termes, et passez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reste, me faire la grâce de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui!

Clit. Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma présence ici vous cause tant d'étonnement.

Cid. Vous serez bientôt satisfait. (*Elle passe dans sa garde-robe, revient, change de chemise : on la déchausse.*)

Clit. Ah ! Dieu ! quelle jambe !

Cid. Oh ! finissez, Monsieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

Clit. Je ne sais pas si c'est la première fois que je la loue ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas la première que je l'admire.

Cid. Allez vous mettre là-bas, ou sortez.

Clit. Vous me traitez singulièrement, Madame ; mais j'obéis. (*Elle se couche, dit à une de ses femmes de rester : Clitandre s'assied sur un fauteuil auprès du lit.*)

Cid. Quoi ! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec personne ?

Clit. Quoi ! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Éraste ?

Cid. Éraste ! Mais en vérité, vous n'y pensez pas, mon pauvre Comte.

Clit. Et je vous jure, belle Marquise, que je ne pense pas plus à aucune des femmes qui sont chez vous, que vous ne songez à lui.

Cid. Quoi ! pas même à Araminte ?

Clit. Araminte ! ah, parbleu ! la plaisanterie est délicieuse ! Est-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici, que vous croyez qu'il faut que je l'y amuse ?

Cid. Certes, le tour est fin! C'est-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne savez pas pourquoi elle est ici?

Clit. Oh! pardonnez-moi : pour les espérances qu'elle y a, je les devine; et vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y est. Je ne vous comprends pas! il faut assurément bien craindre de manquer de monde, pour se charger d'une pareille *espèce*.

Cid. En vérité, Clitandre, voilà une discrétion bien inutile, ou un *persifflage* bien ridicule! Vous verrez aussi que c'est moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimène, et que c'est encore ma faute si Belise, Luscinde et Julie se trouvent chez moi en même temps.

Clit. Oh! pour celles-là, il ne se peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte et Valère, vous pensiez qu'elles y sont pour moi.

Cid. Mais je ne jurerois pas que vous fussiez dans l'honneur qu'elles me font, pour aussi peu que vous le prétendez.

Clit. Quelle folie! Il y a plus de huit jours que je suis ici: ils y sont eux d'avant-hier; elles y sont d'aujourd'hui, et il me paroît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuser d'être venues pour moi, que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

Cid. Vous ne me croyez pas non plus assez imbécile pour m'en flatter.

Clit. Vous auriez tort au reste de vous

plaindre de Valère, d'Éraste et de Cléon. Ils sont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient : ils sont dans les grandes règles ; et je parierois qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

Cid. Je sens toute la politesse de leur procédé ; mais Clitandre, il est donc bien vrai que ce n'est pas vous qu'elles cherchent ici !

Clit. Vous savez ce qu'elles font.

Cid. En sais-je plus ce qu'elles voudroient faire ?

Clit. Ah ! Madame, ce n'est pas, permettez-moi de vous le dire, sur des femmes, qui pensent aussi bien que celles-là, qu'on peut avoir de pareilles idées.

Cid. En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule ! Je ne vous presserai pas là-dessus, puisque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être ; mais je ne pardonnerai jamais à Éraste d'être venu me gâter un souper qui devoit être si délicieux.

Clit. Il ne me paroît pas si extraordinaire que vous l'y ayez trouvé de trop : mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce souper auroit été si agréable pour vous ?

Cid. Quoi ! vous ne sentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues, et qui, sans doute, conservent encore des prétentions sur vous, auroit eu de réjouissant pour moi ?

Clit. Il y auroit à moi de la sottise à vous soutenir que je n'ai eu aucune d'elles; mais il y auroit assurément plus que de l'indiscrétion à dire que je les ai eues toutes. D'ailleurs, en supposant qu'elles m'aient toutes honoré de quelque bonté, qu'est-ce que cela importe aujourd'hui à elles et à moi? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens que le hasard, le caprice des circonstances ont unis quelques moments, se souviennent de ce qui les a intéressés si peu? Ce que je vous dis, au reste, est si vrai, que soupant il y a quelque temps avec une femme, je ne me la rappelois en aucune façon, et que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue, si elle ne m'eût pas fait souvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

Cid. Je m'étonne que ce soit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces sortes d'aventures.

Clit. Je sais qu'on vous en accuse; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire est égal dans les deux sexes.

Cid. Il est cependant plus singulier dans une femme que dans un homme.

Clit. Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à sacrifier. Si, par le plus grand hasard du monde, il se trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de sacrifices à faire que nous-

mêmes, je ne vois pas à propos de quoi l'on voudroit qu'elle se rappelât de certaines choses plus que nous. Il n'est cependant pas aussi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux personnes qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaison, quelque peu de sentiment même qu'elles y aient mis, s'en souviennent si peu; mais en même temps je ne crois pas qu'un oubli total de ces choses-là soit absolument sans exemple.

Cid. Pour moi, j'aime à penser que cela n'est pas possible. Vous vous souvenez de Célimène, n'est-ce pas?

Clit. Cela est fort différent. Notre affaire a été longue, et je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

Cid. Si vous dites vrai, elle est bien heureuse!

Clit. J'en doute, puisque je ne m'en souviens que pour la mépriser au delà de tout ce que je pourrois dire.

Cid. Cruel! j'ai pourtant à vous parler de sa part.

Clit. De sa part! à moi! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

Cid. Elle prétend que vous lui faites les injustices du monde les plus criantes, et que vous vous obstinez à la condamner sans l'entendre.

Clit. Vous savez mon histoire comme moi-

même, Madame, et puisque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiète peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être surpris que, sachant à quel point vous la connoissez, elle eût osé vous prier de me parler pour elle, si Éraste, qui a eu pour vous et devant moi les plus condamnables procédés, ne m'avoit pas prié aussi de vous parler pour lui.

Cid. Sérieusement, Clitandre, il vous en a parlé?

Clit. Oui, Madame, et avec une vivacité dont vous auriez sans doute été contente, si vous en aviez été témoin.

Cid. Oh! très contente! cela n'est pas douteux! Et selon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture?

Clit. Il est naturel qu'il vous en donne quelques-uns; cependant, à ceux qu'il a lui-même, je le trouve assez modéré sur cet article; et à votre humeur près, que vous masquez, dit-il, sous le nom de délicatesse pour pouvoir vous y livrer avec moins de scrupule, il dit que vous êtes assez bonne femme et que vous ne manquez absolument pas de principes.

Cid. L'insolent! je ne dirois sûrement pas de lui la même chose : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il est venu s'établir ici?

Clit. Il est vrai que son apparition m'a un

peu surpris. Ce n'est pourtant pas que j'aie cru qu'il vînt ici sans être sûr que vous ne le trouveriez pas mauvais; c'est le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

Cid. De mon aveu! pouvez-vous le croire? Sept ou huit jours avant mon départ, je soupois avec lui chez la petite Comtesse. Il y fut question du séjour que je comptois faire ici; il eut l'audace de me dire qu'il viendroit m'y faire sa cour. Comme je sais qu'il a des projets sur cette pauvre petite femme, et que jusques à présent elle n'entre pas dans ses vues, je crus que pour la déterminer, il vouloit lui donner de la jalousie, et qu'il me faisoit l'honneur de croire que j'ai de quoi l'alarmer; mais j'avois reçu si froidement sa politesse, que je vous avoue que je me flattois qu'il n'oseroit pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaisir que personne, et que rien ne peut égaler la surprise que j'ai eue en l'y voyant arriver. Aussi l'ai-je traité comme vous avez fait à Araminte, à qui il me semble que vous en voulez encore plus qu'à Célimène même.

Clit. Ma foi! en cas, comme je vous en soupçonne, que ce soit pour vous procurer quelques scènes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réussi, et que le souper a été d'une gaieté merveilleuse.

Cid. Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarrassant et plus triste. Vous,

entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient (car vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient sur vous). Moi, en face d'Éraste, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ses prétentions, de ses regards et de ses propos; non! en vérité! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui et de fureur!

Clit. On en meurt à moins tous les jours, et je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

Cid. Pour votre sécheresse avec Célimène, je n'en ai pas été bien surprise; mais à l'égard d'Araminte que vous avez...

Clit. Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie!

Cid. Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Est-ce ma faute, si le public vous la donne?

Clit. Le public! le public, avec sa permission, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il est encore plaisant, le public!

Cid. Clitandre, vous n'êtes pas de bonne foi!

Clit. (*Lui répond fort bas.*) Il est sûr que si vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me sera pas aisé de vous entendre.

Cid. La belle fantaisie! A propos de quoi donc cet air de mystère?

Clit. (*Toujours fort bas.*) Eh! Justine?

Cid. Eh bien! que vous fait-elle?

CLIT. Oh ! rien ! c'est seulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, et que je ne puis, tant qu'elle restera dans votre chambre, m'expliquer librement sur certains articles.

CID. Je ne vois pas pourquoi vous voulez l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours derniers elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. Cela se peut ; mais en le supposant comme vous, je n'avois pas les mêmes choses à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais il me semble que si vous vouliez bien que nous fussions seuls, cela n'en seroit que mieux.

CID. Voilà une singulière idée ! Justine est une petite fille fort sûre.

CLIT. Je n'attaque point sa discrétion, et je ne doute point que vos secrets ne soient fort bien entre ses mains ; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. Elle dort, et sûrement elle ne vous entend pas.

CLIT. Elle peut le feindre, et m'entendre : enfin, Madame, qu'elle soit ou non endormie, sa présence m'inquiète et me gêne. Ou permettez-moi de me taire sur ce que vous me demandez, ou consentez que nous soyons seuls.

CID. Seuls !... Mais pourquoi ?... en vérité ! cela est ridicule ! Non, toutes réflexions faites, je n'y consentirai jamais.

CLIT. Comme il vous plaira, au reste ; mais

je vous avoue que j'ai peine à comprendre votre répugnance sur une chose si simple, qui me paroît tirer si peu à conséquence pour vous, et qui m'est à moi si nécessaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît; mais assurément vous me ménagez peu! Justine, Justine! Voyez comme elle ne dormoit pas! Justine, vous pouvez vous coucher.

JUST. A quelle heure Madame veut-elle qu'on entre demain?

CID. (*Embarrassée.*) Mais voilà une singulière question! A l'heure ordinaire, apparemment?

JUST. On attendra que Madame sonne. (*Elle sort.*)

CID. Eh bien! Monsieur, vous venez de l'entendre! elle vient de me tenir un joli propos! Voilà pourtant à quoi vous m'exposez!

CLIT. Mais, Madame, daignez donc vous mettre à ma place.

CID. Mettez-vous vous-même à la mienne, Monsieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle sorte de ma chambre sans la plus forte persuasion qu'elle nous y gênoit beaucoup: que nous sommes arrangés, et que ceci, qui n'est bien assurément qu'une chose de hasard à laquelle nous n'avons pensé ni vous ni moi, ne soit un rendez-vous très décidé?

CLIT. Elle a donc l'esprit bien mal fait, votre Justine!

CID. (*D'un ton un peu brusque.*) Elle l'a

comme tous les gens de son espèce; cela ne suffit-il pas? Vous-même, que penseriez-vous si vous appreniez demain qu'un des hommes, qui sont ici, a passé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des histoires?

Clit. Il est certain que je vous croirois pour cela quelque raison particulière; mais Justine, qui est votre confidente, et qui sait qu'il n'y a rien entre vous et moi, ne doit pas penser là-dessus comme je pourrois faire. Eh! plût au ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, et que je le fusse autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire!

Cid. Son absence vous a rendu bien galant!

Clit. Non, mais il est assez simple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'avois dû rien gagner à son départ, que m'auroit fait qu'elle fût partie?

Cid. (*D'un ton fort sérieux et d'un air un peu alarmé.*) Au moins, Monsieur...

Clit. Eh! Madame, vous me connoissez. D'ailleurs que gagnerois-je à vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien du tout ce que je pourrois vous demander, ou que je vous offenserois, si je voulois tenter quelque chose?

Cid. Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte? (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue.

Clit. Ah! c'est autre chose.

Cid. En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

Clit. Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

Cid. Vous m'étonnez. Je croyois que c'étoit une obligation que l'on avoit à la philosophie moderne.

Clit. Je croirois bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées ; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, et à ne plus croire que nous agissons au hasard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous sussions raisonner si bien, nous faisions sûrement tout ce que nous faisons aujourd'hui ; mais nous le faisions, entraînés par le torrent, sans connoissance de cause, et avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus estimables qu'aujourd'hui ; mais nous voulions le paroître, et il ne se pouvoit pas qu'une prétention si absurde ne gênât beaucoup les plaisirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai : eh ! que n'en résulte-t-il pas pour nous ? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la société ; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre ? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire ? on se reprend avec autant de vivacité que si c'étoit la première fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore,

et jamais on ne se brouille. Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela; mais l'amour, qu'étoit-il, qu'un désir que l'on se plaisoit à s'exagérer, un mouvement des sens, dont il avoit plu à la vanité des hommes de faire une vertu? On sait aujourd'hui que le goût seul existe; et si l'on se dit encore qu'on s'aime, c'est bien moins parce qu'on le croit, que parce que c'est une façon plus polie de se demander réciproquement ce dont on sent qu'on a besoin. Comme on s'est pris sans s'aimer, on se sépare sans se haïr, et l'on retire du moins, du faible goût que l'on s'est mutuellement inspiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconstance imprévue d'un amant accable-t-elle une femme? à peine lui laisse-t-on le temps de la sentir. Des raisons de bienséance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un amant ennuyeux, ou qui a cessé de paroître aimable? tou ses amis se relayent pour l'étourdir sur le malheur de sa situation. Lui prend-il un caprice? dans la minute il est satisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération? nous trouvons les mêmes ressources dans la reconnoissance des femmes avec qui nous avons un peu intimement vécu: et je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la sagesse à sacrifier à tant de plaisirs quelques vieux préjugés qui rapportent assez peu d'estime, et beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la règle de leur conduite.

Cid. Assurément, si vous croyez tout ce que vous venez de me dire, vous avez jusques à présent agi bien peu d'après vos maximes, vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimène, et qui l'avez si tendrement aimée.

Clit. Je l'ai adorée, j'en conviens; mais peut-être aussi est-ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre, que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

Cid. Ah! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il est possible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentiments que ne l'a été Célimène; et vous auriez trop à vous reprocher, si vous cherchiez à vous venger, sur une maîtresse estimable, des affreux procédés de celle-là.

Clit. Ce n'est pas non plus mon intention, et si vous connoissiez celle que mon cœur désire, vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle seroit barbare.

Cid. Vous n'aimez donc plus du tout Célimène?

Clit. Non, je vous le jure; mais en revanche, je ne connois personne qui m'inspire un si souverain mépris.

Cid. Prenez-y garde, Clitandre. Vous croyez la haïr, et quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé, il s'en faut beaucoup que le cœur soit guéri.

Clit. Je l'ai haïe sans doute, et avec une violence qu'il me seroit difficile de vous exprimer;

mais il ne me reste plus à présent pour elle que ce mépris froid et paisible dont personne ne pourroit se dispenser de l'honorer si tout le monde savoit, comme moi, combien elle en mérite ; ce mépris enfin que vous, qui la connoissez si bien, avez pour elle.

Cid. Seroit-ce Araminte qui l'auroit si absolument bannie de votre cœur ? j'aurois peine à le croire, et je vous avoue que j'en serois fâchée.

Clit. Araminte ! Mais de bonne foi cela peut-il se supposer ! Pensez donc du moins une femme que l'on puisse aimer un peu.

Cid. Mais que vient-elle donc faire ici ?

Clit. Je crois que je m'en doute ; mais cela ne dit pas que je l'aime.

Cid. Pourquoi aussi ne vous sentant point en disposition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laissée à Paris ? Car, toute plaisanterie à part, c'est sans que je l'aie en aucune façon priée, et même sans qu'elle m'ait pressentie, qu'elle est venue s'établir chez moi ; et je vous le dis naturellement, elle me feroit plaisir de s'en retourner.

Clit. Et à moi aussi, je vous le proteste. Je vous assure de plus, que si elle ne s'en va pas, c'est que je m'en irai, moi.

Cid. Non, Clitandre, elle restera, et vous ne vous en irez pas.

Clit. En vérité ! Madame, il est aussi trop singulier que vous croyiez que l'on puisse rester dans un lieu où l'on a le malheur de trou-

ver une Araminte, surtout quand elle s'avise d'y être tendre.

Cid. Oh çà ! Comte, je suis votre amie, et je crois que vous ne doutez pas de ma discrétion. Puisque le hasard de la conversation nous a portés sur elle, ouvrez-moi votre cœur, et ne me cachez rien de ce qui s'est passé entre elle et vous. (*Il rêve.*) Ah ! je vous en prie ! au fond, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en coûter pour me dire comment elle s'est engagée avec vous.

Clit. Vous avez raison, et je sens bien que je ne devrois pas vous refuser ce que vous me demandez ; mais ce sont des choses sur lesquelles, soit principe, soit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'est pas que je ne sache qu'elle mérite peu de ménagements, et que mille autres pourroient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en savoir ; cependant...

Cid. Le beau scrupule ! Vous l'avez eue, je le sais ; que vous reste-t-il à m'apprendre que des détails ?

Clit. Cela est vrai et c'est à cause de cela précisément que je ne conçois pas votre curiosité. Ces sortes d'aventures sont si peu variées, que qui en sait une en sait mille. Au reste, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

Cid. Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau ; je ne vois pas.

Clit. J'étois allé, au commencement de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avoit beaucoup

de monde, Araminte entre autres, que personne ne désire, et qui se prie partout. Je commençois à perdre beaucoup de la douleur que l'inconstance de Célimène m'avoit causée, et de jour en jour ma liberté me devenoit plus à charge. Je brûlois de me rengager, et si vous me permettez de vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde, vous aviez assez vivement blessé, reprenoit pour vous ses premiers penchants; mais vous aimiez encore Éraste. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir, et la crainte de vous ennuyer et de vous déplaire, en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos désirs, m'obligèrent à garder le silence.

Cid. Vous fîtes fort bien. J'aimois en effet Éraste avec la plus grande vivacité; et sûrement vous n'auriez pas eu à vous louer du succès.

Clit. J'avois aussi quelques raisons de croire que, quand-même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux. Quoi qu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisoit tous les jours. J'étois sûr que cette confidence ne feroit que vous tourmenter, et, toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, et sur mes désirs et sur ses infidélités.

Cid. L'ingrat! que je l'aimois! Croiriez-vous

bien que depuis qu'il m'a forcée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de temps que je me sens pour lui cette indifférence profonde qu'il n'est plus possible de surmonter?

Clit. En ce cas, il est donc bien sot de n'avoir pas avancé son voyage; car à ne vous rien cacher de ses idées, il n'est venu ici que pour se raccommoder avec vous, et il en a l'espérance.

Cid. Ce n'est en lui qu'un ridicule de plus; mais j'avoue que je voudrois qu'il fût devenu sincèrement amoureux de moi.

Clit. Ah! qu'il entre encore d'amour dans ce désir!

Cid. Je conviens que l'on pourroit le soupçonner; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'est sans aucune idée, que je doive me reprocher, que je le forme.

Clit. A vous parler franchement, j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez, que je croirai bien aisément que vous ne l'aimez plus. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, je vous prie, comment un petit homme si mauvais plaisant, si peu fait pour plaire, d'une si misérable santé...

Cid. Ah! Clitandre, me feriez-vous l'injure de croire que j'aie pu faire quelque attention à ce dernier article?

Clit. Non, assurément! Mais c'est qu'un amant malade, pour ainsi dire de profession, est, à ce que je crois, toujours moins amusant

qu'un autre. Vous conviendrez du moins que si ce n'est pas une raison de rejeter un homme, ce n'en est pas non plus une de le prendre.

Cid. Aussi ne fut-ce pas ce qui me détermina en sa faveur. Grand Dieu ! que l'amour est un sentiment bizarre! Quand je vois aujourd'hui ce même objet qui, il n'y a encore que si peu de temps, avoit sur moi tant de pouvoir; lorsque je juge de sang-froid cet homme qui a été si dangereux pour mon cœur, j'avoue que j'ai peine à comprendre qu'il ait pu me tourner si violemment la tête, et que j'en sens contre moi-même la plus forte indignation.

Clit. Vous êtes donc bien sûre que vous ne renouerez pas avec lui?

Cid. Quelle idée! Dans le temps même que je mourois de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui, et les dispositions où je me trouve ne me permettent pas de craindre qu'il puisse à présent ce qu'alors il ne put pas.

Clit. (*Avec inquiétude.*) Est-ce que vous penseriez à en prendre un autre?

Cid. Non, je vous le jure; mais s'il étoit vrai que j'aimasse, je me flatte que je saurois triompher de mon amour, et le laisser même ignorer à celui qui en seroit l'objet.

Clit. Cruelle! pouvez-vous former de pareils projets!

Cid. Eh! que vous importe que... Mais reprenez votre histoire.

Clit. Croyez-vous que je n'eusse rien de plus intéressant à vous dire ?

Cid. Je ne sais; mais vous ne pouvez me dire rien qui me fasse autant de plaisir.

Clit. Ce que vous me dites est assez peu poli; mais vous affligez plus mon cœur, que vous ne mortifiez mon amour-propre.

Cid. Finissez donc! Attendrai-je éternellement? Vous êtes insupportable!

Clit. Eh bien! Araminte, en me voyant, me destina *in petto* au glorieux emploi de l'amuser. Vous savez avec quelle promptitude elle fait connoissance, vous connoissez son indécente familiarité, et ses agaceries mille fois plus indécentes encore. Nous sommes libertins : je n'avois rien dans le cœur pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point, mais elle me tenta. Je lui parlai sur le ton qui convenoit également à son caractère et à la sorte d'impression qu'elle faisoit sur moi. Loin de s'en offenser, les désirs les moins flatteurs pour elle et les moins tendrement exprimés lui parurent une passion violente qu'elle ne pouvoit récompenser trop tôt. La façon vive et assez peu honnête dont je lui exposai mes intentions acheva de me concilier son estime. Je lui dis des choses très libres; elle les prit pour des galanteries. Je ne voulois pas, comme vous le croyez bien, d'affaires en règles avec elle; mais je la jugeois bonne pour une passade, et je résolus de m'en amuser tant qu'elle resteroit chez Julie. En

revenant de la promenade, le hasard nous fit passer par un petit bosquet assez obscur. Par le même hasard, nous nous étions insensiblement séparés de la compagnie. Je trouvai, et le lieu très propre à prendre avec elle les plus grandes libertés, et elle si disposée à me les souffrir, que je ne sais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laissoit continuer avec une patience admirable. Cependant une foiblesse lui prit, et ce que je me reprocherai toujours! j'eus l'indignité d'abuser de l'état où je l'avois réduite.

Cid. Ah! grand Dieu! comment! vous!

Clit. Oui, Madame, on ne sauroit pousser plus loin le manque de respect; j'en suis encore d'une honte!

Cid. Mais, Clitandre, avec votre permission, les faits sont-ils bien tels que vous me les racontez?

Clit. Ils sont si simples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une histoire. Vous me connoissez assez pour savoir qu'ordinairement je ne mens pas. D'ailleurs tout cela n'est qu'un coup de foudre, et ils sont, depuis quelque temps, devenus aussi communs que l'on prétend qu'ils étoient rares autrefois.

Cid. Je vous avoue que je sais qu'Araminte a eu quelques affaires, et que le public la croit peu cruelle; mais elle est étourdie, assez méchante. Sa conduite est légère, sa langue ne

l'est pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtoit beaucoup de choses, et qu'elle étoit dans le fond plus coquette que galante. Vous me confondez! Après?

Clit. Je suis poli, moi; et quoiqu'elle ne me fît pas de reproches, je crus qu'il étoit de la bienséance que je lui fisse des excuses. Elle les reçut comme une suite de bons procédés de ma part, et en fut si enchantée, qu'elle voulut absolument que j'allasse, quand tout le monde seroit couché, les lui réitérer dans sa chambre. Cette affaire, comme vous le voyez, ne commence pas tout à fait sur le ton du sentiment, et il me semble qu'elle s'étoit mise elle-même dans le cas de ne m'en pas oser demander. Je lui rends justice; d'abord elle n'y pensa pas plus que moi. Le souper fut fort gai : elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme, qui ne se contraint qu'à un certain point, peut accorder à quelqu'un en assez nombreuse compagnie. Je les reçus comme je le devois ou plutôt comme je ne le devois pas, puisque j'y répondis. Cependant, par vanité, je la priai de vouloir bien se contenir un peu. Elle fut tout l'après-souper d'une tendresse exécrable. Enfin on alla se coucher, et je passai dans sa chambre le plus tôt qu'il me fut possible.

Cid. Vous y allâtes!

Clit. Assurément! Que vouliez-vous donc que je fisse? Pouvois-je manquer à ma parole? Elle m'attendoit! Je la trouvai couchée, et

j'avoue que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avoit laissé prendre, celle de me mettre dans son lit n'avoit rien qui dût la choquer à un certain point. En effet, la seule chose qu'elle me demanda fut de vouloir bien éteindre les bougies, ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice : je ne les aime pas, et je lui refusai durement la grâce qu'elle me demandoit. Quand elle vit que je ne me prêtois pas à ses intentions, elle eut la complaisance de plier à mes volontés. Les bougies restèrent allumées, et les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir ensemble familièrement; et j'étois sur le point de lui avoir encore les dernières obligations, lorsqu'une tendre inquiétude la saisit. Elle se rappela que je ne lui avois pas encore dit que je l'aimois, et me protesta, si je ne la rassurois pas sur mon cœur, que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avoit pour moi, et quelques preuves même qu'elle m'eût déjà données de sa foiblesse, elle sauroit indubitablement la vaincre. Je sentois bien que si elle m'eût aimé, elle n'auroit pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inspiroit; mais la bienséance et l'état où j'étois ne me permettoient que de la tromper, et je lui répondis que je ne concevois pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnois de mes sentiments, elle pût s'obstiner à en douter. Elle avoit jusque-là paru ne se livrer à sa tendresse qu'avec contrainte; mais la certitude d'être aimée bannissant ses scrupules, elle

devint d'une tendresse, d'une vivacité, d'une ardeur incompréhensibles. Ah! si vous aviez vu, Madame! Non! c'est que cela étoit d'une beauté!...

Cid. (*Sèchement.*) Je le crois, Monsieur le Comte, mais n'en supprimez pas moins ces agréables détails.

Clit. Enfin, quoique j'eusse dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politesse me condamnoit à lui faire des remercîments; et si ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, et elle en fut si contente, qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fisse encore. Mon Dieu! quand j'y songe, que c'est une digne femme! Cependant, malgré tout ce que je lui devois, et la sorte d'égarement où nous mettent toujours les premières bontés d'une femme, soit que nous devions, ou ne devions pas les recevoir avec transport, il m'avoit paru que j'aurois été plus heureux encore, et que j'aurois eu moins à prendre sur mon imagination, si elle eût eu autant à se louer de la nature qu'elle sembloit le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentoit, je la priai donc de le faire cesser. Rien n'étoit si simple, ni même si galant que cette prière. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette proposition blessoit mortellement sa pudeur.

Cid. Ah ! quel conte ! Ce scrupule étoit bien placé !

Clit. Enfin elle ne vouloit pas, mais je voulois, moi, et quelque résistance qu'elle m'opposât, je voulus si bien, qu'elle fut obligée de céder. Ah ! Madame...

Cid. Quoi donc ?

Clit. Ah ! quel monstre !

Cid. Elle ! vous m'étonnez ! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de si horrible. Sa gorge n'est point parfaite, mais elle n'est pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné, la main assez jolie, le pied assez bien, et j'ai ouï dire que tout cela devoit faire penser...

Clit. Eh ! mon Dieu ! Madame, si vous saviez combien peu il faut se fier aux règles, et combien tous les jours, soit d'une façon, soit d'une autre, nous y sommes attrapés, vous ne seriez pas si surprise de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle semble promettre,

Cid. Qu'avant l'aventure du bosquet, vous jugeassiez d'elle comme je faisois tout à l'heure, cela me paroît tout simple ; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'après vous ayez été la trouver dans sa chambre avec autant d'empressement que si vous l'eussiez trouvée charmante.

Clit. Si j'avois l'honneur d'être un peu plus intimement connu de vous, vous ne me feriez pas cette question. D'ailleurs, après ce qu'elle avoit bien voulu faire pour moi, comment vouliez-vous que je lui refusasse d'aller

la trouver? Il ne me restoit de parti à prendre que de la satisfaire, ou de m'enfuir. Le dernier auroit sans doute été le plus sage ; mais malheureusement il ne me vint pas dans l'esprit. Au surplus, je m'étois instruit dans le bosquet moins que vous ne pensez. L'insolence n'a jamais permis l'examen, et si je n'eus pas de quoi la croire parfaite, du moins ne pus-je pas non plus la trouver aussi détestable qu'elle l'est en effet.

Cid. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, soit aussi galante. L'amour-propre devroit au moins lui tenir lieu de principes ; car en supposant qu'elle se fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne seroit pas possible que tous les hommes qu'elle a eus se fussent accordés pour servir sa vanité, ou que s'ils ont eu la politesse de la ménager, ou la fausseté de l'entretenir, que le peu de temps qu'ont duré les liaisons qu'elle a voulu former, et mille autres circonstances aussi propres à nous faire ouvrir les yeux sur nous-mêmes, ne l'eussent pas désabusée.

Clit. Nous sommes sur cet article aussi faux, ou aussi polis que vous le croyez, et nous quittons ordinairement une femme sans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne soit intéressée à le faire. Il est certain, au reste, que si j'eusse su combien la noble confiance qu'Araminte a en elle-

même est mal fondée, je ne l'aurois pas prise; mais j'étois à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'aient eue; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir se vanter de l'avoir possédée, et elle est peut-être la femme de France que l'on connoît le plus, et sur laquelle pourtant on trouveroit le moins de renseignements. Elle est enfin de ces sortes d'espèces dont on ne dit rien, ou par égard pour soi-même, ou par méchanceté pour les autres.

Cid. Vous ne la connoissiez donc point du tout?

Clit. Pardonnez-moi. Je la connoissois comme nous nous connoissons tous. Je l'avois trouvée deux fois à l'Opéra dans la loge de Julie; j'avois soupé avec elle autant de fois, je crois, chez la même; je l'avois rencontrée à la Cour chez les princesses : mais dans toutes ces occasions nous nous étions parlé fort peu, et soit que mon attachement pour Célimène lui imposât, soit qu'elle-même eût à la Cour, contre sa coutume, quelque affaire suivie, elle m'avoit regardé avec une indifférence que je voudrois bien qu'elle eût eu la bonté de me conserver.

Cid. Je n'ai pas à présent de peine à le croire. Mais voilà un insupportable rideau, de retomber toujours! Arrangez-le donc de façon qu'on n'ait pas besoin de l'arranger sans cesse.

Clit. Si vous le vouliez, je pourrois mieux faire. Vous n'êtes pas prude, je ne suis point impertinent; je vais m'asseoir sur votre lit. (*Elle lui fait place.*)

Cid. Vous dûtes au moins lui trouver des charmes, qui en général vous touchent assez? Vous m'entendez, sans doute?

Clit. A elle! Elle n'en a point.

Cid. Ah! pour cela, Clitandre, je ne saurois vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ses transports, de sa vivacité...

Clit. Vous vous trompez. Tous ces transports n'étoient pas plus causés par ce que vous pensez que par l'amour même qui sûrement n'y entroit pour rien. C'étoit une galanterie qu'elle me faisoit gratuitement; pure générosité de sa part, ou, pour parler plus juste, habitude et fausseté. Elle sait que les femmes qu'il nous est impossible d'intéresser ne nous plaisent pas, et elle ne feignoit tant d'ardeur que pour me faire croire qu'elle m'aimoit, et pour m'en donner à moi-même.

Cid. Puisqu'elle avoit dans le fond si peu de sensibilité, quel besoin avoit-elle de vous voir si ardent?

Clit. Elle a l'imagination fort vive et fort déréglée, et quoique l'inutilité des épreuves, qu'elle a faites en certain genre, eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas se persuader qu'elle soit née plus malheureuse qu'elle croit que d'autres ne le sont, et elle se flatte toujours

qu'il est réservé au dernier qu'elle prend de la rendre aussi sensible qu'elle désire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne soit la source de ses déréglements et de la peine qu'elle prend de jouer ce qu'elle ne sent pas. Ajoutons aussi que ces sortes de femmes sont fort vaines, et que, sans avoir besoin en aucune manière qu'un homme soit si singulier, leur amour-propre désire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui passent nos forces ou nos désirs. Je dirai plus, c'est qu'aujourd'hui il est prouvé que ce sont les femmes à qui les plaisirs de l'amour sont le moins nécessaires qui les recherchent avec le plus de fureur, et que les trois quarts de celles qui se sont perdues avoient reçu de la nature tout ce qu'il leur falloit pour ne l'être pas.

Cid. C'est une chose que je sais comme vous, et que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

Clit. C'est, je vous l'avoue, un fort plaisant siècle que celui-ci, et délicieux à considérer un peu philosophiquement.

Cid. Faisons dans cet instant ce que ce siècle paroît faire toujours; ne réfléchissons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t-elle digne de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour vous?

Clit. Il faut que vous me croyiez bien peu vain et bien vrai pour me faire une pareille

question. Qu'il y a de femmes à qui je mentirois, si elles m'en faisoient une pareille !

Cid. Cela seroit assez égal avec moi.

Clit. C'est ce que je pense, et pour vous dire la vérité, si elle eut de quoi ne pas regarder comme perdus les moments qu'elle vouloit bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme absolument bien employés. Elle ne piquant pas à un certain point ma fantaisie, moi n'étant plus assez jeune pour que la vanité me tînt lieu du goût qu'elle ne m'inspiroit pas, vous pouvez aisément juger que la conversation languissoit quelquefois entre nous. Ne sachant plus que faire de cette grosse femme-là, connoissant assez ses ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuser, ne pouvant avec décence la quitter sitôt, et craignant l'ennui, je me divertis à chercher si elle étoit en effet aussi singulièrement tendre qu'elle se croyoit obligée de le paroître. Malgré l'art avec lequel elle jouoit ce qu'elle n'étoit pas, je m'étois fort bien aperçu de ce qu'elle est. Mais comme sur certaines choses les femmes sont extrêmement capricieuses; que ce qui ne paroîtroit pas à l'une digne de la plus légère attention est pour l'autre un objet considérable; qu'il y en a beaucoup qui, par une tournure d'esprit particulière, préfèrent l'illusion à la réalité ; que chacune enfin a ses idées et même ses manies, je crus, puisque le sérieux l'avoit intéressée si peu, qu'il falloit l'essayer par les

minuties. Ce parti non seulement étoit le plus raisonnable, mais encore (ce qui peut-être vous étonnera) c'est qu'il me parut le plus convenable. Devineriez-vous bien, Madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire ?

Cid. Vous ne vous flattez pas peut-être que je répondrai à cette question ? Quel fut le succès de vos soins ?

Clit. De m'ennuyer à périr, et de me lasser comme un chien. Enfin, excédé d'elle et de ma sotte curiosité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec si peu de raison de les tenter.

Cid. L'avez-vous eue longtemps ?

Clit. Plus que je devois : cinq ou six jours, à ce que je crois, plus ou moins.

Cid. Quoi ! cette femme que vous trouviez si horrible ? Libertin !

Clit. Lorsque nous revînmes à Paris, nous en usâmes comme si c'eût été aux Eaux que nous nous fussions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois sans nous parler de rien, et même sans qu'elle et moi en puissions dire la raison; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus simple politesse. Enfin, un mois après, je la trouvai à un souper que Valère nous donnoit à sa petite maison. Luscinde, elle, Julie, une petite provinciale, parente de Luscinde, étoient les femmes. Les hommes étoient Valère, Oronte, Philinte et moi. Le souper fut on ne

peut pas plus fou. Lorsqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous nous partageâmes le jardin. Araminte, qui, pendant le souper, s'étoit ressouvenue de m'avoir vu quelque part, et m'avoit fait d'assez tendres agaceries, me dit, quand nous fûmes seuls, qu'elle avoit une grande nouvelle à m'apprendre, qu'il lui étoit arrivé un grand bonheur. Je devinai aisément ce qu'elle vouloit me dire, et mon premier mouvement fut de l'en croire sur sa parole; mais nous étions seuls : j'avois soupé; je me souvins qu'il n'y avoit rien sur quoi elle méritât d'être crue, et je voulus voir si elle me disoit vrai. Croiriez-vous bien, Madame, qu'elle m'avoit menti?

Cid. Je m'en doutois. Une si noire perfidie ne vous donna pas apparemment le désir de renouer avec elle?

Clit. De renouer! Je l'aurois battue! Cependant, depuis cette malheureuse nuit, elle a jugé à propos de s'acharner sur moi, a décidé que dans toutes les règles j'étois obligé de l'aimer, m'a suivi, tourmenté, excédé partout. Qu'elle y prenne garde! on n'a des complaisances pour elle que parce qu'on la croit sans conséquence; je la perdrai si je parle.

Cid. Mais, Clitandre, ne me supprimez-vous pas quelques soins, quelques lettres tendres, quelques serments d'aimer toujours, mille choses enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien, et que nous avons tou-

jours le malheur de compter pour trop ? Est-il bien vrai que vous n'ayez pas trouvé dans sa possession plus de charmes, et que sa conquête ne vous ait pas coûté plus de temps que vous ne me l'avez dit?

Clit. Non, Madame, je vous jure. Le sentiment, le goût et le plaisir ne sont entrés pour rien dans notre affaire; et ce qu'elle me fait aujourd'hui est d'une injustice affreuse. En arrivant ici, elle m'a signifié avec hauteur qu'elle venoit pour me faire expliquer. Je lui ai répondu avec tout le respect que j'ai pour son sexe, et tout le mépris que peut inspirer sa personne, qu'il ne se pouvoit pas que nous eussions rien à démêler ensemble. Quand elle m'a vu si bien armé contre la dignité, elle est revenue au sentiment, et m'a demandé en grâce d'aller cette nuit dans sa chambre, ou de la recevoir dans la mienne, et je l'ai bien cordialement assurée que je ne ferois ni l'un ni l'autre.

Cid. C'étoit en effet ce que vous pouviez faire de mieux : aussi, dans le fond, n'étoit-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyois des affaires.

Clit. Je n'en n'avois, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes qui sont chez vous votre imagination m'avoit-elle donc destiné?

Cid. A Julie, au moins.

Clit. A Julie! Mais est-ce que je l'ai eue donc?

Cid. Comment? si vous l'avez eue! En vérité! la question est admirable!

Clit. Elle ne me paroît pas, je le confesse, aussi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'aussi intimes liaisons, lorsque je ne lui ai jamais rendu de soins.

Cid. Je crois pourtant savoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre? vous frissonnez. Est-ce que vous vous souviendriez d'Araminte?

Clit. Je ne serois pas surpris que son idée produisît sur moi cet effet; car véritablement ce n'est jamais sans horreur que je me la rappelle.

Cid. Vous paroissez mourir de froid?

Clit. Cela n'est pas bien extraordinaire. La nuit devient fraîche, je n'ai pour tout vêtement que ma robe de chambre, et je commence à la trouver terriblement légère.

Cid. J'en suis fâchée. Je désirois d'apprendre votre histoire avec Julie, et ce contre-temps me choque à un point que je ne puis dire. De quoi aussi vous avisez-vous de n'avoir qu'une robe de chambre de taffetas? La belle idée! Mais il ne se peut pas, du moins je me plais à le penser, que dessous vous soyez tout nu.

Clit. Le plus exactement du monde. Eh! pourquoi pas? Nous ne sommes encore qu'au commencement de l'automne.

Cid. (*Fort sèchement.*) Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît;

mais vous me permettrez de vous représenter que, pour passer dans le mien, vous vous êtes mis dans un assez singulier équipage.

Clit. (*Embarrassé.*) Vous me faites faire une réflexion qui me peine, et je ne saurois vous exprimer à quel point je suis honteux de vous faire penser un instant que j'aie pu avoir l'intention de vous manquer.

Cid. (*Avec dignité.*) Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *bégueulerie,* et qui pourroit bien être ce qu'on appeloit *pudeur* autrefois; mais je vous avoue que je ne comprends pas comment vous aviez imaginé de paroître devant moi dans l'état où vous êtes.

Clit. (*En lui baisant respectueusement la main.*) Ah! Madame, vous me percez le cœur. Je n'étois qu'à demi, s'il faut le dire, dans le dessein de passer chez vous. Je le voulois, je ne voulois pas. Je craignois de prendre mal mon temps, et si vous me permettez d'être vrai jusqu'au bout, l'idée du rendez-vous que je vous supposois me tourmentoit au delà de toute expression. Je n'ai jamais pu résister au désir de savoir si en effet vous en aviez donné un. Absorbé dans ma rêverie, je me suis machinalement laissé déshabiller; je l'étois enfin quand je me suis déterminé à entrer chez vous. La confusion de mes idées, notre conversation qui a commencé sur-le-champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de

songer à l'état où j'étois, où j'ai le malheur d'être encore, et dont je vous demande autant de pardons que si j'eusse effectivement eu le dessein de vous offenser.

Cid. (*Avec plus de douceur.*) Je suis bien aise d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne pensois; mais vous conviendrez, je crois, que toute autre à ma place auroit trouvé votre procédé d'une légèreté inexprimable.

Clit. Je n'aurois pas été surpris non plus que toute autre que vous m'eût supposé quelque idée qui pouvoit prouver assez peu d'estime; mais vous, Madame, vous qui me connoissez, vous qui savez à quel point je vous respecte (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me seroit impossible non seulement de vous manquer, mais encore d'en former le désir), comment se peut-il que vous me mettiez dans la nécessité de m'en justifier?

Cid. Je me sens en effet si peu faite pour etre méprisée, qu'il ne vous sera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me méprisez pas. Mais laissons cela, parlons d'autre chose. Eh bien! Julie?

Clit. Julie sûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il est, et cela ne m'inquiète guère.

Cid. Il m'est assez égal aussi que vous en mouriez, et, dans quelque position que vous vous trouviez, je veux, ne fût-ce que pour vous punir, que vous me disiez ce que je vous

demandois lorsque vous m'avez forcée de m'interrompre.

Clit. Vous désirez donc cette histoire bien vivement ?

Cid. Oui, très vivement, je n'en disconviens pas.

Clit. Eh bien ! puisque c'est absolument que vous le voulez, je sais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, si vous l'agréez.

Cid. Et c'est...

Clit. Mais c'est que vous ne voudrez peut-être pas ?

Cid. Voyons toujours.

Clit. C'est... de me laisser coucher avec vous.

Cid. Rien que cela.

Clit. Pas davantage.

Cid. (*D'un air moqueur.*) Vous avez perdu l'esprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

Clit. Je n'ai pas une si lourde méprise à me reprocher. C'est, je vous le jure, en tout bien et en tout honneur que je vous propose...

Cid. Après tout ce que je viens de vous dire, ce seroit à moi une assez belle inconséquence de vous accorder ce que vous me demandez.

Clit. Eh ! Cidalise, quand il est question de sauver la vie à quelqu'un, qu'est-ce qu'une inconséquence ?

Cid. Allez, Clitandre, vous êtes fou, mais de ceux qu'on enferme.

Clit. Mais se peut-il que vous doutiez de mon respect pour vous?

Cid. Non, je veux croire que vous me respectez beaucoup, et comme c'est une idée qui me flatte, je ne vous mettrai absolument pas à portée de me la faire perdre.

Clit. Songez donc à ce que vous me dites. Nous sommes seuls. Tous vos gens sont loin de vous, hors Justine, qui ne vous seroit pas d'un grand secours, puisqu'il n'y a au monde personne de si difficile à réveiller. Vous êtes dans un état qui vous livreroit, presque sans défense, à mes emportements, si j'oubliois assez ce que je vous dois pour oser tenter rien qui vous déplût, et pourtant vous voyez que, même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce soit, je ne vous ai seulement pas fait la plus légère proposition. Je ne vois pas bien pourquoi je serois moins sage dans votre lit que je ne l'ai été dessus. Accordez-moi, de grâce, ce que je vous demande; rien ne tire moins à conséquence.

Cid. (*En colère.*) Oh! Clitandre, vous m'excédez! Je n'y consentirai jamais.

Clit. Eh bien! Madame, il faut donc vous épargner la douleur d'y consentir. (*Ici il ôte sa robe de chambre, la jette dans la ruelle, se précipite dans le lit de Cidalise, et la prend dans ses bras.*)

Cid. (*Avec effroi.*) Clitandre! Monsieur! si vous ne quittez point mon lit! si vous ne me

laissez pas! si vous ne vous en allez point, je ne vous reverrai de mes jours!

CLIT. (*Vivement.*) Mais, Madame, y pensez-vous? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris? Que voudriez-vous, si quelqu'un venoit ici, que l'on imaginât de la situation dans laquelle on nous trouveroit tous deux?

CID. (*Avec emportement.*) Tout ce qu'on voudroit. Il n'y a rien que je ne m'expose à faire penser, plutôt que de me voir réellement victime de votre témérité.

CLIT. Ah! Madame! Lucrèce même ne pensa pas comme vous.

CID. (*Avec fureur.*) Je crois encore que vous plaisantez!

CLIT. Cela seroit assez déplacé dans la colère où j'ai le malheur de vous mettre, et, je vous le proteste, beaucoup plus innocemment que vous ne pensez.

CID. (*Toujours du même ton.*) Allez, Monsieur, il est infâme à vous d'abuser, comme vous le faites, de mon estime et de mon amitié. Laissez-moi, je vous abhorre! Laissez-moi, vous dis-je.

CLIT. Si je vous retenois, c'étoit beaucoup moins pour vous faire violence que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre! eh bien! que vous fais-je? Je suis pourtant avec vous dans le même lit; à ma sagesse, devriez-vous le croire?

CID. Taisez-vous, je vous déteste! Que vou-

lez-vous que pensent demain mes gens quand ils verront mon lit?

Clit. Rien du tout, Madame; car je le referai avant que de m'en aller.

Cid. Ah! sans doute ce sera, je crois, un bel ouvrage.

Clit. Vous verrez. Oh çà! ne m'abhorrez donc plus tant; rapprochez-vous un peu de moi, et que la tranquillité, où vous me voyez auprès de vous, vous rassure.

Cid. Vous pouvez compter que si vous osez tenter la moindre chose, vous serez à jamais l'objet de ma plus cruelle aversion.

Clit. Soit. Puissiez-vous en effet me haïr autant que je désire que vous m'aimiez, si vous avez à vous plaindre de moi!

Cid. Je ne pardonne pas même une proposition, quelque modérée qu'elle puisse être.

Clit. Cela est dur, par exemple! N'importe, je le veux bien. Point de proposition; aussi bien ne seroit-ce pour moi qu'une honte de plus.

Cid. Je voudrois bien que vous le crussiez.

Clit. Je ne sais pas comment les autres pensent sur ces sortes de choses; mais, pour moi, je n'ai jamais trouvé plaisant d'être refusé. N'en étions-nous pas à Araminte?

Cid. Non, nous l'avions passée. Mais est-ce que réellement vous comptez rester dans mon lit?

Clit. Eh! Madame, il me sembloit que cela

étoit arrangé, et que nous avions fait nos conditions.

Cid. (*Riant.*) Quoique je sois assurément très fâchée contre vous, il m'est impossible de ne pas rire de la vulgarité de ce qui m'arrive.

Clit. Dans le fond, je crois qu'il est plus sage à vous de vous en faire un objet de plaisanterie qu'un sujet de colère.

Cid. De quoi vous avisez-vous aussi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit où l'on ne vous désire pas du tout, lorsqu'il y en a tant ici où je suis sûre que vous auriez été reçu à bras ouverts ?

Clit. Je ne puis pas douter, par exemple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grâce ; mais je crois qu'elle est la seule chez vous de qui je puisse l'attendre.

Cid. Et la seule peut-être de qui vous ne la voulussiez point recevoir. Si Julie, par exemple...

Clit. Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou, pour mieux dire, je ne désire pas plus l'une que l'autre ; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le vouloit, je ne lui tiendrois pas rigueur comme à l'espèce de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paroît pas tout simple ?

Cid. C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espèce de sensibilité qui vous amuse tant, que l'autre ne vous en a montré.

Clit. A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai que Julie devroit avoir la préférence?

Cid. Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fût pas égal, je crois que l'on auroit beau jeu à parler contre la plus aimable des deux.

Clit. Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient absolument lieu de tout?

Cid. Non, mais je suis persuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choses.

Clit. Il est réel qu'elles nous en plaisent davantage, en général s'entend; car tous les hommes ne sont pas là-dessus du même avis.

Cid. Autant que j'ai pu le remarquer, vous n'êtes pas moins injustes à notre égard sur cet article, que vous ne l'êtes sur beaucoup d'autres. Une femme est-elle comme Araminte? elle vous ennuie. Joue-t-elle ce qui lui manque? elle vous choque. En a-t-elle? quelque plaisir qu'il en résulte pour vous, vous la craignez. Comment faut-il donc qu'elles soient à cet égard pour vous plaire, ou pour ne pas vous causer d'inquiétude?

Clit. Comme vous, Madame, qu'elles aient cette sensibilité modérée que l'amant lui-même est obligé de chercher, qui n'est émue que par sa présence, déterminée par ses caresses et

que tout autre que lui voudroit vainement éveiller.

Cid. Oserois-je bien vous demander qui vous a donné sur moi de si belles connoissances?

Clit. Éraste, sans doute, puisque je ne vis pas avec Damis.

Cid. L'indigne ! Quoi ! il est donc vrai que les hommes se confient ces choses-là ?

Clit. Oui, quand, ce qui leur arrive souvent, ils n'en ont pas d'autres à se dire ?

Cid. Quelle horreur !

Clit. Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'est pas bien ; mais ils n'attaquent presque tous une femme que par vanité ; et la vanité seroit-elle satisfaite d'un triomphe qu'on ignoreroit ?

Cid. Que nous sommes à plaindre de ne le pas savoir !

Clit. Je ne lui aurois sûrement pas fait les mêmes confidences, moi.

Cid. Eh ! qui le sait ?

Clit. (*Vivement.*) Quoi ! Cidalise, vous en doutez? C'est quelqu'un que vous honorez de votre estime, que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité ! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas ? Vous ne répondez rien ?

Cid. C'est que je crois vous avoir assez peu offensé. J'aime mieux, au reste, avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal pensé de vous, que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir pensé trop bien.

Clit. C'est-à-dire que vous ne doutez pas que vous ne fussiez victime de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

Cid. Je crois qu'il vous est assez égal qu'à cet égard je pense de vous mal ou bien, et moi-même, pour vous dire la vérité. je n'ai pas encore arrangé tout à fait mes idées sur votre compte.

Clit. (*D'un air piqué.*) Oh ! pour cela, vous n'aviez pas besoin de me le dire. Il y a long-temps que je ne doute pas que je ne vous sois l'homme du monde le plus indifférent.

Cid. J'aimerois assez que vous m'en fissiez une querelle ; il y auroit à cela bien de la vanité.

Clit. Je croyois bien que vous y en trouveriez plus que de sentiment ; mais, avec votre permission, cela ne dit pas que vous rencontrassiez juste.

Cid. Ah ! ah ! cela est assez nouveau ! Est-ce que vous voudriez me faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

Clit. (*En s'approchant d'elle d'un air tendre et soumis.*) Mais, de bonne foi, vous-même ne le croyez-vous pas ?

Cid. Non, en honneur !

Clit. (*En s'approchant d'elle un peu plus.*) En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattois pas de vous trouver reconnoissante ; mais je vous avoue que je vous croyois plus instruite.

Cid. (*Fort sérieusement.*) D'un peu plus loin, je vous prie.

Clit. Quel sang-froid! et qu'il est insultant!

Cid. (*Sèchement.*) Je ne sais s'il vous choque; mais il me semble qu'il ne devroit pas vous surprendre. A ce que je vois, vous avez formé de grands projets, et conçu de terribles espérances!

Clit. Je ne croyois pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

Cid. Mon Dieu! Je sais que vous n'en méritez aucun, et je crois aussi ne vous en pas faire; mais je voudrois bien toujours que vous vous en allassiez.

Clit. Je vous obéirois sans balancer, puisque j'ai le malheur de vous déplaire où je suis, si je ne trouvois pas du danger pour vous à vous quitter actuellement. Araminte sûrement m'ira chercher, j'ignore quel temps elle prendra pour me faire sa visite. J'ai à craindre, en ouvrant votre porte, de la trouver à la mienne, et cette aventure seroit d'autant plus affreuse, que comme vous savez, mon appartement est en face du vôtre.

Cid. Ah! pourquoi vous a-t-on logé là?

Clit. Je n'en sais rien; mais on ne m'auroit pas sans doute donné cet appartement, si vous ne me l'aviez pas destiné.

Cid. A quelle heure comptez-vous donc me quitter?

Clit. Que sais-je, moi? Demain matin. On

ne se lève pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous, et personne ne pourra se douter que j'ai passé la nuit dans vos bras.

Cid. Dans mes bras!...

Clit. Hélas! je me trompe : c'est vous qui êtes dans les miens, et qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

Cid. Ah! ne me rappelez point ce qui se passe entre nous; j'en suis d'une honte!... Mais, car il faut tout prévoir, si nous nous endormons? Il est vrai que c'est Justine qui entre toujours la première... Je serois cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il seroit impossible qu'elle imaginât qu'ayant fait une chose aussi singulière que celle de vous laisser coucher avec moi, je n'eusse rien de plus à me reprocher.

Clit. Véritablement elle ne le devroit pas, et par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous seriez ennuyée, et Justine par-dessus le marché me croira l'homme du monde le plus heureux, et ne gardera peut-être pas ses conjectures pour elle toute seule.

Cid. Non, toutes réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il est au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs la nuit s'avance : si son intention est de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déjà fait, et vous ne me persuaderez pas qu'elle attende dans le corridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, Monsieur, il faut

que vous vous en alliez; je le veux, et le veux absolument.

Clit. Soit, Madame, puisque vous en voulez bien courir les risques.

Cid. Ah! les risques que vous voulez me faire envisager ne sont rien, existassent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, si vous restiez ici.

Clit. Ah! que craignez-vous de moi? Ce n'est pas avec les sentiments que vous m'inspirez, que l'on ose le plus.

Cid. (*D'un air moqueur.*) Vos sentiments!...

Clit. C'est-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime?

Cid. (*Avec humeur.*) Non, assurément, je ne le crois pas : mais demain je pourrai peut-être vous dire mieux que ce soir ce que je pense de votre cœur. Vous me ferez, je vous le répète, le plus grand plaisir du monde de sortir de mon lit, et je voudrois bien n'être plus forcée de vous le redire.

Clit. (*Vivement.*) Pardonnez si je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y suis en cet instant, est si doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez mises!... Ah! Madame, quelle idée! Est-il concevable que je sois couché avec la plus aimable femme du monde, et celle de toutes dont les faveurs me flatteroient le plus! que je la tienne dans mes bras, que je l'y serre! qu'il n'y ait entre elle et moi que les

obstacles les plus légers, et qu'elle ne me permette pas de les franchir!

Cid. C'est en effet à moi une grande cruauté!

Clit. Eh quoi! payerez-vous toujours mes soins de cette affreuse indifférence?

Cid. Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendissiez de bien sérieux. Je sais, à la vérité, que quelquefois je vous inspire des désirs; mais, Clitandre, des désirs ne sont pas de l'amour, et quoique vous les exprimiez, à peu de chose près, comme la passion même, j'ai trop d'usage du monde pour m'y méprendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, et mille femmes feroient sur vous la même impression que moi.

Clit. Que vous vous plaisez à le croire! Cruelle!...

Cid. Clitandre, nous sommes amis depuis trop longtemps pour que j'use avec vous de tous les petits détours que nous croyons ordinairement devoir à la décence de notre sexe, et que dans le fond nous ne mettons en œuvre que pour satisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grâce de ce jargon frivole et de cette fausseté avec lesquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il seroit infâme à vous de me parler d'amour sans en ressentir, et je crois pouvoir vous dire que notre amitié, même à part, vous me devez d'autres procédés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai de fortes raisons pour ne pas croire) vous m'aimez depuis bien longtemps.

Clit. Oui, Madame, je vous aime depuis l'instant que mon bonheur vous a offerte à mes yeux.

Cid. Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plu à vous chercher des distractions. Car enfin, sans compter toutes les femmes de l'espèce d'Araminte avec lesquelles vous vous êtes amusé, vous avez eu, depuis que nous nous connoissons, Aspasie et Célimène. Vous les avez toutes deux très tendrement aimées. La mort de la première a pu seule rompre les nœuds qui vous attachoient à elle; et si l'autre ne vous avoit pas fait la plus noire des perfidies, vous y tiendriez encore. Il est, permettez-moi de vous le dire, bien singulier que, m'aimant autant que vous me le dites, vous ayez pu vous attacher si fortement à d'autres, et que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos sentiments.

Clit. Eh! comment vouliez-vous que je fisse? Lorsque nous nous connûmes, vous aimiez éperdument Damis. Il vous quitta, j'étois en Italie. Quand j'en revins, Éraste s'étoit attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore, il vous plaisoit déjà. Quel temps donc pouvois-je prendre pour vous parler de ma tendresse?

Cid. Vous faisiez bien de vous taire, puisque vous me croyiez prise; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire si légèrement. Il est encore naturel que je pense que si vous

m'aviez aimée, vous auriez tâché de faire diversion. C'étoit du moins ce qu'un autre auroit fait; mais chacun a ses maximes.

Clit. J'ai là-dessus celles de tout le monde, et vous m'auriez trouvé pour le moins aussi empressé qu'Éraste, si vous eussiez répondu avec moins de froideur à la lettre que je vous avois écrite de Turin sur l'inconstance de Damis, et que vous eussiez paru faire un peu d'attention à l'offre que je vous y faisois de mon cœur.

Cid. En effet! il est très singulier que dans le temps que je mourois de douleur des infâmes procédés d'un homme à qui j'étois attachée depuis mon entrée dans le monde, je n'aie pas répondu favorablement à des propositions assez tendres, il est vrai, mais que je devois beaucoup plus attribuer à la politesse qu'à l'amour.

Clit. Vous les auriez attribuées à leur véritable cause, si elles eussent eu de quoi vous plaire. Non, Madame, mon amour vous auroit importunée, et sans doute il vous importuneroit encore.

Cid. Cela se pourroit; ma tranquillité me plaît. Les deux épreuves que j'ai faites n'ont pas dû me disposer à un nouvel engagement, et d'ailleurs je pense de façon à ne pas vouloir passer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore, j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires; je m'en méprise. Le public a été indigné de l'incon-

stance de Damis, que je ne méritois assurément pas; mais il m'a blâmée d'avoir pris Éraste, et avec un cœur tendre et vrai, n'ayant été que foible, peut-être on me croit galante, ou du moins née avec de grandes dispositions à le devenir. Je dois, et je veux me laisser oublier.

Clit. Eh! Madame, quand vous avez pris Éraste, est-ce d'avoir une nouvelle passion que le public vous a blâmée? et pensez-vous que le choix de l'objet n'y soit entré pour rien? C'est une tyrannie de sa part peut-être; mais enfin il veut que ce qui nous paroît aimable lui plaise, et ne nous pardonne pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'estimer, et vous ne pouvez pas ignorer qu'Éraste ne s'est pas acquis son estime. J'oserai même vous dire que si vous m'aviez choisi, l'on n'en auroit point parlé de même. Éraste peut l'emporter sur moi par les agréments; mais j'ose dire que l'on fait de ma façon de penser un autre cas que de la sienne; et je n'en veux pour preuve que ce qui arrive à Célimène, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté, qu'Araminte ne l'est pour se donner à tout le monde. Les dispositions où vous êtes ne dureront pas toujours. Vous êtes née tendre, et si les malheurs que vous avez éprouvés vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont point détruit en vous le besoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes sentiments;

mais si jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé la préférence.

Cid. Nous verrons alors. Tout ce qu'à présent je puis, et crois même devoir vous dire, c'est que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, et que je veux bien même ne pas douter que je n'eusse été aussi heureuse avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me suis donnée.

Clit. (*En lui baisant tendrement la main.*) Ah! Madame, vous comblez mes vœux! Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

Cid. On ne peut pas moins, à ce qu'il me semble. Vous venez de vous engager tout à l'heure à ne m'en parler jamais, et c'est une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

Clit. Ah! pouvez-vous penser que je vous l'aie donnée sérieusement, et que je puisse garder le silence sur une passion renfermée si longtemps, lorsque je puis me flatter qu'en le rompant, je ne vous déplairai pas?

Cid. Je ne crois pas que ce soit cela que je vous ai dit; mais laissons, de grâce, cette discussion. Vous ne mourez plus de froid à présent, et vous m'obligeriez de vous souvenir que vous me devez l'histoire de Julie.

Clit. En vérité, Madame, il est affreux pour moi que vous vous souveniez encore qu'elle est

au monde. D'ailleurs, je n'ai rien à dire de Julie, moi.

Cid. Ah! des réserves! J'en suis bien aise! vous m'en verrez à votre tour.

Clit. Encore une fois, Madame, je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous saviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit, vous ne voudriez sûrement pas m'y transformer en historien.

Cid. Toutes ces excuses sont inutiles. Ou nous parlerons de Julie, ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue?

Clit. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, singulièrement opiniâtre! Mais en supposant que j'eusse eu Julie, et qu'il y eût dans notre affaire quelque chose de fort plaisant, et qui la distinguât de toutes les autres de ce genre, ce seroit actuellement l'histoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

Cid. Pour vous peut-être!

Clit. Et si déplacée, que si l'on écrivoit notre aventure de cette nuit, et que dans la position où nous sommes ensemble on vît arriver cette histoire-là, il n'y auroit personne qui ne la passât sans hésiter, quelque plaisir que l'on pût se promettre.

Cid. Ce seroit selon le goût et les idées du lecteur.

Clit. Il n'y en a point, je crois, qui aimât que pour un long narré l'on vînt lui couper le fil d'une situation qui pourroit l'intéresser.

Cid. Je ne vois pas, pour moi, ce qu'il y a de si intéressant dans celle où nous nous trouvons. J'avoue qu'elle peut être extraordinaire, et qu'il n'est pas bien commun qu'un homme vienne se mettre d'autorité dans le lit d'une femme qui n'est faite, d'aucune façon, pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouveroit pas cela vraisemblable, et l'on feroit bien. Il devroit le paroître moins encore qu'elle l'eût souffert; mais pour de l'intérêt et une situation, je ne vois pas...

Clit. Eh bien, Madame, quand tout ce que vous dites seroit vrai, je n'en voudrois pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous faire des histoires, lorsque je ne dois vous parler que de ma tendresse, et tâcher de vous déterminer à y être sensible.

Cid. C'est donc fort sérieusement que vous en avez formé le projet?

Clit. Oui, Madame, et ce n'est, en vérité, pas de cette nuit.

Cid. Je croyois avoir quelques raisons de penser le contraire, et si la nuit étoit moins avancée, je pourrois vous les dire; mais je sens le sommeil qui m'accable, et je voudrois bien que vous me laissassiez tranquille.

Clit. Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconséquente!

Cid. C'est encore une discussion dans laquelle je ne me soucie pas d'entrer. Inconséquente, injuste même, pis encore si vous le voulez, je

conviendrai de tout, pourvu qu'il vous plaise de quitter mon lit.

Clit. Si vous saviez combien j'aurois envie de n'en rien faire!

Cid. A la rigueur, cela se pourroit; mais je ne crois pas que dans cette occasion ce soit ni vos désirs, ni vos répugnances que je doive consulter.

Clit. Oh çà, parlons sérieusement. Que voulez-vous me donner pour que je ne dise pas que j'ai couché avec vous?

Cid. Voilà une très mauvaise bouffonnerie, Monsieur. Ne badinons pas, je vous prie, sur cet article. Quand je songe à ma sotte complaisance!...

Clit. Et moi à mon imbécillité!... Ah! ce qui m'en console, c'est que, comme effectivement elle est incroyable, personne ne la croira; et dans une sottise aussi grande que celle que je fais, c'est toujours beaucoup que de pouvoir mettre son honneur à couvert.

Cid. Je vous entends! C'est-à-dire que vous ne vous tairez pas sur cette aventure et que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir poussée aussi loin qu'il est possible, et de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

Clit. Je ne croyois pas, par exemple, que ce que je viens de dire pût s'interpréter comme vous faites. Mais, à propos de cela pourtant, s'il vous plaisoit de m'accorder quelques faveurs?

Cid. Quelques faveurs! Ah! je n'en accorde pas, ou je les accorde toutes.

Clit. Toutes! eh bien, soit. (*Ici il perd assez indécemment le respect. Elle se défend avec fureur, et lui échappe.*)

Cid. (*Avec une colère froide.*) Je vois, Monsieur, que quoique vous viviez avec moi depuis longtemps, vous ne m'en connoissez pas davantage. Je n'emploierai point contre vous des cris, qui ne feroient que rendre ma sottise publique; mais comme je ne suis ni prude, ni galante, que les coups de tempérament et les éclats de vertu ne sont pas à mon usage, je ne ferai pas de bruit; mais vous ne m'aurez point, et s'il est vrai que vous pensiez à moi, vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'est à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

Clit. Ah! Madame, que je suis loin encore du bonheur que vous aviez semblé me promettre! et que, si vous pensiez sur mon compte comme vous me l'avez dit, vous vous offenseriez peu de tout ce que mon amour pourroit tenter! Eh! ne vous ai-je pas donné de mon respect les preuves les plus fortes que vous puissiez jamais en exiger? Je vous adore! Quand ma passion pour vous seroit moins vive, vous êtes belle, je suis jeune! La situation, où je me trouve avec vous, est peut-être la plus pénible situation dans laquelle on puisse jamais se trouver. Je meurs de désirs, et vous n'en

doutez pas! Cependant n'ai-je pas été aussi sage que vous m'avez prescrit de l'être? Mes mains se sont-elles égarées? Ai-je abusé des vôtres? Et maître de disposer, du moins à bien des égards, de la plus aimable femme du monde, ne m'avez-vous pas trouvé aussi retenu qu'aujourd'hui je le serois avec cette exécrable Araminte qui m'inspire de si violents dégoûts? Je veux ne point mériter de récompense, et que vous ne croyiez pas me devoir des faveurs par cette seule raison que je n'ai pas tenté de vous en arracher; mais qu'au moins l'effort que je me suis fait, trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la passion la plus vive qui fût jamais, vous prouve la vérité de mes sentiments!

Cid. J'admire les hommes, et je considère avec effroi tout ce que le moment peut sur eux! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendresse, et quoiqu'il se puisse que vous ayez toujours eu pour moi une sorte de goût et que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'est accru, j'ai plus d'une raison de penser que je ne vous inspire pas d'amour. Mais vous êtes désœuvré, seul avec moi la nuit; et par une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'est presque pas croyable, et dont moi-même je doute encore, j'ai souffert que vous vous missiez dans mon lit! Quand je serois moins bien à vos yeux, je vous inspirerois des désirs, et surtout celui de triompher de

moi dans ce moment même, pour avoir une aventure singulière à raconter. Convenez que si je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment de cette violente passion que vous voudriez que je vous crusse.

Clit. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, que je sais que l'on est aussi ingénieux à trouver des raisons contre ce qui déplaît, qu'habile à s'affaiblir celles qui s'opposent à un goût qui nous est cher. Vous n'ignorez pas, quand vous voulez paroître penser de moi si désavantageusement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la seule gloire de les vaincre, des femmes pour qui je ne sentois rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette justice; mais les temps sont changés, et ce seroit en vain qu'aujourd'hui je l'attendrois de vous. Il faudroit, pour l'obtenir, que je vous aimasse aussi peu que vous le désiriez. (*En cet endroit il lui baise la main avec tendresse et respect, et continue jusqu'à ce qu'elle lui répond. De son côté elle l'écoute avec une extrême attention et un air fort embarrassé.*) Eh! Madame, pourquoi me chercher des crimes? pourquoi avoir la cruauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendresse? Vous ne m'aimez point? Est-il possible que vous ne croyiez pas me rendre assez malheureux! Vous me reprochez mon silence? Quoi! c'est parce que je n'ai jamais osé vous dire

que je vous aime que vous doutez de mes sentiments! Hélas! et dans quel temps ai-je pu me flatter que cet aveu ne vous déplairoit point? Ai-je jamais pu, sans vous offenser, vous dire que je vous adorois? Ignorois-je vos engagements, et devois-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire légère ou perfide? Je vous vois libre enfin, et assez heureux pour l'être moi-même, je pouvois, il est vrai, vous parler de ma tendresse; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux seuls ont osé vous en instruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devois travailler à y disposer votre cœur. Vous m'avez vu constamment attaché sur vos pas, vous préférer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattois de vous rencontrer, et ne connoître de plaisir que celui de passer ma vie auprès de vous. Eh bien, Madame, continuez donc de me haïr : vous me verrez, toujours constant et soumis, préférer toutes les rigueurs, dont vous m'accablerez, aux faveurs que je pourrois attendre d'une autre. Mon amour vous déplaît, je consens à ne vous en jamais parler, pourvu que vous me permettiez de vous le témoigner sans cesse.

Cid. (*Avec émotion.*) Ah! traître! serois-je en effet assez malheureuse pour désirer que vous me disiez vrai? (*Ici Clitandre la serre dans ses bras, et elle ne se défend que mollement.*)

CLIT. Cidalise! charmante Cidalise! que si vous le vouliez, vous me rendriez heureux!

CID. Eh! croiriez-vous longtemps l'être? Vous donner mon cœur, et tout ce que je sais qu'enfin je vous donnerois avec lui, ne seroit-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible situation dont je ne fais que de sortir? Glacée encore par le souvenir de mes peines, j'avoue que je ne regarde l'amour qu'avec horreur, et que je voudrois vous haïr de ce que vous cherchez à me plaire, et de ce que peut-être ce n'est pas inutilement que vous le cherchez.

CLIT. (*En se rapprochant d'elle.*) Daignez, de grâce, ne vous pas faire de si tristes idées. Que ce que j'ai été jusques ici vous rassure sur l'avenir. Tournez les yeux vers moi, et que, s'il se peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine! (*Elle soupire.*) Ces craintes cruelles ne se dissiperont-elles point, et paroîtrez-vous toujours désespérée de vous voir dans mes bras? (*Elle soupire encore, le regarde tendrement, s'approche de lui, et ne le trouve pas à beaucoup près aussi respectueux qu'il lui promettoit de l'être.*

CID. (*En se défendant.*) Ah!... Clitandre!... que faites-vous?... Si vous m'aimez!... Clitandre!... Laissez-moi!... je vous l'ordonne. (*Il obéit enfin; elle pleure, et s'éloigne de lui avec indignation.*)

CLIT. (*D'un ton piqué.*) Je m'aperçois trop tard, Madame, qu'emporté par mon ardeur, me

flattant à tort que vous ne la désapprouviez pas, je me suis exposé à vous déplaire. La douleur, que vous cause mon audace, m'apprend que je suis le dernier des hommes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir, et je ne comprends pas en effet comment j'ai pu m'aveugler sur cela si longtemps. (*Elle ne lui répond rien; il se tait aussi, en soupirant: enfin voyant qu'il ne lui parle plus.*)

Cid. (*Sans le regarder, et d'un ton fort sec.*) Je crois, Monsieur, qu'il seroit temps que vous me laissassiez tranquille.

Clit. Oui, Madame, je le pense comme vous. Je ferai même plus que vous ne semblez exiger, et je vais vous quitter pour jamais.

Cid. Allez, Monsieur. Puissiez-vous oublier mon imprudence, et ne m'en faire un crime ni devant vous, ni devant personne!

Clit. Eh! Madame, je puis n'être pas digne de votre tendresse; mais je le serai toujours de votre estime, et vos procédés, tout durs qu'ils sont, n'altéreront jamais dans mon cœur le profond respect que j'ai pour vous.

Cid. (*Ironiquement.*) J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée!

Clit. Je ne chercherai point à excuser une chose qui vous a déplu, quoiqu'il ne me fût peut-être pas bien difficile de la justifier; mais vous me voulez coupable, et je croirois l'être en effet, si j'entreprenois de vous faire remarquer votre injustice. C'est au temps que je laisse à vous la

faire sentir, et plaise au ciel qu'il ne m'en venge pas! Adieu, Madame, je vais... (*Il paroît chercher quelque chose.*)

Cid. (*Toujours sans le regarder.*) Que cherchez-vous donc, Monsieur?

Clit. Madame, c'est ma robe de chambre. Dans la situation où nous sommes ensemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je parusse déshabillé à vos yeux.

Cid. (*Toujours froidement.*) Vous vous avisez tard d'observer les bienséances avec moi. Attendez, Monsieur, vous l'avez jetée de mon côté, et je vais vous la donner.

Clit. (*Se rapprochant d'elle avec transport.*) Cruelle! est-il bien vrai que vous me perdiez avec si peu de regret, et que ce soit l'homme du monde, qui vous aime le plus tendrement, que vous accabliez de votre haine?

Cid. Hélas! Monsieur, vous ne savez que trop que je ne vous hais pas.

Clit. Eh bien! s'il est possible que je me sois trompé, que ces yeux charmants, où je viens de lire une si vive indignation, daignent me parler un plus doux langage! (*Elle lui sourit tendrement.*) Oui, Cidalise, j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter; mais qu'ils sont loin encore de ce sentiment que les miens vous expriment, et que je ne puis parvenir à faire passer dans votre cœur!

Cid. (*Après quelques instants de silence.*)

Vous voulez donc absolument que j'aime ? Eh bien ! cruel ! jouissez de votre victoire, je vous adore !

Clit. Ah ! Madame !... ma joie me suffoque ; je ne puis parler. (*Il tombe, en soupirant, sur la gorge de Cidalise, et y reste comme anéanti.*)

Cid. Les voilà donc encore revenus dans mon cœur ces cruels sentiments qui ont fait jusques ici tout le malheur de ma vie! Ah ! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre? Hélas ! j'ignorois, ou plutôt je cherchois à ignorer la force et la nature du goût qui m'entraînoit vers vous, et peut-être en aurois-je triomphé, si vous n'eussiez pas cherché à me séduire.

Clit. (*Avec ardeur.*) C'en est trop ! je ne puis plus tenir à tant de charmes ! Venez, que j'expire, s'il se peut, dans vos bras!

Cid. Un moment de grâce, Clitandre. Vous me connoissez, et puisqu'enfin je consens à vous livrer mon cœur, vous ne devez pas douter que vous ne soyez un jour maître de ma personne; mais laissez-moi m'accoutumer à ma foiblesse, et donnez-moi la consolation de ne pas succomber comme la malheureuse de qui vous venez de me raconter les horreurs.

Clit. Quoi ! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle?

Cid. Si j'étois assez heureuse pour que vous fussiez mon premier engagement, et que vous connussiez mieux ma façon de penser, vous ne me verriez ni les mêmes scrupules, ni les mêmes

craintes; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf, et de quelque prix que le mien puisse vous paroître aujourd'hui, je tremble que vous ne l'estimiez pas toujours autant que vous paroissez le faire, et que le peu qu'il vous a coûté ne vous le rende un jour bien méprisable.

Clit. Pourriez-vous me soupçonner de penser mal de vous, et doutez-vous de mon estime? Mais oui, car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit assurément flatteur pour moi, ce propos-là.

Cid. Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, et la façon dont je me rends...

Clit. Eh! comment vouliez-vous ne vous pas rendre? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui, ce n'est cependant pas de ce moment-ci que je le sais. Votre confiance en moi; les sacrifices que vous m'avez faits, sans que je vous les eusse demandés, ni que vous-même peut-être crussiez m'en faire; la sorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop souvent, ou que je louois devant vous; la crainte que vous aviez que je ne vinsse pas ici; l'empressement avec lequel vous m'y avez toujours cherché; la gaieté que je vous ai vue; l'humeur qui vous a saisie à l'arrivée de toutes ces femmes; les regards inquiets et troublés qu'en les voyant, vous avez jetés sur moi; tout enfin ne m'a-t-il pas instruit

de votre tendresse? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles dispositions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaison, moins en garde par conséquent contre les libertés que je prenois, sûre d'être aimée, pressée également par votre amour et par le mien, vous eussiez pu résister à mon ardeur? et devez-vous comparer ce qui se passe entre nous, à ce qui s'est passé entre Araminte et moi? (*Il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir ici le lecteur que pendant que Clitandre parle, il accable Cidalise de caresses fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout à fait, mais auxquelles elle ne s'oppose pas non plus à un certain point.*)

Cid. (*Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.*) A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie, et la seule chose que je puisse actuellement avoir quelque plaisir à croire, c'est que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe, car vous ne sauriez concevoir combien j'ai de peine à me le persuader.

Clit. Vous ne m'en êtes que plus chère; mais à quelque point que j'approuve votre délicatesse, je serois fâché que vous ne l'employassiez qu'à vous tourmenter.

Cid. Hélas! puis-je être aussi tranquille que vous voudriez que je le fusse, quand je songe qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raisons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puisse me

l'excuser? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle se tait aussi, mais elle résiste.*)

Clit. En vérité! Cidalise, ce que vous faites est de la dernière déraison. Vous ne m'aimez donc point? (*Elle le serre tendrement dans ses bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croie lorsque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendresse, et démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer? Accordez du moins quelque chose à mes désirs.

Cid. Vous ne saurez sûrement pas les contenir, et je n'aurai peut-être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque chose, mais presque rien.*) Grand Dieu !... me tiendrez-vous parole, et respecterez-vous mes craintes?

Clit. Oui, puisqu'enfin je ne puis les bannir de votre esprit. (*Ici elle consent à ce qu'il lui a demandé; et comme elle l'a prévu, et espéré peut-être, il lui manque de parole. Le lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.*)

Cid. (*Avec assez de majesté pour l'instant.*) Ah ! Monsieur, vous savez nos conventions?

Clit. Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayons fait aucune ensemble; mais quittez, de grâce, cet air et ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie, que vous conservez encore avec moi, me fait presque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, et je ne saurois vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

Cid. (*Avec transport.*) Ah ! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse : et je serois trop heureuse, si je vous en voyois toujours aussi satisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

Clit. Vous me baisez pourtant sans plaisir, et pendant que mon cœur vole sur vos lèvres et s'y pénètre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

Cid. Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvements une peinture si infidèle?... Convenez donc que vous êtes bien injuste ?

Les transports de Cidalise autorisant en quelque façon les témérités de Clitandre, il lui demande des complaisances. Comme, sans être les plus fortes que l'on puisse exiger d'une femme, elles ne laissent pas que d'être singulières, elle les lui refuse. Il les demande encore ; nouveau refus : il en est piqué, et use d'autorité avec une insolence que l'on peut dire sans exemple, ou qui du moins n'est pas bien commune, et doit apprendre aux femmes à ne pas laisser mettre quelqu'un dans leur lit si légèrement.

Cid. (*Désespérée.*) Non !... je ne veux pas... Vous m'offensez mortellement ! Eh bien ! Monsieur, vous voilà !... voilà pourtant comme je puis compter sur vous.

Loin que de si violents reproches le contiennent, et que la résistance de Cidalise, qu'il doit

croire très réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réussit; car que fera-t-elle, et quelles sont ses ressources? Ce n'est pas qu'elle ne lui dise qu'il est un impertinent; mais quand une fois on a pris sur soi d'en être un, il y auroit assez peu de mérite, et moins encore de sûreté peut-être à cesser d'offenser. Il continue donc d'abuser de la supériorité de ses forces, tout indigne que cela est. Ensuite il la regarde en souriant, et d'un air aussi content que s'il eût fait les plus belles choses du monde, et veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnoissance, toute respectueuse qu'elle est, est assez froidement reçue.

Cid. (*Outrée, et d'un ton terrible.*) Laissez-moi, je vous prie, Monsieur : je suis indignée contre vous; vos procédés sont odieux.

Clit. Mais voyez donc quelle est votre injustice! Avez-vous pu penser, je laisse même l'amour à part, que comblé de caresses d'une femme telle que vous, la modération, que vous me prescriviez, fût en mon pouvoir? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Ne seroit-ce pas à moi à m'offenser de vous voir me refuser les complaisances les plus ordinaires? Vous êtes trop singulière aussi.

Cid. Cela n'est pas douteux! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'est pas là pourtant et que vous m'aviez promis.

Clit. Cessez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aie été d'assez mauvaise foi pour vous promettre quelque chose. Songez que dans les termes où nous en sommes ensemble, il n'est plus possible que je vous fasse des impertinences, et lorsque c'est vous qui offensez l'amour, n'allez pas croire que je blesse votre dignité.

Cid. (*Bien plus doucement.*) Mais, mon Dieu ! pensez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi ? Vous avez raison ! Si ma résistance n'étoit fondée sur rien, elle seroit du dernier ridicule ; mais enfin que les motifs en soient pitoyables ou sensés, vous m'avez, quoi que vous en disiez, promis de les respecter, et je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

Clit. Vous êtes donc bien fâchée ? Ah ! revenez dans mes bras ; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices ! Venez ! ne vous dérobez pas à ma clémence !

Cid. (*En riant.*) En vérité ! vous êtes singulièrement ridicule ! Ah ! Clitandre ! je vous sens bien ! (*Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle le fait.*)

Clit. N'allez-vous pas vous fâcher encore ?

Cid. Dans le fond j'aurois de quoi ; mais je vois bien, au train que vous prenez, qu'il faudroit que je ne fisse que cela, et ne fût-ce que

pour vous attraper, j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

Clit. Pour m'attraper! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît?

Cid. Est-il donc vrai que je sois si injuste?

Le lecteur aura ici la bonté de prendre que c'est à lui qu'on fait cette question. Si par hasard, et ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle se garde bien de parler, dans de certaines occasions, d'après de simples probabilités auxquelles il seroit possible qu'elle fût attrapée, et qu'elle ne sauroit, pour montrer des doutes offensants, être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséquence.

Clitandre prouve donc à Cidalise, qui d'abord lui demande pardon, et qui ensuite se fâche très vivement, qu'elle auroit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisanterie si simple ne devroit pas avoir des suites si sérieuses. Soit qu'il en soit réellement piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il est certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, et qu'elle eût à se plaindre de lui autant que vraisemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit Clitandre doit à Cidalise les plus tendres remercîments, et les lui fait.

Comme on ne peut supposer qu'il y ait parmi nos lecteurs quelqu'un qui ne soit, ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire et d'attendre ces choses flatteuses et passionnées que suggère l'amour reconnoissant, ou que dicte quelquefois la nécessité d'être poli, l'on supprimera ce que les deux amants se disent ici, et l'on ose croire que le lecteur a d'autant moins à se plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaisir à composer lui-même d'après ses sentiments, qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il est bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns qui, ne sachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on est remercié, ne seroient pas fâchés de pouvoir ici s'en instruire ; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuse, et avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaisir de la surprise.

Clit. (*Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confusion.*) Eh quoi ! charmante Cidalise, voudrez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me rendre heureux? Je suis coupable sans doute ; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même de quoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plus tôt. (*Elle se tait, soupire, et s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc

sur moi vos yeux. Qu'ils me disent, si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas ! je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur ! (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) Ah ! traître !

CLIT. Eh bien ! accablez-moi de tous les reproches imaginables : il n'y en a point sans doute que je ne mérite ; mais encore une fois regardez-moi ! Dites-moi donc, de grâce, quelle est l'inquiétude qui vous agite ?

CID. Hélas ! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre ?

CLIT. (*Vivement.*) Ah ! ne vous livrez pas à de si injustes terreurs ! Je vous adore ! Rien ne m'a jamais été aussi cher que vous ; rien ne me le sera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendresse.*) Est-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidalise qu'en l'accablant des plus ardentes caresses. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas sa façon de lever les doutes, ceux de nos lecteurs à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choses du monde, et ce qu'ils croiront de plus fait pour rassurer une femme en pareil cas.

CLIT. Eh ! ingrate ! êtes-vous rassurée ?

Cid. Ah! Clitandre, quel dommage que je sache si bien que le désir n'est pas de l'amour!

Clit. C'est-à-dire que vous doutez encore du mien.

Cid. (*En soupirant.*) Ce doute seroit moins déplacé que vous ne semblez le croire; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer; pourtant vous ne les détruisez pas.

Clit. En croiriez-vous plus à mes serments?

Cid. Cette façon de me parler de votre tendresse n'amuseroit pas tant vos sens, et flatteroit moins votre vanité; mais j'avoue que toute trompeuse qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les transports que vous mettez à sa place.

Clit. (*Tendrement.*) Ah! comment pouvez-vous un instant penser que je ne goûte pas un plaisir extrême à vous parler d'un sentiment qui pénètre mon âme, et qu'à la vivacité, dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la première fois de ma vie?

Cid. Non, je vous ai coûté trop peu pour que je sois aussi heureuse que vous me le dites.

Clit. En vérité! vous êtes bien peu raisonnable!

Cid. (*En lui baisant la main avec transport.*) Vous ne savez combien je vous aime! combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous! combien même je vous hais de m'avoir aimée si tard! et quand je songe en effet que si vous aviez voulu, je n'aurois pas eu le malheur

d'avoir Éraste, puis-je ne pas vous détester de me l'avoir laissé prendre?

Clit. Éraste! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins?

Cid. Non, il le cherchoit encore, et si vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'auroit cherché vainement.

Clit. Ah! si je l'avois cru! Mais comment pouvois-je vous supposer pour mon amour dans de si favorables dispositions, lorsque je vous voyois plus froide et plus réservée avec moi qu'avec qui que ce fût, et qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié?

Cid. Le désir de fuir tout engagement, et la crainte que vous ne nuisissiez plus que personne à mes résolutions, furent les premières causes de la froideur que je vous marquai à votre retour; et la douleur de vous voir reprendre Célimène, lorsque, malgré moi-même, je me flattois que vous n'aimeriez que moi, m'inspira pour vous une haine si violente, que je ne sais encore comment elle a pu s'effacer.

Clit. Je vous avoue que vos sentiments ne m'ont pas tout à fait échappé, et qu'un jour même, sur un mot que vous dites à l'Opéra, et qui depuis m'a donné à rêver...

Cid. (*En le baisant avec fureur.*) Tu l'entendis, ingrat! et tu n'y répondis pas!

Clit. Que voulez-vous? Éraste, de qui vous connoissez les ruses, s'apercevant sans doute de l'impression que vous faisiez sur moi, et crai-

gnant qu'enfin je ne vous en parlasse, vint le lendemain, avec le plus grand mystère du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le prissiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, et ce fut cette fausse confidence qui m'empêcha de vous entendre et de vous répondre, et qui me fit me rengager avec Célimène.

Cid. Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne sauriez concevoir à quel point ce souvenir m'afflige, ni combien je me méprise d'avoir eu la foiblesse de me livrer au plus perfide de tous les hommes, et à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

Clit. C'est comme moi, qui ne saurois comprendre comment j'ai pris une Araminte, et dix vilaines bêtes de la même espèce.

Cid. Belise, par exemple.

Clit. Du moins elle est jolie.

Cid. J'en conviens; mais elle est à tout le monde.

Clit. Oui, un peu, cela est vrai. C'est qu'elle a, malheureusement pour elle, une sorte de nonchalance dans le caractère, qui l'expose à l'inconvénient de ne savoir pas résister; car elle seroit, sans cela, absolument ou à peu près comme une autre.

Cid. Comment vous engageâtes-vous avec elle?

Clit. M'engager! moi! Je la pris, à la vérité; mais ce fut sans avoir un moment l'intention

de la garder. C'étoit tout à la fois la femme de France que je méprisois le plus, et qui me coûtoit le moins.

Cid. Vous la prîtes pourtant.

Clit. Mais, oui, il le falloit bien. J'allois lui faire une visite que je lui devois depuis assez longtemps. Je ne sais comment elle étoit disposée; mais elle me fit des agaceries, et de si vives, que tout le mépris, qu'en ce moment même elle m'inspiroit, ne l'empêcha pas d'y répondre. Savez-vous bien que dans le fond cela est horrible?

Cid. Vous croyez rire? mais je vous assure qu'il n'y a rien de plus infâme que de se livrer, comme vous faites presque tous, à toutes les occasions qui se présentent.

Clit. Vous ne sauriez imaginer aussi combien nous nous faisons de reproches de ces honteuses fragilités, lorsque nous nous trouvons, comme j'avoue que j'étois alors, avec la plus violente passion du monde dans le cœur, et pour une femme charmante assurément, puisque c'étoit pour Aspasie.

Cid. Je suis bien sûre, malgré cela, que Belise ne vous en crut que pour elle.

Clit. Elle est vaine, je suis ardent; il étoit naturel que dans ce moment-là nous nous trompassions tous deux.

Cid. Cependant vous adoriez Aspasie?

Clit. Si je l'aimois! A la fureur!

Cid. Mais comment accordiez-vous votre ten-

dresse pour elle avec les complaisances que vous aviez pour Belise ?

Clit. Oh ! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaise foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Belise, et dans l'instant même où elles prenoient le plus vivement sur moi, vous ne sauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, et à quel point j'y sentois l'empire d'Aspasie.

Cid. Je le crois. Vous revîtes pourtant Belise ?

Clit. Oui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle disoit, soupé en petite maison, et elle me demanda en grâce de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque temps, et que tous les reproches, que je m'en faisois, ne m'empêchèrent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, et qu'alors j'avois réellement besoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas si longtemps absente.

Cid. Infidèle!... Ah! laissez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il est nécessaire de savoir que Clitandre tourmente toujours Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre; complaisance de Cidalise. Il faut au reste

qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible, et de paroître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se défier de sa constance. Car, sans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ici.

Clit. Vous avez de singulières idées d'imaginer que je vous reprocherai d'être sensible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimène de ne l'être pas.

Cid. Cela est plaisant! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

Clit. Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, et vous ne sauriez imaginer combien sur cet article il faut peu croire aux physionomies.

Cid. Ai-je l'air d'être sensible, moi?

Clit. (*En la regardant avec attention.*) Mais oui; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet passablement.

Cid. Ah! vous me désespérez. La chose du monde que je crains le plus, c'est de passer pour être si tendre. Vous ne savez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur sensible; mais il me semble que ce n'est que les femmes, qui ont une extrême vivacité, que vous accusez d'être...

Clit. Non pas les connoisseurs, et nous laissons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette sorte de sensibilité, et que

surtout, c'est chez celles qui ont du feu dans les yeux, une grande vivacité dans leurs actions, et de l'inconsidération dans leur conduite, que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modestie, voilà nos affiches.

Cid. Vous deviez bien importuner Célimène?

Clit. Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice, soit vanité, la chose du monde, qui lui plaît le plus, est d'inspirer des désirs; elle jouit du moins des transports de son amant. D'ailleurs, la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer, et si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir,* elle lui a en échange donné une sorte de volupté qui n'existe, à la vérité, que dans ses idées; mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous, plus heureuse qu'elle, vous avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

Cid. Je ne sais pourquoi; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimène que le mien.

Clit. C'est-à-dire que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quelque point que les idées de Célimène s'enflammassent, et dans quelque volupté qu'elles sussent la plonger, ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue que les bornes, que la nature lui avoit imposées, ne pou-

voient se franchir, elle n'en désiroit pas moins cette jouissance entière que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens, et mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler, et qui se répandoit dans toutes ses veines, devenoit enfin un supplice pour elle, et je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des désirs si violents, et de ne pouvoir ni les éteindre, ni les satisfaire.

Cid. Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit, je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

Clit. Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puisque c'est une sorte d'Éraste qui m'a banni de son cœur; aussi ne suis-je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

Cid. La reprendrez-vous, Clitandre?

Clit. Comme vous reprendrez Éraste, de qui je doute qu'à quelque égard que ce puisse être, vous ayez été contente.

Cid. (*D'un air assez mécontent.*) Ce qui me paroît assez singulier, c'est que vous semblez croire que ce que vous imaginez qu'il est, me le rendoit insupportable : c'est pourtant lui qui m'a quittée.

Clit. Je n'en suis pas étonné. Ces sortes d'amants qui, au reste, ne le sont jamais que

par air, après avoir ennuyé beaucoup une femme, finissent toujours par la quitter, et même avec aussi peu d'égards que s'ils n'avoient pas besoin de sa discrétion.

Cid. Il faut, aux propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires!

Clit. N'allez pas croire cela! Je vous jure que, hors Aspasie et vous, il n'y a jamais rien eu de si ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

Cid. Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes?

Clit. Mais, oui. Comment voulez-vous qu'on fasse? On est dans le monde, on s'y ennuie, on voit des femmes qui, de leur côté, ne s'y amusent guère : on est jeune; la vanité se joint au désœuvrement. Si avoir une femme n'est pas toujours un plaisir, du moins c'est toujours une sorte d'occupation. L'amour, ou ce qu'on appelle ainsi, étant malheureusement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours insensibles à nos soins. D'ailleurs, les transports d'un amant sont la preuve la plus réelle qu'elles aient de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été désœuvré; j'ai trouvé des femmes qui n'étoient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de leurs charmes, et voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

Cid. Quelle pitié! Il me semble pourtant

que vous m'avez dit plus d'une fois, et cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

Clit. Je ne l'ai pas du moins été longtemps, et je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment et pourquoi j'ai fait un si pénible et si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, et par la fantaisie de quelques femmes qui alors donnoient le ton, que je devins à la mode. La réputation que mes premières affaires me firent, m'en attira nécessairement d'autres, et sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles, que leurs vices, encore plus que leurs agréments, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, et qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? La tête me tourna, et si bien, que sans Aspasie, que j'attaquai comme alors j'attaquois toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus, et à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce temps-là si brillant et si ridicule.

Cid. Vous vous en croyez donc bien corrigé?

Clit. Je le crois peut-être à trop bon marché; mais en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains, et je ne connois de plus digne de finir son ouvrage,

que la seule personne qui, à sa place, auroit pu le commencer.

Cid. (*En le baisant.*) Ah! Clitandre! (*Il la tourmente.*) Finissez donc! on ne sauroit impunément vous remercier de rien.

Clit. Je suis donc bien insupportable! (*Nouveaux transports de Clitandre; Cidalise s'en fâche d'abord, et finit par les partager.*)

Cid. (*En le voyant sourire.*) Ah! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma foiblesse n'est-elle pour vous qu'un spectacle risible?

Clit. Je n'aurois jamais cru, je vous l'avoue que vous eussiez trouvé dans mes regards de quoi me faire ce reproche? Tout ce que je sais, c'est que si je trouvois la même expression dans les vôtres, je croirois avoir plus à vous en rendre grâces qu'à m'en plaindre.

Cid. Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur; mais si vous saviez combien je suis vraie, et avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

Clit. Non, vous ne m'aimez pas, puisque vous pouvez faire sur moi de pareilles inquiétudes.

Cid. (*En le baisant avec transport.*) Je ne t'aime pas! Ah! Dieu!

Clit. (*En la pressant dans ses bras.*) Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon

tour; songez que vos craintes me désespèrent. Jouissons tranquillement du bonheur de nous aimer, et que ce soit la seule chose qui nous occupe! Oui! vos sentiments seuls peuvent égaler les miens, s'il est vrai cependant que je puisse jamais vous inspirer autant d'amour que vous m'en faites sentir.

Cid. Ah! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui se pardonne ses erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, et qui peut-être même n'est pas contente de vous voir si tranquille sur l'usage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de son cœur.

Clit. Quoi! vous voudriez que j'eusse l'injustice?...

Cid. Oui! je voudrois que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Éraste et de Damis, sans vous faire changer de couleur; que si j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fissiez pas un moindre crime que si j'eusse cherché à les revoir. Si vous saviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui seulement vous avez vécu, me sont odieuses, vous vous reprocheriez sans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

Clit. Il seroit peut-être encore moins déraisonnable que dangereux que je leur voulusse tant de mal d'un bonheur qu'ils ne possèdent plus. Je vous adore! ne me souhaitez pas

jaloux! Si vous saviez jusques à quel excès cette passion m'emporteroit, vous ne voudriez pas sans doute m'en trouver si susceptible.

Cid. Ah! qu'importe? Soyez injuste, soupçonneux, emporté. Comblé sans cesse des preuves de mon amour, ne vous croyez jamais assez aimé. A quelque point que vous portiez la jalousie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre, toujours plus honnête que Cidalise ne voudroit, croit devoir encore la remercier des preuves de passion qu'elle lui donne; mais elle s'oppose si sérieusement à cette politesse, qu'il est forcé de renoncer à ses projets. Il la boude; elle le baise, le raille sur sa prétention, et ose même lui soutenir qu'il n'est pas malheureux, pour sa vanité qu'elle ne s'y prête pas. Ce propos le choque, il lui soutient que la vanité n'a pas autant de part, qu'elle le pense, au désir qu'il auroit de lui rendre grâces des choses obligeantes qu'elle vient de lui dire; et comme elle s'obstine à ne le pas croire, il croit devoir lui prouver qu'il n'a pas de mensonge à se reprocher. Enfin elle lui rend justice; mais loin d'en être plus disposée à le laisser lui marquer sa reconnoissance comme il le désireroit, elle l'assure que tout ce qu'elle peut est de le plaindre. Cette plaisanterie ne lui plaît pas, et il se plaint de la trouver si peu complaisante.

Clit. Je ne croyois pas, je l'avoue, que l'on

pût badiner sur un malheur tel que le mien, Cela est, si vous me permettez de vous le dire. d'une barbarie sans exemple.

Cid. Mauvais plaisant! J'aurois presque envie, pour consoler Araminte du peu de cas que vous aviez fait de ses charmes, et des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuse merci. Elle seroit, à ce que je crois, bien étonnée?

Clit. Non, elle ne vous croiroit pas, et sa vanité, en effet, devroit la rendre très incrédule sur cet article.

Cid. Eh! Julie; dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à se loüer de vous qu'Araminte.

Clit. Ah! nous revoici à Julie à présent! C'est-à-dire que vous voulez absolument que je l'aie eue? Je ne crois pourtant pas...

Cid. L'avoir eue, sans doute.

Clit. Mais quand j'aurois quelque doute là-dessus, il seroit mieux placé que vous ne croyez; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dînée. Est-ce là dans le fond ce que l'on peut appeler avoir une femme?

Cid. Comment peut-on n'avoir qu'une après-dînée une femme d'une certaine façon? Julie! en vérité! je ne l'aurois jamais cru.

Clit. Ne la blâmez pas, rien ne seroit plus injuste. Il eût été infâme à elle de me garder plus longtemps, et vous-même en conviendrez

quand vous saurez de quelle façon les choses se sont passées. Vous vous souvenez que l'été de l'année dernière fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai seule dans un cabinet dont toutes les jalousies étoient fermées, de grands rideaux, tirés par-dessus, y affoiblissoient encore la lumière. Elle étoit sur un sopha, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un simple corset, dont les rubans étoient à demi dénoués, un jupon fort court étoient ses seuls ajustements. Sa tête étoit nue, et ses cheveux, ainsi que le reste de sa personne, étoient dans cette sorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce soit, quand, comme chez elle, il est soutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeunesse et les grâces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous savez combien elle est jolie. Elle m'avoit souvent tenté, et je le lui avois quelquefois dit en passant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de le lui dire encore. L'attitude dans laquelle je la surprenois étoit charmante, et je conseillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impressions. Son jupon, surtout, lui couvroit assez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas sans doute; mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien chan-

ger à la position où elle étoit. Dans l'instant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ses charmes, elle mit la conversation sur l'horrible chaud dont nous étions accablés depuis quelques jours. Vous savez qu'elle a fait des cours chez Pagny, et qu'elle donne quelquefois à dîner à quelques illustres de l'Académie des sciences, et il ne vous paroîtra pas sans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croie savoir parfaitement la physique. Je l'avois si souvent plaisantée sur la fantaisie qu'elle avoit d'être savante, qu'elle crut devoir saisir une si belle occasion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une dissertation sur les effets de la chaleur, et sur la sorte d'anéantissement où elle nous plonge lorsqu'elle est extrême; ce qu'autant que je puis m'en souvenir, elle prétendoit être causé par la trop grande dissipation des esprits et par le relâchement des fibres. Je la contredis; elle s'anima, et si bien, qu'elle vint enfin jusques à me soutenir que ce jour-là notamment, il n'y avoit point d'homme qui, dans les bras de la femme non seulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne se trouvât absolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à son opinion; cependant, quelque avantage que j'eusse sur elle, je me contentai de lui dire modestement que je craignois qu'elle ne se trompât. Ma modestie et la dou-

ceur de mon ton la persuadèrent apparemment que je n'avois, pour n'être pas de son avis, aucune bonne raison, et que je contredisois simplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fièrement qu'elle étoit sûre de ce qu'elle avançoit, et que les premiers physiciens du monde pensoient comme elle làdessus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'étoit pas impossible que l'on fût excellent physicien et que l'on se trompât pourtant sur cette matière; qu'il se pouvoit que ces grands hommes sur l'autorité de qui elle se fondoit n'eussent décidé que d'après eux-mêmes, et que c'étoit à moi que j'osois appeler de leur jugement.

Cid. Assurément! vous ne pouviez guère jouer à la physique de tour plus noir.

Clit. Je devrois bien, par exemple, vous remercier de cela; mais vous ne voudriez peut-être pas?

Cid. Cela est à parier : continuez votre histoire.

Clit. Eh bien ; Julie, tenant de plus en plus à son idée, et peut-être ayant fait là-dessus quelque expérience secrète dont elle n'osoit pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvoit n'en être pas moins la cause de son opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité qui me choqua, je l'avoue, que s'il y avoit au monde un homme sur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le

soutenoit, cet homme-là étoit un phénomène. Jugez combien moi, qui avois depuis plus d'un quart d'heure, l'honneur d'être ce phénomène, et qui ne m'en croyois guère plus rare, je fus étonné qu'elle prisât tant une chose dont je faisois si peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuser contre elle, je lui répondis, toujours avec la même humilité, que je ne croyois pas qu'un homme, qui auroit en lui-même de quoi n'être pas de son avis, dût s'en estimer beaucoup davantage. Là-dessus elle me dit, mais d'un air qui me faisoit aisément juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de si fortes preuves contre son système, que j'étois comme tous les ignorants, de qui la fantaisie est de disputer contre l'évidence même, et souvent même contre leur sentiment intérieur. Je lui représentai sur cela qu'il pouvoit y avoir des miracles; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les physiciens pouvoient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite; jamais je n'ai vu de philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succédèrent bientôt à sa confusion. Sans m'en alarmer, je pris la liberté de lui .représenter qu'elle m'avoit forcé, en n'admettant aucune de mes raisons, à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence, et lui prouver que, quelque générale que puisse être une règle, on doit toujours y supposer des exceptions.

J'ajoutai que pour l'honneur de la physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout; que jusque-là je ne prouvois qu'à demi contre son système, et qu'il lui seroit honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue : le désir de m'humilier à mon tour; la singularité de la chose; le moment; la preuve déjà offerte, et que les contradictions n'affoiblissoient pas; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer, l'emportèrent sur les scrupules vains qui la retenoient encore. Un soupir assez tendre; cette rougeur que le désir et l'attente du plaisir font naître, si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, et qui trahissoient l'air sévère qu'elle avoit pris; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'instruire, et je ne sais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même temps que je ne viendrois pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, et revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

Cid. Et vous l'en convainquîtes sans doute?

Clit. Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement, mais aussi je la désabusai bien.

Cid. Oh! je m'en rapporte à vous.

Clit. Cela est encore bien obligeant, par exemple!

Cid. Et sans prétention; c'est peut-être ce que vous ne croirez point.

Clit. C'est du moins ce que j'aurois le plus grand désir du monde qui ne fût pas. Si par hasard vous vous trompiez?

Cid. Que Julie se trompât en décidant affirmativement ce que les circonstances peuvent rendre les autres, cela étoit tout simple; mais que je m'abuse en sentant ce que je suis, c'est ce qui ne peut pas être. Au reste, et quoi qu'il en soit, je veux que vous acheviez votre histoire. Je l'ai, je crois, assez bien payée, pour que vous ne puissiez sans injustice m'en refuser la fin.

Clit. Comme, si Julie n'est pas bonne physicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde; j'aurois extrêmement désiré que le cours, que je lui faisois commencer, ne se fût pas borné à ce jour-là, et je la pressai très vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoissante du soin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raison contre elle, je l'y aurois sans doute déterminée, si l'amour

extrême dont alors elle brûloit pour Cléon, et la crainte que le commerce savant, que je voulois lier avec elle, lui étant suspect, ne l'eussent obligée de me refuser. Persuadé cependant qu'après ce qui venoit de se passer, je retrouverois sans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'insistai pas jusques à me rendre importun, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occasions que je croyois devoir trouver si facilement. Sans avoir avec moi des procédés dont je pusse me plaindre, elle a seulement évité que je ne la trouvasse seule, tant qu'elle m'a vu pour elle une sorte d'empressement. L'hiver dernier pourtant, malgré toutes ses précautions, je la rencontrai seule chez Lucile, qui n'étoit pas encore rentrée. La solitude, où nous nous trouvions, ranima mes désirs, et l'air contraint qu'elle avoit avec moi, et que j'interprétois mal, les encouragea. Je lui demandai, en souriant, si par hasard elle n'auroit point de doutes sur la façon dont le froid opère sur nous. Elle rougit; je me jetai à ses genoux, et lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre et de pressant: elle en fut plus embarrassée qu'émue. Les droits qu'elle m'avoit donnés, et dont, par les libertés que j'osois prendre en lui parlant, je ne paroissois que trop me souvenir, loin, comme je m'en flattois, de séduire ses sens, ne faisoient que l'affliger. N'osant, après ce qui s'étoit passé entre nous,

s'armer d'une sévérité qui auroit pu me paroître ridicule, et désespérée de la légèreté dont je la traitois, elle se mit à pleurer amèrement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détestée, et qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme, est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avois fait, et renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissoient pas espérer, que je crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions au reste ne demeurent jamais sans récompense, et je fus le soir même dédommagé par Luscinde du sacrifice que j'avois fait à Julie.

Cid. (*Avec empressement.*) Ah ! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'histoire de Luscinde. C'est de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, et je ne puis vous exprimer la joie que je ressens quand j'imagine qu'il lui est arrivé quelque chose de peu digne de la majesté de sentiments dont elle se pique.

Clit. Je veux bien vous faire ce plaisir; mais je ne vous conseille pas de croire que je

vous donne pour rien une de mes plus belles histoires, surtout lorsqu'elle excite si vivement votre curiosité.

Cid. (*Tendrement.*) Vous êtes un cruel homme!

Clit. Je conviens que j'abuse un peu du désir que vous me marquez d'entendre cette histoire, et que dans le fond cela n'est pas généreux; mais je me suis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, et vous êtes bien heureuse que je ne puisse pas vous la mettre à plus haut prix.

Cid. Eh bien! si demain vous voulez venir passer la nuit avec moi, nous verrons.

Clit. Si je le voudrai! Quoi! vous en doutez? Oui! je coucherai sûrement demain avec vous, puisque vous voudrez bien me recevoir dans vos bras; mais vous savez quelle gêne cruelle va succéder à mes transports! mes yeux même n'oseront vous rien dire de ce que je sens, ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes désirs, plus irrités que satisfaits, ne me trahiront pas? Je me sens, et ne vous réponds pas de moi, si je vous quitte dans la fureur où je suis. Songez que nous avons à tromper sur nos sentiments des personnes fort méchantes et fort éclairées. Eh! comment voulez-vous que je puisse dissimuler les miens, quand je ne pourrai vous regarder sans la plus vive émotion; que vos yeux ne se tourneront pas vers moi, sans péné-

trer jusques à mon âme ; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche, sans désirer de vous la fermer avec mes lèvres : qu'enfin tout, en vous voyant, me rappellera sans cesse les plaisirs dont vous m'avez comblé, et me jettera dans l'impatience d'une jouissance nouvelle ? Laissez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille, vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que vous puissiez accorder à mes désirs, il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice.

Cid. Eh bien ! sois content !... jouis de toute ma tendresse et des transports que tu m'inspires ! Tu m'apprends qu'avant toi je n'ai pas été aimée, et je sens avec plus de plaisir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénètres... tu accables mon âme !... Mais sens-tu comme je t'aime ?... je ne me connois plus, je meurs de ton amour et du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre, quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les amants, n'est pas fait pour intéresser, et que souvent les discours qui les amusent le plus, sont ceux qu'il seroit le plus difficile de rendre, et qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils se tiennent, et l'on n'y rend les deux interlocuteurs que lorsque le lecteur peut, sans se donner la torture, entendre quelque chose à ce qu'ils se disent.

Cid. (*Voyant que Clitandre la regarde encore avec des yeux menaçants.*) Ah! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore? Ne me regardez pas comme vous faites, je vous en conjure, et s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentiments et des miens.

Clit. Quel sujet d'inquiétude vous donné-je donc?

Cid. Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, et que vous me plaisez singulièrement, lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer.

Clit. Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion : je vous proteste que je ne la faisois pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes, et ne pense point du tout que la façon dont je vous l'exprime soit, de toutes celles que je pourrois prendre, celle dont vous me devez savoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

Cid. Vous avez de nous dans le fond une opinion bien singulière, et je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

Clit. Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été surpris de ne pas recevoir de vous des com-

pliments sur un mérite qui a paru à la respectable Araminte digne des plus grands éloges.

Cid. Je serois étonnée en effet que nous louassions les mêmes choses.

Clit. Il est juste aussi de dire que, sans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penser et la sienne, vous n'avez pas les mêmes besoins.

Cid. Que je serois humiliée s'il vous étoit possible de faire entre nous, sans la plus grande injustice, la plus légère comparaison !

Clit. Je ne crois point, par exemple, quelque aisément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

Cid. En vérité ! c'est une odieuse femme, et j'aime à croire, pour l'honneur de mon sexe, qu'il y en a peu qui lui ressemblent.

Clit. Il y en a de mon genre, je crois, plus que vous ne pensez, et moins que nous ne disons.

Cid. Mais à propos, vous me devez l'histoire de Luscinde.

Clit. Non, toutes réflexions faites, elle vous plairoit peu, et je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuseroit. C'est une chose si simple, si ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'est une aventure de carrosse, de ces choses que l'on voit tous les jours, une misère enfin.

Cid. N'importe, je veux la savoir.

Clit. Convenez que vous cherchez encore plus à me distraire qu'à vous amuser.

Cid. Soit; mais parlez toujours.

Clit. Oronte, qui le soir même que j'avais rencontré Julie chez Lucile, s'étoit en soupant brouillé, je ne sais pourquoi, avec Luscinde, s'en alla sans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la ramèneroit, et qu'en conséquence elle n'avoit pas fait revenir son carrosse, elle fut aussi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, et me proposa de la remettre chez elle. Nous nous connoissions depuis longtemps, et même dans une espèce d'intervalle elle avoit paru avoir sur moi quelques vues. Aussitôt que nous fûmes seules, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut si humiliée de ce qui venoit de se passer, que je crus qu'étant aussi sincèrement son ami que je l'étois, je ne pouvois me dispenser ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle prît ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur, après le sanglant affront qu'on lui faisoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit nécessaire qu'elle se vengeât : mais à quelque point que la colère l'animât, je ne la persuadai pas d'abord, aussi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conseils, me parurent aussi lui faire assez peu d'impression ; cepen-

dant le temps pressoit. Je sentois que si je lui laissois le temps de la réflexion, je la perdrois, ou en supposant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une brusquerie qui n'avoit, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être pour sujet ; qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciois pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il étoit question de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, et qu'elle avoit même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvoit moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part pourroit la blesser moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroissoit un peu violent, et tout pressé que j'étois qu'elle se déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle se faisoit en ne se vengeant pas. Soit que le désir me donnât plus d'éloquence que de coutume, soit, comme il n'arrive que trop souvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ses réflexions ne fissent qu'ajouter à sa colère, et que par cette raison il me fallût moins pour la persuader, je la trouvai beaucoup plus disposée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la sentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des discours plus animés que ceux que je lui avois déjà tenus, et la pressai de ne point permettre que je ne réparasse que le plus léger

des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter son silence en ma faveur, et j'agis en conséquence. Je lui montrois peu de sentiments, mais beaucoup d'ardeur, et il n'est que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, et mène même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un insolent, je le savois bien ; qu'elle crieroit, mais elle ne crioit pas ; et quand elle auroit eu recours à quelque chose de si indécent, mon cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le désir (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font et se feront) devoient me justifier à ses yeux ; qu'au reste, puisque l'un et l'autre m'avoient emporté si loin, et que plus je devenois coupable, plus je trouvois des raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jusqu'au bout. Je ne sais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même temps que je trouvois, comme je lui disois, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuser ; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas senti, par la faiblesse de cette expression combien la colère, qu'elle avoit contre moi, s'affoiblissoit,

mon parti étoit pris et je n'en aurois pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment; mais quelles que fussent là-dessus ses idées, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

Cid. Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

Clit. Cela est vrai, mais elle est longue, et j'ai un cocher qui a un si prodigieux usage du monde, que je ne ramène jamais de femme la nuit, qu'il ne suppose que j'ai des choses fort intéressantes à lui dire, et qu'il ne prenne en conséquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, si je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de sa part, devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colère, et moi d'un emportement qui devoient nécessairement la déterminer, la rue eût-elle été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions sur la promptitude singulière avec laquelle elle s'étoit vengée, soit qu'elle craignît qu'Oronte, naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir ramenée, j'étois entré chez elle, nous ne fûmes pas plus tôt à sa porte, qu'elle reprit le ton majestueux, et me dit que cela étoit infâme, que de ses jours elle n'iroit en carrosse avec moi, qu'elle ne m'auroit jamais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vite; que je ne concevois pas moi-même

comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guère plus à mon usage qu'au sien, et que j'osois lui jurer qu'elle étoit la première avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification, aussi obligeamment tournée, ne lui plairoit pas, et je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préférence que je lui avois donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit, et qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'opéra, mon carrosse étoit entré dans sa cour ; et je me préparois à la conduire respectueusement chez elle, lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens et les miens ne sauroient qu'en penser ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colère, sans s'exposer à les instruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle se perdroit par cette indiscrétion ; que je lui étois trop sincèrement attaché pour la laisser se livrer à des mouvements qui pouvoient avoir de si fâcheuses suites ; que d'ailleurs il m'étoit impossible de la quitter, sans lui avoir mille fois demandé pardon à ses genoux, et sans avoir, par mon respect, tâché d'obtenir ma grâce. Elle ne me répondit à tout

cela qu'en voulant sortir impétueusement du carrosse. Je la retins, et paroissant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne souffrirois pas qu'elle se perdît. Soit qu'elle jouât tous ses mouvements pour se réhabiliter un peu dans mon esprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort longtemps sans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut lasse de feindre de la colère, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet; que le désir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de descendre avec elle, que le désir de ménager sa réputation; mais qu'elle sauroit se dérober à mes insolentes entreprises, et qu'elle ne me parleroit qu'en présence de ses femmes. Eh bien! Madame, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez.

Quoique cette courte réponse et la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisois, et elle me répondit courageusement : Nous verrons! Eh bien! Madame, répliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appelant Marquise le plus familièrement du monde, et pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui serrant de toutes mes forces la main que je lui tenois! Oh! tant qu'il vous

plaira, Monsieur le Comte, me dit-elle tout bas; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. En honneur! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scène qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, et la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fisse un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoissez, et qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y promener avec une sorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuieroit bientôt, je ne m'y opposai pas, et debout, les yeux baissés, dans un morne silence j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'asseoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, et tout à fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureusement. Je ne l'y vis pas plus tôt, que je courus me jeter à ses genoux. Elle me repoussa d'abord avec assez de violence; mais enfin je saisis la main cruelle qui me repoussoit, l'accablai des baisers les plus ardents. Elle fit pour la retirer, quelques efforts dont, tout exagérés qu'ils étoient, je sentis aisément la mollesse. J'osai alors la serrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuse tendresse de l'amour qu'avec la brusque pétulance du désir. Quoique je ne crusse pas avoir à la ramener de bien loin et que sa colère m'eût peu alarmé, je ne pouvois,

après le manque de respect dont elle se plaignoit, et qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire aussi fâchée qu'elle affectoit de l'être, sans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas, mais elle me plaisoit, et quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence que je lui avois faite, de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité et les grâces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorois encore à certains égards, et je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuser son crime qu'en rejetant sur elle la moitié; mais quoique je susse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartois, mais d'une main qui paroissoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne sais si la façon honnête dont je m'y prenois, et qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, tout à sa colère, elle ne pensoit pas à ce que je faisois; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément de quoi louer ce qui s'offroit à mes yeux, mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges l'impression que

j'en recevois, et je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect dont je me vantois pour elle avec mes emportements, et qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même ; mais elle crut apparemment que je le sentois aussi bien qu'elle, et qu'il seroit inutile de me le dire, ou mes transports, auxquels je joignois de temps en temps toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, et peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paroissant toujours me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prières cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard, et quoique je n'eusse pas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions et pour m'encourager à en profiter, je voulois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, et je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur, et comme je m'en étois douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colère. Ce moment de bonté de sa part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre, et ne l'en pressai pas vainement. Ah ! laissez-moi, Monsieur, me disoit-elle assez tendrement, et s'il se peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fussent

prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, et je pris la liberté de lui demander si c'étoit ainsi qu'elle pardonnoit. Un sourire, plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même, fut toute sa réponse, et vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai sa bouche de ce souris. Elle s'attendoit si peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le temps de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur que je lui ravissois, et que j'en jouis aussi délicieusement que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avoient été négligées) n'étoit pourtant pas sans contradiction. Si de temps en temps j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde, plus souvent même elle savoit me prouver que je ne lui faisois que violence ; et quoique je sentisse que le désir étoit en elle plus vrai que la colère, cette alternative me blessoit. Cependant comment le lui dire, sans lui rendre une liberté dont elle auroit pu abuser contre moi ? Il auroit fallu essuyer de nouveaux reproches, me jeter dans de nouvelles justifications, et perdre dans ces misères un temps que je pouvois mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen que j'eusse pour triompher de son entêtement étoit de m'entêter à mon tour, et bientôt il ne me fut pas possible de douter

que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussitôt que je la sentis aussi raisonnable que je le désirois, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards, et je voulus voir jusqu'où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter, et j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, et convaincu que j'avois porté les égards bien au delà de ce que la situation exigeoit, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discussion, et m'en trouvai parfaitement bien. Il est vrai que Luscinde me fit sentir d'abord qu'elle se croyoit encore offensée; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître, oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte, et qu'elle ne m'aimoit pas, et trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

Cid. Comment, traître! vous m'aviez dit que cette histoire ne m'amuseroit pas? et je la trouve délicieuse!

Clit. Dans le fond elle n'est pas absolument mauvaise. Je pense pourtant que Luscinde la trouveroit détestable et voilà comme on ne plaît pas à tout le monde; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

Cid. Non.

Clit. Comment non?

Cid. D'ailleurs, elle n'est pas finie cette histoire, et je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance; encore pourrois-je voir si vous ne m'en deviez plus rien.

Clit. Mais si je ne veux pas la finir, moi?

Cid. Je doute que j'y perdisse beaucoup, et que vous ne m'ayez pas raconté ce qu'elle a de plus intéressant.

Clit. Eh bien! par exemple, vous vous trompez. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reste qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

Cid. Ne me parlez pas comme cela, car sérieusement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh! pour cela non, vous ne m'attraperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

Clit. Ah! cela est beau! voilà d'agréables procédés!

Cid. Je suis fâchée qu'ils vous déplaisent; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au lieu de me tourmenter comme vous faites, et d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finissez-vous cette histoire?

Clit. Allons, je le veux bien, puisque enfin il en faut passer par là. Vous croyez peut-être que je ne suis si doux que parce que cela m'est plus commode que de m'obstiner contre vous? Il est pourtant réel...

Cid. Oh! mon Dieu! je vous rends là-dessus toute la justice possible.

Clit. C'est que je ne voudrois pas que vous crussiez...

Cid. Eh non! je ne crois rien à votre désavantage, soyez tranquille... En vérité! je vous dispensois des preuves. Eh bien! je suis convaincue, aurai-je enfin le reste de l'histoire?

Clit. Les torts se trouvant assez également partagés entre Luscinde et moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de justice, me dire encore que j'étois un impertinent, elle ne fut pas plus tôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger, qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande confusion. Je sentis que dans le premier moment ce ne seroit point par des transports que je la tirerois d'un état si désagréable, et je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle se faisoit, qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, et en lui représentant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des scènes particulières; mais que quand il s'oublioit assez pour en faire de publiques et pour ne rien respecter, il étoit impossible de lui passer des éclats si scandaleux, et que j'osois assurer que, depuis que j'étois dans le monde, je n'avois rien vu d'aussi déplacé que la scène de ce soir-là, et qu'elle étoit la seule qui eût pu si longtemps garder un amant qui ne savoit

exprimer son amour que par les jalousies les plus injurieuses et les plus violents procédés. Ce discours produisit sur elle l'effet que j'en avois espéré. Elle reprit feu, convint que j'avois raison, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoissez, et ne fut plus surprise que d'avoir attendu si tard à se venger d'un amant si incommode et si peu respectueux. A mesure qu'elle cessoit de se trouver si coupable, je devenois, comme de raison, fort innocent à ses yeux. Le zèle ardent qu'elle me voyoit pour ses intérêts; je ne sais quelles comparaisons elle s'avisa de faire entre Oronte et moi, et qu'en ce moment elle tournoit à mon avantage; une sorte de goût que peut-être elle prit subitement pour moi, la forcèrent enfin à prendre ce ton tendre et familier que je lui avois jusque-là vainement désiré. J'y répondis de la façon qui pouvoit l'encourager le plus, et quoiqu'à dire la vérité, ce ne fût point par le sentiment que dans cette conversation je brillasse le plus, elle trouva que j'étois l'homme de mon siècle qui avoit le plus de délicatesse, et même s'étonna fort de ne s'en être pas aperçue plus tôt.

Ce qui lui avoit paru, avec quelque sorte de raison, la plus énorme des insolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témérités dont l'amant le plus respectueux ne peut pas toujours se défendre; un de ces moments malheureux où l'on est emporté malgré soi-même, et qu'il

est impossible qu'une femme ne pardonne pas lorsque c'est par l'amour, et non par le désir qu'on est entraîné. Quoique tous ces propos m'assurassent suffisamment de ma grâce, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuosité de ma passion m'avoit forcé de me priver, et que, pour effacer jusqu'aux plus légères traces de mon impertinence, nous suivissions toutes les progressions que notre affaire auroit eues, si nous eussions eu le temps de la filer. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venois de faire, et fut suivi de toutes les petites faveurs qui pouvoient le confirmer. Celles-là en amenèrent d'autres; elle ne m'opposa de résistance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaisirs. L'amour entroit, à la vérité, dans tout cela pour assez peu de chose; mais nous fûmes longtemps sans nous apercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choses charmantes; que peu de femmes en rassemblent tant; qu'elle soit vive, sensible, et qu'elle ait pour un amant, ou l'à peu près de cela, mille grâces, toutes plus piquantes les unes que les autres, je ne sais par quel caprice de goût elle me paraissoit plus faite pour amuser un homme quelque temps, que pour le fixer. Nous ne nous en apercevons peut-être pas; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs et principes* soit discrédité, nous en voulons encore. Je n'avois donc nulle envie

de la garder, à moins que (comme j'ai, lorsque je n'aime point, on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne se fût arrangée de façon qu'Oronte, ou même quelque autre ne m'eût sauvé auprès d'elle l'embarras de la représentation, et ne m'eût permis de rester dans la foule. Quoique je ne désespérasse pas de l'amener sur cet article à un accommodement, elle me disoit des choses si tendres, et prenoit si sérieusement pour l'avenir de si grandes mesures, que je ne savois comment lui exposer un projet qui prouvoit si peu de sentiment et même d'estime. Ce n'étoit pas qu'il ne me fût aisé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeoit; mais je ne voulois pas avoir avec elle le mauvais procédé de la faire rompre avec un homme qui étoit du moins fort nécessaire à sa vanité, lorsque je ne voulois pas le remplacer. Je ne me pressai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet instant j'avois besoin qu'elle restât, et qui, en excusant son ardeur, la faisoit se livrer à la mienne sans crainte et même sans scrupule. Quelque vive que fût entre nous la conversation, j'étois assuré qu'elle ne se soutiendroit pas toujours sur le ton où nous l'avions commencée, et je crus, pour lui exposer mes intentions, devoir attendre qu'elle vînt à languir. Aussitôt que ce moment que, malgré les plaisirs que je goûtois, j'attendois avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du désespoir où seroit Oronte de perdre, et par sa seule faute, la seule

femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda si je croyois qu'il y fût si sensible, et je lui répondis affirmativement que je ne doutois pas qu'il n'en mourût de douleur. Ce sera donc par vanité, reprit-elle; car à sa façon de se conduire, il ne se peut pas que je lui suppose un autre sentiment. Oh! pour fort amoureux, répliquai-je, il est impossible que vous ne conveniez pas qu'il l'est. Là-dessus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avoit fait pour lui prouver qu'il avoit pour elle tout l'amour qu'il est possible de sentir, et en avouant qu'il avoit des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avoit aucun qu'elle pût imputer à l'indifférence; que depuis quatre ans qu'il l'adoroit, elle n'avoit à lui reprocher que des jalousies, à la vérité fort dures, fort offensantes, et qu'elle avoit raison de vouloir punir, mais qui n'étoient en lui un crime singulier que par leur emportement et leur continuité, puisque tout amant en est coupable plus ou moins. Dans l'instant, où j'avois commencé à lui parler d'Oronte, j'avois vu ses sourcils se froncer, et son visage devenir sévère, comme si elle eût voulu par là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaisoit; mais lorsque j'eus commencé à m'étendre sur l'amour qu'il avoit pour elle, et sur tout ce qu'il avoit fait pour lui prouver à quel point elle lui étoit chère, elle prit insensible-

ment, malgré elle, l'air de l'intérêt, se mit à rêver profondément, à soupirer de même, et enfin il lui fut impossible de retenir ses larmes au portrait qu'en la suppliant de l'oublier, je lui fis de sa tendresse et de ses agréments, et de pouvoir comprendre comment elle avoit pu lui faire un moment l'injustice de ne s'en pas croire adorée.

Cid. En vérité ! vous êtes singulièrement méchant !

Clit. Que vouliez-vous donc que je fisse? Que je la gardasse?

Cid. Non, mais que vous ne la prissiez pas.

Clit. J'aurois mieux fait sans doute ; mais sans compter qu'elle est assez bien pour qu'on puisse être tenté de l'avoir, j'avois à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étois aimé d'Aspasie, avoit indécemment fait tout son possible pour me supplanter. Je m'étois bien promis de ne pas manquer la première occasion qui se présenteroit de lui en marquer ma reconnoissance, et je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant sa maîtresse, après ce que j'en avois fait.

Cid. Rien n'étoit assurément ni plus judicieux, ni plus équitable.

Clit. Mais oui : c'étoit, je crois, le seul parti qu'il y eût à prendre. Mes discours cependant embarrassoient Luscinde, d'autant plus qu'en lui exagérant les charmes et la tendresse d'Oronte, je lui parlois avec feu de mes senti-

ments. Je vis avec un secret plaisir qu'il s'en falloit peu qu'elle ne crût, et l'aimer à la folie, et me haïr fort raisonnablement. Je ne me fus pas plus tôt aperçu de l'un et de l'autre, que je me mis en devoir de reprendre avec elle des libertés, qui, par notre dernier arrangement, devenoient entre nous tout à fait simples; mais dont, par la nouvelle révolution que son cœur venoit d'éprouver, il étoit impossible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adresse qu'elle cherchât à me dérober son trouble, ses remords, ses nouveaux vœux, et la répugnance avec laquelle elle se livroit encore à des transports, qui, quelques instants auparavant, prenoient tant sur son âme, elle m'inspiroit trop peu d'amour, et j'ai trop d'usage de ces sortes de choses pour qu'elle pût me tromper sur ses mouvements. Elle ne répondoit plus, soit à mes caresses, soit à mes protestations, que par ce sourire faux et cette complaisance froide et forcée que l'on a pour un amant qui ne plaît plus, et à qui l'on n'ose le dire. Muette, les yeux baissés, se refusant même, lorsqu'elle sembloit se prêter tout entière à ce même objet qu'elle venoit d'oublier si parfaitement; non, jamais je n'ai vu l'humeur et le dégoût se peindre avec si peu de ménagement et tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaisir, et je fus sur le point d'être assez injuste, pour la gronder le plus vivement du monde, de me faire essuyer des

humiliations que je m'étois moi-même cherchées. Heureusement pour elle et pour moi, ce mouvement de fatuité ne fut pas long, et loin de m'aveugler sur la sorte de chaleur qu'il rendoit à mes sens, et de le prendre pour de l'amour, je sus m'en rendre le maître, et me voir tel que j'étois. Ne pouvant sortir, que par des reproches, de l'embarras où je m'étois mis, je les fis du moins décents et modérés, et j'eus tout le soin possible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoisonnât. J'avois raison, car j'avois assurément plus de torts qu'elle, qui auroit borné tout son ressentiment contre Oronte à se plaindre de lui avec moi, et tout au plus à de simples projets de vengeance, si je n'eusse pas abusé contre elle de l'état violent où elle se trouvoit, et que je ne lui eusse pas arraché des faveurs qu'elle n'eût peut-être jamais songé d'elle-même à m'accorder. Ce fut donc sans fiel et sans amertume que je me plaignis qu'elle s'étoit trompée sur son cœur, lorsqu'elle avoit cru que je lui faisois oublier Oronte. Un regard et un soupir, qui m'apprirent combien en effet elle se reprochoit de l'avoir cru, furent toute sa réponse. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête et de flatteur à une femme par qui l'on est quitté, et l'assurai que j'étois d'autant moins surpris du malheur qui m'arrivoit avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, elle m'avoit fait sentir combien elle tenoit encore à l'homme

qu'elle sembloit me sacrifier. J'ajoutai qu'il me seroit, s'il se pouvoit pourtant, plus cruel encore de la posséder malgré elle-même, qu'il ne m'auroit été doux de la tenir de son cœur; que quelque chose que j'en pusse souffrir, je devois cesser de me croire des droits dès l'instant où elle ne les avouoit plus, et que j'aimois mieux n'avoir auprès d'elle que le stérile nom d'ami, que de conserver malgré elle le titre d'amant lorsqu'il ne pourroit servir qu'à faire le malheur de sa vie.

Que quelques femmes sont singulières! Il est certain qu'après ce qui venoit de se passer entre nous deux, et dans la situation où elle se trouvoit, il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettois de cesser de l'aimer. J'aurois naturellement dû en attendre des remercîments; mais elle sentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je semblois faire à ses charmes, que le sacrifice que je faisois à ses sentiments, et si elle eut la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eut pas celle de me dissimuler le mécontentement de son amour-propre. Je ne sus, pendant quelque temps, si je paroîtrois l'avoir remarqué, ou si je continuerois à suivre mon objet; mais la réflexion que je fis que tout ce que je lui dirois sur cela ne feroit qu'allonger cette scène, et que cru amoureux ou indifférent, elle n'en retourneroit pas moins à son premier goût, me détermina pour le second parti. Après

quelques tergiversations, de vengeur je devins confident. Ce second rôle ne flattoit pas autant ma vanité que le premier, mais comme il me convenoit davantage, ce fut sans aucun chagrin que je vis Luscinde passer, vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruelle froideur. Quelle révolution !

Mais, ô cruel Amour ! ce sont là de tes coups.

Luscinde enfin poussa l'indifférence si loin, et prit en même temps une si grande confiance en mon amitié, qu'elle ne craignit pas de me consulter sur ce qu'elle avoit à faire. Je lui répondis avec le même sang-froid que d'abord que je voulois bien me sacrifier, rien n'étoit moins embarrassant que son affaire ; que je me flattois qu'elle me rendoit assez de justice pour ne pas douter de ma discrétion ; mais que comme il se pouvoit qu'Oronte, qui véritablement est d'une jalousie à désespérer, apprît que j'avois passé la nuit chez elle, et qu'il ne s'en tourmentât si l'on paroissoit vouloir le lui cacher, j'irois ce matin-là même le gronder sur ses caprices, et lui dire que j'avois vainement employé la plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui proposois, et me promit une amitié éternelle.

Cid. Cela est assurément bien beau de part et d'autre, et cette affaire ne pouvoit pas plus noblement se terminer.

Clit. Se terminer! Oh! elle ne l'est pas encore.

Cid. Quoi! lui arriva-t-il encore de changer d'avis? En vérité! je le voudrois.

Clit. Oh! que non! Ce que j'ai encore à vous dire est d'une bien plus grande beauté; mais tout admirable que cela est, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'instant que j'allois quitter Luscinde, et que nous ne nous faisions plus que de très foibles protestations d'amitié, il me parut plaisant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle brûloit pour Oronte. Cette idée me parut à moi-même si singulière et si peu faite pour réussir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je poussai de profonds soupirs, levai au ciel des yeux d'une tristesse à faire pleurer. Comme emporté par la force des mouvements qui m'agitoient, je me précipitai à ses genoux, et n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvoit lui prouver que j'étois accablé du sacrifice qu'elle me forçoit de lui faire, et ne craignis même pas d'ajouter qu'il étoit assez vraisemblable que je n'y survivrois pas. Quand il auroit été possible que de si grandes plaintes ne l'eussent pas émue, son amour-propre avoit été trop piqué de la facilité avec laquelle je m'étois détaché d'elle, pour

qu'il ne fût pas infiniment sensible à mon retour. Elle me pria donc bien sérieusement de continuer de vivre. Je la conjurai à mon tour, s'il étoit vrai qu'elle s'intéressât à ma vie, de me recevoir encore une fois dans ses bras. Cette proposition parut l'étonner; mais à ses regards je jugeai qu'elle ne la trouvoit pas si absurde, et même qu'elle ne m'en savoit pas absolument mauvais gré. Il se pouvoit aussi que la nécessité de me ménager, et la crainte que je ne me vengeasse de ses refus par quelque malhonnête indiscrétion, entrassent pour beaucoup dans la douceur avec laquelle elle la recevoit. Quoi qu'il en soit, elle me répondit seulement, avec toute la bonté que je pouvois attendre d'une amie sincère, que mes regrets n'en seroient que plus cruels, et que si j'étois sage, je devrois bien plus songer à éteindre mon amour qu'à chercher à le rallumer. Je convins qu'elle avoit raison; mais je n'en insistai pas moins, et le caprice, la crainte et la vanité lui tenant lieu de tendresse, et même de compassion : « Au moins, Clitandre, me dit-elle en se préparant à me secourir, souvenez-vous que c'est vous qui le voulez; et si ma complaisance pour vous produit l'effet que j'en crains, ne soyez pas assez injuste pour m'en rendre responsable. » Croyant alors m'avoir suffisamment averti, elle se livra d'assez bonne grâce à mes empressements. Je vous avouerois bien une noirceur que je lui fis; mais c'est que je crains

qu'elle ne vous paraisse trop forte. Dans le fond ce n'est pourtant qu'une expérience, et il n'est pas défendu d'en faire.

Cid. Au contraire, elles ne peuvent qu'être utiles, et d'ailleurs c'est le goût d'aujourd'hui.

Clit. C'étoit, ainsi que vous avez pu le juger par mon récit, non seulement sans amour, mais même avec d'assez faibles désirs que je l'avois priée de m'accorder une dernière preuve de son amitié. Il étoit par conséquent tout simple que je ne fusse pas ému à un certain point. Son cœur n'étoit pas non plus dans une disposition plus favorable que le mien, et nous commençâmes tous deux cet entretien, sans apporter à ce que nous disions une attention assez marquée pour que nous ne pussions pas voltiger sur d'autres objets. Nous restâmes assez longtemps tous deux dans cette sorte d'indifférence. Enfin il me parut qu'elle commençoit à ne plus voir les choses avec tant de désintéressement. Ce n'étoit pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avoit promis ; mais apparemment elle s'amusoit davantage. Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment, autant que bien des gens le prétendent ; et pour m'éclairer sur cela, dans l'instant que Luscinde sembloit avoir oublié toute la nature, ou ne plus exister que pour moi : « Ah ! Madame, m'écriai-je, pourquoi faut-il que dans des moments si doux je ne puisse perdre le souvenir de mon rival ? ou pourquoi du moins ne puis-

je vous le faire oublier ? Car enfin je ne le vois que trop, l'heureux Oronte peut seul vous occuper. Désespérée de vous voir dans mes bras, vous n'aspirez qu'au bonheur de vous retrouver dans les siens, et ce seroit en vain que je me flatterois de le bannir un seul instant de votre cœur. »

Non, Clitandre, me répondit-elle courageusement, vous ne vous abusez pas, je l'adore.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en faisant à Oronte une si tendre déclaration, elle m'accabloit des plus ardentes caresses, et me donna même les plus fortes preuves de sensibilité qu'en ce moment-là je pusse attendre d'elle.

Cid. Et vous avez conclu de cette épreuve si honnête...

Clit. Que les femmes disent plus vrai que nous ne croyons, quand elles affirment que les plaisirs les plus vifs ne font point oublier à une femme, qui pense avec une certaine délicatesse, l'objet dont elle a le cœur rempli, et que quand ce n'est pas lui qui les lui procure, il n'en est pas moins celui à qui elle voudroit toujours les devoir ; ah ! c'est une chose bien vraie que celle-là ! mais, pour en être convaincu, j'avois réellement besoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

Cid. Ah ! scélérat !

Clit. Pourquoi donc ? Que peut-on faire de mieux que de chercher à se guérir de ses préjugés, et surtout de ceux auxquels les autres peuvent

perdre! Au reste, pour cesser de vous parler de Luscinde, je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la seule à qui j'aie raconté cette histoire. Je forçai Oronte à s'avouer coupable, et l'envoyai aux pieds de Luscinde lui demander pardon de ses injustices. J'intercédai même pour lui, et j'eus la gloire de voir mettre dans le traité qu'ils conclurent entre eux, que c'étoit à ma seule considération qu'on lui accordoit la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaisir, et je n'y ai depuis jamais songé sans rire.

Cid. Et moi, je ne vous entends pas sans trembler. Vous me paroissez avec les femmes d'un libertinage et d'une mauvaise foi qui me donnent les plus vives terreurs, et qui me font cruellement repentir de ma foiblesse pour vous.

Clit. Je ne vous conterai plus d'histoire, puisque le seul usage que vous sachiez en faire est de vous tourmenter; et pour vous faire mettre des bornes à vos craintes, j'en mettrai désormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer, et avec la vérité la plus exacte, c'est que je suis naturellement fidèle, et que vous serez, j'ose vous le dire, étonnée de ma régularité.

Cid. Hélas! Dieu le veuille? (*Elle fait sonner sa pendule.*) Déjà sept heures!

Clit. Pour moi, je ne me lève ordinairement qu'à dix, et je doute que ce soit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous sentez

bien d'ailleurs qu'il ne se peut pas que je vous quitte sans vous avoir bien rassurée.

Cid. (*Sortant de son lit.*) Et moi, je vous proteste que je sonnerai plutôt Justine que de souffrir que vous me tourmentiez davantage.

Clit. Ah! sans doute! cela seroit beau! Croyez-moi, venez vous recoucher.

Cid. Et mon lit? Vous m'avez promis de le refaire.

Clit. Volontiers. Je puis dire, sans trop me vanter, que Justine, toute fameuse qu'elle est, ne fait pas un lit mieux que moi. (*Ils refont le lit.*)

Cid. Hélas! tant mieux! Je n'eus jamais plus besoin d'être bien couchée.

Clit. C'est-à-dire qu'on ne pourra vous faire sa cour qu'un peu tard?

Cid. Oh! très tard, en effet. Et je vous défends de plus de parler à aucune des femmes qui sont ici, à Luscinde surtout, que je ne sois levée.

Clit. Je ne vois pas pourquoi elle vous paroît plus à craindre qu'une autre; mais ce dont je suis convaincu, c'est que je serai pour elle moins dangereux que personne, et que depuis notre aventure elle a pensé sur moi absolument comme Julie, quoique j'aie plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi sur le ton de liberté qui auroit à la fois convenu aux désirs qu'elle m'inspiroit, et au peu d'amour que j'avois pour elle.

Cid. Il est en effet assez singulier qu'elle ne se soit pas prêtée à des vues si raisonnables.

Clit. Mais oui : cela est peut-être plus extraordinaire que vous ne pensez. Eh bien! que dites-vous de votre lit?

Cid. Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je suis bien surprise de vous trouver ce talent!

Clit. Il ne vous paroît peut-être rien ; mais je vous jure que jusques à un certain âge, il y en a peu qui soient aussi nécessaires que celui-là.

Cid. Vous avez beau le vanter! je vous jure que je ne vous en estime pas davantage.

Clit. Je trouve, à ce que vous me dites là, assez peu de reconnoissance, et je ne sais si, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me seroit pas permis de gâter un ouvrage dont on me sait si peu de gré.

Cid. Ah! cela seroit horrible lorsque, si vous l'aviez voulu, j'aurois été, sans vous avoir la plus légère obligation, on ne peut pas mieux couchée.

Clit. Vous m'avez insulté!

Cid. Eh bien! je veux pousser l'injure jusqu'au bout; je ne vous crains pas.

Clit. Je trouve à cela, si vous me permettez de vous le dire, plus de courage que de prudence; mais ne seroit-ce pas pour avoir le plaisir d'être vaincue que vous me défieriez.

Cid. Non pas absolument ; mais seroit-il bien vrai que ma sécurité fût si déplacée?

Clit. Je me flattois de vous avoir corrigée de ces doutes-là, par exemple.

Cid. En vérité! s'il faut parler sérieusement, je n'en ai pas.

Clit. Cela ne seroit-il point un peu obscur? Me rendez-vous juste, me faites-vous injure? Ah! ce doute me tourmente trop pour me le laisser. (*Il se venge.*)

Cid. Ah! Clitandre, je vous demande pardon.

Clit. Il est bien temps!

Cid. En vérité! vous êtes bien vain!... Un lit, qui étoit le mieux fait du monde... Vous êtes réellement insupportable!

Clit. Trouvez-vous?...

Le lecteur ne doit pas conclure de ce que lui dit Cidalise, que c'est sérieusement qu'elle le gronde. Il est vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (Eh! qui n'en auroit pas à sa place?) Mais il est pour le moins tout aussi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.

Cid. Vous en irez-vous à présent?

Clit. Si vous le voulez absolument, il le faut bien; mais je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas on ne m'a jamais renvoyé de si bonne heure.

Cid. Cela se peut; mais, de grâce, allez-vous-en... (*Il ouvre la porte.*) Ah! Clitandre, bien doucement, je vous prie.

Clit. Un autre talent que j'ai, c'est d'ouvrir une porte plus doucement que personne, et de marcher avec une légèreté incompréhensible.

Cid. Hélas! vous n'avez que trop de talents, et, si cela dépendoit de moi, je donnerois volontiers ceux des vôtres, dont vous faites peut-être le plus de cas, pour la certitude que vous me serez fidèle.

Clit. Oh! sans doute, vous feriez là un beau marché! Allez, mon ange, je vous la donnerai à moins de frais. (*Il lui baise tendrement la main.*) Adieu, puissiez-vous, s'il se peut, m'aimer autant que vous êtes aimée vous-même! (*Elle ne lui répond qu'en lui prouvant qu'elle l'aime. — Ils se séparent.*)



LE HASARD

DU

COIN DU FEU

DIALOGUE MORAL

INTERLOCUTEURS

CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, valet de chambre de Célie.

La Scène est à Paris, chez Célie ; *et l'action se passe presque toute dans une de ces petites pièces reculées, que l'on nomme* Boudoirs. *A l'ouverture de la Scène,* Célie *paraît couchée sur une chaise longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en négligé, mais avec toute la parure et toute la recherche dont le négligé peut être susceptible.* La Marquise *est au coin du feu, un grand écran devant elle et brodant au tambour.*



LE HASARD
DU
COIN DU FEU

DIALOGUE MORAL

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE, *poussant un profond soupir.*



EN vérité ! Monsieur d'Alinteuil, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien sensiblement de vous en aller.

LA MARQUISE. Il est vrai que sa présence paroissoit vous être si à charge, que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en est pas aperçu.

Célie. Oh! je ne suis pas sa dupe : il le voyoit bien; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'amant outragé! Il croyoit même y mettre tant de dignité, qu'il étoit tout simple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui seroit possible.

La Marq. Les hommes, en voulant satisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien risibles spectacles; et je doute fort que, s'ils savoient combien ils nous amusent quand ils prennent avec nous l'air piqué, et qu'ils n'intéressent pas notre cœur, ils n'aimassent pas mieux renfermer leur ressentiment que de nous le montrer.

Célie. Assurément! Quand l'amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien!

La Marq. Bon! l'amour! il est bien à présent question de cela!

Célie. Quoi! Est-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée?

La Marq. Je me souviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit; et il m'a, en effet, tant excédée du récit de ses tourments, qu'il seroit difficile que je ne me le rappelasse pas; mais, malgré toute l'importunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en est fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je crusse.

Célie. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très vrai; mais, comme vous ne l'ignorez pas, ce n'est point le sentiment que nous

inspirons, mais le sentiment qu'on nous inspire, qui nous persuade.

La Marq. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a mise, qu'il n'admît pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les opéras du monde disent, et si faussement, du mérite de la constance.

Célie. Mais qu'espéroit-il? Ne voyait-il pas bien que vous aimiez Monsieur de Clerval? Et se flattoit-il de vous rendre inconstante?

La Marq. Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'hommes à qui la certitude d'avoir un rival aimé fît abandonner le dessein de plaire?

Célie. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penser, moins l'espoir lui pouvoit être permis; et je m'étonne en conséquence qu'il en ait pu concevoir une minute.

La Marq. Ma façon de penser! Eh! depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une?

Célie. A ce que je vois, Monsieur d'Alinteuil n'a été qu'un fou, et, qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, et que même il vous en ait haïe; c'est un effet du sentiment et de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je

l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Madame de Valsy qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

La Marq. Cela ne me surprend pas, moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs, longtemps après que le cœur les a oubliés.

Célie. S'il va porter à Madame de Valsy toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelque éprise qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

La Marq. Oh! son auguste front se déridera auprès d'elle. Mais, est-ce qu'en nous quittant, il est allé à Versailles?

Célie. Sans doute! Il l'a dit du moins.

La Marq. Je n'y avois pas pris garde : mais voilà ce qui s'appelle de l'empressement! Dès la nuit dernière à Paris; et ce soir auprès d'elle? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui; mais je vois qu'on pourroit très bien y comparer le feu qui le brûle.

Célie. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

La Marq. Et que j'ai, au surplus, l'injustice de ne regretter guère, comme vous voyez. Il est vrai que, tout admirable qu'il est, je puis

dire que *j'en ai sur moi copie* : car par le même temps qu'il va rejoindre Madame de Valsy, Monsieur de Clerval vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'est Monsieur d'Alinteuil, s'arrange-t-il avec l'objet de sa nouvelle passion? Entre nous, elle pense de manière à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui est attaché.

Célie. Ah! pour cela, il seroit, s'il se pouvoit, plus jaloux encore que le *Jaloux de Navarre,* que je le défierois d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

La Marq. Je le crois bien, mais c'est que comme elle a déjà vécu pour quelques autres avec la même exactitude, et qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne seroit absolument pas dans son tort, si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

Célie. Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

La Marq. Bon! Un coup de foudre! Est-ce que vous croyez aux coups de foudre?

Célie. Mais, Marquise, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous?

La Marq. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes; et je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre

comme des revenants. On ne voit de ces derniers, et l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

Célie. Quoi ! Vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est inconnue, et qui nous entraîne avec une violence à laquelle on voudroit vainement résister, vers l'objet qui nous enchante; même avant que de savoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappés nous-mêmes?

La Marq. Non, en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je sais qu'il existe; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le nier.

Célie. Est-ce donc un si grand mal, si l'impression que l'on a reçue est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du genre de la passion même?

La Marq. Oui, sans doute, c'en est un très grand : tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué; et, moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une femme ne doit point se livrer avec une légèreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoissance. De tous les bonheurs que l'amour peut lui offrir, le premier, le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son amant. Si le caprice ne le recherche point, l'amour ne saurait s'en passer; ou,

du moins, ne s'en passe jamais sans en être cruellement puni.

Célie. Et pourtant, se rendre promptement; se rendre tard; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

La Marq. Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela; mais, en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

Célie. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

La Marq. Pardonnez-moi : il y en a une entre elles, et même beaucoup plus réelle que vous ne pensez, c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent; et que les principes nous la font braver.

Célie. Quoi! Ils nous font braver l'amour, les principes! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret!

La Marq. Non, ils ne le font pas braver : nous n'en cédons pas moins; mais nous en cédons avec plus de noblesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur,

ils ont, du moins, le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre ; de maîtriser l'imagination ; de commander aux sens, et quand une femme n'a pas contre elle de si redoutables ennemis, et qu'il ne lui reste plus que l'amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui en inspire ; et quand la sotte ambition de tourner des têtes et la vanité ne la séduisent point, cela ne devient pas si facile.

Célie. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire sur nous?

La Marq. Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

Célie. Si elle est tout à la fois aussi puérile et aussi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard peut-être, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets ; et les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achèvent toujours en nous ce que l'éducation n'avoit fait que commencer.

La Marq. Le premier de ces reproches est très fondé, sans doute ; quant au second, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piège à quelque animal que ce soit, on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer ; de même les hommes ne nous disent tant que nous sommes

belles, que parce qu'ils savent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce sera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre est toujours en nous plus susceptible de reconnoissance que le cœur; et que la plus sûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier, est de flatter l'autre. Si donc nous ne prisions la beauté, et la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous missions à être estimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous crussions enfin (ce qui est de la dernière et de la plus incontestable vérité) que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, et que la vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet; vous verriez que leurs triomphes et nos chutes ne seroient pas si fréquents; et que, si nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

Célie. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre, à Monsieur de Clerval, son bonheur.

La Marq. Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

Célie. Ah! dites-moi un peu, je vous prie, Marquise, comment vous attaqua-t-il?

La Marq. Comme, apparemment, il falloit que je le fusse, puisqu'il m'a prise.

Célie. Je vous demande pardon; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air

léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

La Marq. A cet égard, les femmes n'ont guère à se plaindre des hommes, que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si Monsieur de Clerval ne m'eût pas dit quelle avoit été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais, malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions l'air léger dont vous parlez ne lui parût encore nécessaire.

Célie. Comment! En de certaines occasions! Est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidèle?

La Marq. Non; mais constant; et, à mon sens, c'est beaucoup plus.

Célie. Quoi! Vous lui passez des infidélités!

La Marq. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

Célie. Assurément, vous êtes douée d'une belle patience!

La Marq. Bon! Quand on est sûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, et que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice, et cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; et dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes.

Célie. En vérité! Je ne vous conçois point.

La Marq. Il est pourtant bien aisé de me concevoir : c'est que j'ai moins de vanité que d'amour, et que je ne confonds pas avec ses sens les sentiments de ce que j'aime.

Célie. Mais, si je m'en souviens bien, je ne vous ai pas toujours vue si tranquille.

La Marq. Je l'avoue ; et cela étoit tout simple. Monsieur de Clerval avoit, dans le monde, plus usé son imagination que son cœur ; mais je n'en savois rien, et la peur m'étoit permise. Rien, il est vrai, n'égaloit sa vivacité pour moi ; mais, quoiqu'il parût fort amoureux, il se pouvoit qu'il ne fût qu'ardent, et qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de son esprit ; la noblesse, et les agréments de sa figure ; la façon dont il avoit vécu dans le monde ; sa réputation assez faite pour alarmer un cœur tendre ; l'idée qu'il sembloit avoir des femmes ; et, qu'à celles qui l'avoient occupé jusque-là, il ne se pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas prise, justifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des désirs, il ne l'auroit pas bannie ; il m'a prouvé de l'estime, et m'a tranquillisée.

Célie. Vous êtes assurément une maîtresse bien commode ! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous fissions toutes, qu'ils peuvent être infidèles, et n'en pas moins aimer ?

La Marq. Sans doute : ils sont nés libertins : tout les tente ; mais tout ne les soumet point ; et je ne trouve pas si chimérique la différence

qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour; et si j'ai vu Monsieur de Clerval revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

Célie. Je ne sais que vous dire; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

La Marq. Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage; et quelquefois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vide qu'il y trouve; le goût du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces misères-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendroit sans doute à la fureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier et le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'est que libertin; et avec la façon de penser que je lui connois, il ne me sera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le secours du temps et de ses seules réflexions, il sentiroit de lui-même tout le faux.

Célie. Je ne puis, Marquise, que vous admirer; vous imiter ne seroit pas en mon pouvoir. Hélas! le pauvre Prévanes a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je pensasse comme vous : nous avons eu pour cela des scènes!...

Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'est affreux de me souvenir que j'ai cent fois fait le malheur de sa vie !... Grand Dieu ! Quelle idée !... Et il n'est plus !

La Marq. Eh ! Célie ! Quel malheureux souvenir !... Mais j'entends une chaise : c'est sûrement le Duc. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé si tard ? Vous verrez un homme bien embarrassé. Il est tout à fait plaisant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

Célie. Hélas ! Marquise, que vous êtes heureuse ! La seule félicité qui puisse me rester au monde est le spectacle de la vôtre. Puisse-t-elle être aussi durable que vous le méritez. (*Elle pleure.*)

La Marq. Savez-vous bien qu'il va croire que c'est sa présence qui vous afflige ; et qu'il se flattoit de vous retrouver plus raisonnable ?

SCÈNE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL,
LA TOUR *annonçant M. le Duc de Clerval.*

Célie.

Ah ! qu'il entre, La Tour, qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée. et que le Suisse le retienne bien ; entendez-vous ?

La Tour. Oui, Madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile; et à l'heure qu'il est, Madame n'a pas de visite à craindre.

Célie. A l'heure qu'il est!

La Tour. Oui, Madame, à cause du temps qu'il fait.

Célie. Que vous êtes impatientants, vous autres, avec vos raisons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les temps? (*Le Duc entre.*) Ah! bonsoir, mon cher Duc. Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous sachiez à quel point votre présence m'est nécessaire, et que vous ayez la barbarie de m'en priver!

Le Duc. Je ne croyois en vérité pas, ma chère Célie, que mon absence dureroit si longtemps, surtout, étant parti, sûr de l'agrément de ma charge : mais j'avois à traiter avec le Ministre de choses particulières; et puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, savoir si par hasard je n'étois pas oublié dans la promotion; et tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après-dînée. Enfin, j'ai tout terminé; et vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté, et un Lieutenant-Général de ses armées. Ne vous parois-je pas bien vénérable? (*Il salue la Marquise, et lui baise fort tendrement la main.*)

La Marq. Nous vous faisons sur tant d'honneur et de gloire nos très sincères compliments;

mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plus tôt.

Le Duc. Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vraisemblable. Premièrement il falloit que je remerciasse...

La Marq. Ah ! sans doute ! Vous avez dit au Roi de fort belles choses. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue ? Je crois que cela étoit lumineux.

Le Duc. Mais il n'en faut pas moins attendre l'instant de se montrer ; j'avois, de plus, à prêter serment, et je n'ai pas, comme de raison, été maître d'en prescrire l'heure.

La Marq. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui : mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous, et je suis très sérieusement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amusé à Versailles ?

Le Duc. Beaucoup, assurément. Ce n'est pourtant pas la multiplicité des plaisirs que j'y goûtois qui m'y a retenu : j'en étois même parti d'assez bonne heure pour être ici au moins deux heures plus tôt ; mais le temps est si détestable, et le pavé si mauvais, que mes chevaux se sont abattus vingt fois, et que j'ai cru tout autant que je serois forcé de coucher en route.

La Marq. Ah oui ! voilà de belles excuses !

Célie. Mais, Duc, ne voudriez-vous rien prendre ?

Le Duc. Je vous rends grâces, Madame. J'aurois dîné par pure complaisance, si je fusse

arrivé chez vous à temps pour cela ; et je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, pour vous faire plaisir j'approcherai du feu.

Célie. En effet ! il doit être gelé.

Le Duc. Ah parbleu ! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui : il est tel, que je ne crois point, la fameuse et terrible nuit de la retraite de Prague, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée ?

La Marq. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant envie de vous punir...

Le Duc. Eh ! quand je ne vous aurois vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni ?

La Marquise (*en lui tendant la main*). Oui, Duc ; et trop même de la peur.

Célie. Ah! Monsieur de Clerval, n'auriez-vous pas en chemin rencontré M. d'Alinteuil?

Le Duc. D'Alinteuil! Non, est-ce qu'il est ici ?

Célie. Oui, d'hier au soir seulement.

Le Duc. Parbleu ! tant pis pour lui. Et il est allé à Versailles comme cela, tout légèrement !

Célie. Assurément ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

Le Duc. Ah ! ce n'est point cela : mais c'est

que Madame de Valsy n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE. Bon ! Vous verrez qu'il aura oublié de l'instruire de son retour ?

LE DUC. Mon Dieu ! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE. Vous me feriez mourir ! Expliquez-vous. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE DUC. Eh bien ! Madame, puisqu'il faut parler sans détour, c'est qu'il court le risque du monde le plus grand de ne la pas retrouver absolument telle qu'il l'a laissée.

CÉLIE. Ah ! c'est une calomnie bien atroce, et bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi, Madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays ; en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout à fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outre de fureur ! Une femme qui l'adore ! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui !

LE DUC. Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté et d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on ?

LE DUC. Rien autre chose que le petit Frécourt.

CÉLIE. Un enfant ! Cela peut-il s'imaginer ! Que peut-elle attendre de cela ?

Le Duc. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquilliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires pour qu'elle eût pris Frécourt, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

Célie. Je n'en reviens pas! Un enfant!

Le Duc. C'est peut-être pour se délasser des hommes faits.

Célie. Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre d'Alinteuil, il sera encore plus désespéré que surpris.

Le Duc. Oh! pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vus ensemble; et c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement; mais est-ce que d'Alinteuil comptoit sur elle à un certain point? Cela ne se peut pas!

La Marq. Pardonnez-moi : le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de Madame de Valsy, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

Le Duc. Ah! c'est autre chose : je n'ignore pas qu'elle y est sujette; et quand ce seroit un mal de famille, je n'en serois pas bien étonné : il y a des races si malheureuses!

La Marq. Mais ce petit Frécourt avoit quelqu'un, ce me semble?

Le Duc. Oui, une certaine Madame de Sprée : cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle

part, et que l'on trouve partout, et avec qui Frécourt avoit tout à fait l'air d'une mouche qui se seroit établie sur un colosse. Eh mais? Parbleu! d'Alinteuil n'a qu'à la prendre, lui; elle ne cherche qu'un vengeur; et j'ai vu même le moment qu'elle alloit présenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

La Marq. L'idée est assurément ingénieuse: mais si Monsieur d'Alinteuil est désespéré de l'inconstance de Madame de Valsy, il n'a qu'à regarder son aventure avec Frécourt comme une distraction, et l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne sera pas bien long.

Le Duc. Il y a toute apparence; de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui; car il est convaincu qu'on ne sauroit avoir avec les femmes de trop mauvais procédés; et en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déjà perdu deux. Ah! c'est une jolie créature! Sans principes, sans mœurs, méchant déjà comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue: aussi étoit-il en main de maître.

La Marq. Ah! laissons, pour ce qu'ils sont, tous ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, Monsieur de Clerval, avez-vous vu là-bas la petite Duchesse; sauriez-vous pourquoi je ne saurois obtenir un mot de réponse?

Le Duc. Ah! parbleu! Oui, Madame, vous écrire! Elle est vraiment bien en état de cela!

La Marq. Ah ! mon Dieu ! Vous me faites trembler ! Que lui est-il donc arrivé ? Seroit-elle malade ?

Le Duc. Rassurez-vous, Marquise, elle n'en mourra point, ce qu'on croit du moins : c'est que, tout uniment, Plessac l'a quittée, et qu'elle en est d'une désolation incroyable.

La Marq. Plessac l'a quittée ! Ne plaisantez-vous pas ?

Le Duc. On ne peut pas moins.

La Marq. Plessac l'a quittée ! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui ? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

Le Duc. La grosse Comtesse, seulement ; et l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'est pas prendre si peu de chose.

Célie. Mais il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une... En vérité ! vous êtes aussi trop incompréhensibles.

La Marq. La grosse Comtesse est donc bien fière ! Eh ! a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre Plessac ? Étoit-elle par hasard en état de faire un sacrifice ?

Le Duc. Oh ! oui ; elle avoit depuis douze ou quinze jours un M. des R..., la plus belle créature du Conseil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs et des plaisirs de la Cour. On m'a dit encore qu'il

avoit eu l'intention de proposer à la petite d'unir leurs douleurs et leurs cœurs; mais que quelqu'un qui la connoît, et qu'il a consulté là-dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux et dans les larmes! Et pour qui?

La Marq. Tout ce qui se passe dans le monde est, en vérité, bien ridicule! Et pourquoi ne revient-elle pas ici? Elle n'a actuellement rien à faire à la Cour.

Le Duc. Pardonnez-moi, Madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris, et n'y voulant voir que fort peu de monde.

La Marq. Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit encore que trop. Le beau spectacle qu'elle y donne! C'est un pays où l'on est bien compatissant, et surtout à des malheurs de l'espèce du sien, pour s'obstiner, comme elle fait, à y rester. Il faut qu'elle soit folle! Je lui écrirai demain que je veux absolument qu'elle revienne ici. Est-ce là tout ce qui est arrivé en inconstance?

Le Duc. Ce sont, du moins, les seules marquées et dont on parle.

La Marq. Mais ce n'est pas trop en huit jours.

Le Duc. En effet, j'ai vu des semaines qui rendoient davantage. Ma foi! on a bien raison de le dire : tout dépérit.

SCÈNE III.

Les mêmes, LA TOUR.

La Tour, *à la Marquise.*

Madame, voilà une lettre pour vous, de Madame la Maréchale ? celui de ses gens qui l'a apportée en attend la réponse.

La Marq. De ma mère ! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'est une de ses femmes qui m'écrit de sa part qu'elle se trouve plus mal, et qu'elle me demande. Cela change furieusement ma marche. La Tour, je vous prie, dites que je pars ; et faites avertir mes porteurs. (*La Tour sort.*)

Le Duc. Cela arrive bien mal à propos ! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

La Marq. Je ne sens pas moins vivement que vous-même cette contradiction ; mais vous seriez, avec justice, le premier à me blâmer, si je manquois à un devoir aussi sacré que l'est le devoir qui m'appelle : et quand je serois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne fût-ce que pour me conserver votre estime. Adieu, ma chère Célie ; je vous laisse ; c'est à regret que je vous quitte ; mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

Le Duc. Quand vous verrai-je donc ?

La Marq. Ce soir, peut-être. Ma mère, comme vous savez, est accoutumée à se croire plus malade qu'elle ne l'est. Il se peut donc que ce qui me paroît lui causer les plus vives alarmes soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais je m'arrête ici trop longtemps. Adieu ; à tantôt, je m'en flatte, du moins.

Célie. Adieu, Marquise. Je vous verrai demain, n'est-ce pas ?

La Marq. Oui, si cela m'est possible.

Le Duc. Avec la permission de Célie, Madame, je vais vous conduire à votre chaise.

Célie. Je ne doute pas qu'après avoir été si longtemps sans la voir, vous n'ayez plus d'une chose à lui dire ? J'en ai de mon côté quelqu'une à faire, et vous m'obligerez, Duc, de ne pas vous gêner. (*Ils passent dans une autre pièce.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE DUC.

Le Duc.

Parbleu ! j'ai donné là dans un beau piège, moi !

La Marq. Dans lequel, donc ?

Le Duc. Quoi ! N'avez-vous pas entendu le

maudit ordre qu'elle a donné pour sa porte? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous!

La Marq. Ce n'est pas moi, mais les circonstances qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de passer quelques heures tête à tête avec une jolie femme et d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu!

Le Duc. Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux Prévanes assurément, et je crois l'avoir prouvé : mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

La Marq. Prévanes! Qui est cet homme-là?

Le Duc. Vous me confondez par cette question.

La Marq. Hélas! Célie pourroit vous la faire et avec bien plus de sincérité que moi.

Le Duc. Cela seroit-il possible?

La Marq. Eh! pourquoi pas?

Le Duc. Ah! quelle horreur!

La Marq. Celles de ce genre-là sont si communes!

Le Duc. Quoi! Ce même homme qu'elle devroit éternellement pleurer, ou du moins n'oublier jamais; à qui elle doit tant! du souvenir de qui, il n'y a encore que huit jours, elle paroissoit si remplie, et dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, est pour jamais anéanti dans son cœur!

La Marq. A parler sérieusement, j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez de plus à

craindre n'est pas qu'on vous en entretienne trop longtemps; à moins cependant que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier; car en ce cas, il est certain que, quelque épuisé que soit pour elle ce sujet, elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

Le Duc. Qui! moi! Ah parbleu! je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu : mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

La Marq. Eh non! vous dis-je; nous avons dîné tête-à-tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture et cet estomac rebelle qui, selon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faisois diète depuis vingt-quatre heures. Après, nous avons eu ensemble une fort longue conversation, laquelle, par parenthèse, auroit pu faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un amant; mais non qu'elle en eût un à regretter; et le pauvre Prévanes, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une seule fois, encore a-ce été par hasard.

Le Duc. De bonne foi! vous croyez qu'elle ne le pleure plus?

La Marq. Ce seroit peut-être un peu trop dire; mais, du moins, je doute qu'elle le pleure encore longtemps, et que même, aujourd'hui, elle ne pût se passer de donner des larmes à sa

mémoire. Ce n'est pas cependant que, si ma conjecture est juste, ce ne soit bien malgré elle que cela lui arrive. Elle aimoit Prévanes; mais c'étoit à sa manière, et elle a, par malheur pour elle, une de ces âmes qui, quelque désir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, et pour qui surtout la douleur est un fardeau insupportable. Aussi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de son malheureux amant, et confidents de leur tendresse, aussi affligée qu'elle sent qu'elle devroit l'être, notre présence ne lui fût à présent plus à charge qu'agréable, ou nécessaire.

Le Duc. En ce cas, pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle? A quoi peut lui servir cette fausseté!

La Marq. A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur, et sur la honteuse facilité avec laquelle elle s'est consolée de Prévanes, car, dans le fond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir longtemps : elle tâche donc de masquer l'âme qu'elle a, de celle qu'il seroit beau d'avoir; et c'est précisément ce qui fait qu'elle ne veut montrer à personne, et moins encore à nous qu'à qui que ce puisse être, la sienne telle qu'elle est.

Le Duc. Mais croyez-vous qu'elle se console de Prévanes au point d'en prendre un autre?

La Marq. Je n'en sais rien; mais quand cela arriveroit, je n'en serois pas bien surprise : elle n'est pas morte.

Le Duc. Ah! cela seroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle!

La Marq. Affreux, j'en conviens; fort ordinaire pourtant. Ce n'est pas sa faute à elle s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a pensé mourir, et s'il en est mort; elle l'a pleuré : si ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit du moins tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh! qui sait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate? Nous ne récompensons jamais les sacrifices que l'on nous fait, que quand nous sommes dignes qu'on nous en fasse. Célie, charmante par la figure, avec de l'esprit, ne pensant peut-être point dans le fond absolument mal, n'en est cependant pas plus faite par son excessive légèreté, pour s'attacher un honnête homme; et ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

Le Duc. Ah! ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que je la connois.

La Marq. Ah! ah! est-ce qu'elle auroit eu des vues sur vous?

Le Duc. Je l'ignore : et cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

La Marq. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

Le Duc. Vous avez raison : il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

La Marq. Bon! vous êtes bien gens tous deux à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naisse pas de caprices.

Le Duc. Et puis, je ne sais pas, elle ne m'a jamais plu.

La Marq. Cela est encore fort extraordinaire, par exemple : car j'ai vu des femmes qui n'étoient assurément faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle, non seulement trouver grâce devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

Le Duc. Aussi, puis-je plus aisément vous dire qu'elle ne m'a jamais plu, que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auroient été fort inutiles. Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

La Marq. Mon amie! Pouvez-vous penser

que l'amitié puisse jamais unir deux caractères aussi différents que le sont les nôtres? La parenté a commencé notre liaison; Célie l'a continuée plus par nécessité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'esprit de sa mère qui, l'estimant déjà bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle, et eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point si sa fantaisie se tournoit de votre côté; mais elle m'aimeroit, et le plus tendrement du monde, que, si elle vous trouvoit à son gré, ce ne seroit point du tout pour elle une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraint qu'à un certain point sur ces sortes de choses : et, dans le fond, elle pense sur cela comme tant d'autres...

Le Duc. Savez-vous qui je crois qu'elle prendroit, si cela pouvoit s'arranger avec vous?

La Marq. Qui? M. d'Alinteuil? Vous vous trompez; elle l'a déjà eu.

Le Duc. Je ne l'ignore ni ne puis l'ignorer, car c'est lui qui me l'a dit : et, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de Célie, qu'il me disoit exactement vrai.

La Marq. Par lequel des deux leur affaire a-t-elle fini? Je n'ai pas trop suivi cela : est-ce par lui?

Le Duc. Mon Dieu! non, c'est elle qui l'a quitté pour Manselles et je l'en ai vu même furieusement piqué.

La Marq. Il avoit tort : c'étoit là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve, comme le successeur qu'on a.

Le Duc. Vous avez raison : c'est dommage que dans ces circonstances-là, on commence par crier, et que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'Alinteuil est devenu son ami; et c'est ce qui me feroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

La Marq. Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractère, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre, qu'il a été aisé de les avoir?

Le Duc. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur?

La Marq. Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain temps, elle est usée, et usée à ne jamais renaître : si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

Le Duc. Voilà des raisons auxquelles il me semble qu'on ne sauroit rien opposer.

La Marq. A l'égard de Célie, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant

qu'il n'y mette point d'obstacle, que ce sera Monsieur de Bourville?

Le Duc. Ah! parbleu! J'en serois comblé de joie : il est fort aimable, et mon ami. Mais sur quoi jugez-vous que ce sera lui?

La Marq. Sur ce qu'à un souper qu'il fit avec elle peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut si frappée, que, sans tout ce qui est arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter Prévanes aussi légèrement qu'elle en a déjà quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

Le Duc. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car si, par les agréments, elle a de quoi tenter Bourville, elle n'a sûrement pas, dans le caractère, de quoi le fixer. Je sais, de plus, qu'il est actuellement fort amoureux d'une autre.

La Marq. Mais vous savez aussi, je crois, que cela n'empêche rien; et que le sentiment le plus tendre vous laisse toujours de quoi avoir une fantaisie.

Le Duc. Aussi ne douté-je point que quand il auroit vu Célie, avec plus d'indifférence...

La Marq. Est-ce que l'impression a été respective.

Le Duc. Mais oui, c'est-à-dire qu'il s'est fort bien aperçu des vues qu'elle avoit sur lui, et qu'il ne s'éloignoit pas d'y répondre; et je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

La Marq. C'est ce qui me feroit désirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déjà fait, en ce genre, tant de choses ridicules !... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt ; j'y serai, selon toute apparence, rentrée longtemps avant que vous puissiez y arriver ; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sauriez, aussitôt que vous le voudriez, quitter Célie.

Le Duc. Ah ! de grâce, Marquise, encore un moment.

La Marq. Oh ! pas seulement une minute : l'état de ma mère m'inquiète ; et d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissassiez Célie seule plus longtemps.

Le Duc. Adieu donc, Marquise, puisqu'il le faut : mais en vérité ! pour les gens qui s'aiment, les bienséances et les devoirs sont de bien terribles choses ! *(Il la conduit à sa chaise et rentre dans le cabinet de Célie.)*

Comme il y a des lecteurs qui prennent garde à tout, il pourroit s'en trouver qui seroient surpris, le temps étant annoncé si froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu ; et qui se plaindroient avec raison de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée, on est obligé de dire, que pendant l'entretien de la Marquise et du Duc, Célie a sonné, et que c'étoit pour qu'on raccommodât son feu. L'éditeur

de ce dialogue s'étant, à cet égard, mis hors de toute querelle, se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.

SCÈNE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

Je vous demande pardon, Madame, de vous avoir fait attendre si longtemps. J'ai peut-être abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder : mais, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une chose à lui dire ; et il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'accident qui l'empêche de rester avec nous ; mais ce n'est pas là le premier tour que Madame sa mère me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure, encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme? Et que je vous trouve heureux de lui plaire !

LE DUC. Ah ! que je sens bien aussi tout mon bonheur !

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée !

Et qu'elle y réunit de charmes! Que de douceur et de sûreté dans le commerce! Que de tendresse et de vérité dans le cœur! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

Le Duc. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde, qui pense comme elle fait; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

Célie. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu; car sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise, et même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser; mais il falloit que vous vécussiez avec celle-là, pour vouloir bien en paroître persuadé.

Le Duc. Oserois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaise foi?

Célie. Mais, sans compter le reste, ce seroit toujours une excuse de plus aux mauvais procédés.

Le Duc. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarrassent ordinairement assez peu s'ils peuvent, ou non, les justifier; et c'est une sorte de perfidie dont les autres n'ont pas besoin.

Célie. Vous croyiez donc, vous, avant que de vous lier avec la Marquise, qu'il y eût des femmes que l'on pût estimer?

Le Duc. Oui, je le pensois : c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas jusque-là permis d'en rencontrer; mais je ne m'en croyois pas pour cela plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

Célie. Quoi ! pas même une exception en faveur de Madame d'Olbray?

Le Duc. Madame d'Olbray? Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

Célie. J'aurois juré que si : mais, pour vous être aussi inconnue que vous le dites, ce nom-là vous étonne singulièrement.

Le Duc. Il est vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, et surtout à propos de moi. Me seroit-il, au reste, permis de vous demander qui est la charitable personne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle?

Célie. Qu'importe qui me l'ait dit? Cela est-il vrai?

Le Duc. Hélas! mon Dieu, oui : mais entre nous, s'entend; car j'en suis si honteux, que je ne saurois me résoudre à en convenir avec tout le monde.

Célie. Votre répugnance sur cela me paroît assez bien fondée. Cette femme est affreuse, mais se peut-il qu'elle ait jamais été bien?

Le Duc. Ma foi! j'ai ouï dire que non à ma grand'mère; ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin bien ignoble.

Célie. Mais, autant qu'on peut en juger au-

jourd'hui, elle doit n'avoir pas été absolument mal coupée.

Le Duc. A l'égard de la coupe, je ne savois pas dans ce temps-là ce que c'étoit : elle me disoit qu'elle étoit charmante; et je le croyois; car que faire? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'avois, on jouit toujours plus qu'on ne discute.

Célie. Fûtes-vous bien longtemps à vous arranger avec elle ?

Le Duc. Non, parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien sûr encore; et elle fit fort bien : je serois mort de ma flamme plutôt que d'oser l'en instruire.

Célie. Il y avoit bien du respect dans ce procédé-là : mais quelque précieux que lui dut être l'aveu de votre tendresse, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; et, avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime, une femme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

Le Duc. Ah! Madame, l'indécence d'un côté, et de l'autre la nature, arrangent si bien et si promptement les choses, que l'on se trouve tous deux du même avis, sans pouvoir, le plus souvent, dire ni l'un ni l'autre comment cela s'est fait.

Célie. Cela fait horreur! Et vous aimiez cette vilaine femme-là?

Le Duc. A la fureur! Je le croyois, du moins. Eh! pourquoi donc pas?

Célie. Quoi! Une femme qui se livroit d'une façon si affreuse!

Le Duc. Qu'est-ce que cela me faisoit, à moi? Il étoit tout simple que ma reconnoissance fût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, et que j'imaginois que d'un premier sentiment il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grâce des préliminaires.

Célie. Quoi! vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de Madame d'Olbray?

Le Duc. Oui : il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu ; mais elle ne m'en étoit que plus chère.

Célie. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun temps de votre vie, vous eussiez été si dupe : cela me paroît incroyable!

Le Duc. Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étois né avec une simplicité singulière.

Célie. Si cela est vrai, Monsieur le Duc, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

Le Duc. Cela n'est point douteux et ne sauroit l'être : mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la première passion de Madame d'Olbray, avez-

vous apporté dans le monde une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaisantez ici; et n'y avez-vous pas été exposée aux mêmes méprises?

Célie. (*En soupirant.*) Grand Dieu! si je l'ai été!

Le Duc. Ce soupir paroît être en vous l'effet d'un désagréable souvenir : est-ce que véritablement vous y avez été attrapée?

Célie. Quelle question? Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis si longtemps?

Le Duc. Cela est vrai; je suis dans mon tort; mais comme je ne savois pas si vous consentiez à paroître vous souvenir de ces premiers événements de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me dispenser de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puisque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être surprise aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le seriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre; et, entre nous, l'objet qu'il avoit ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

Célie. J'en conviens; mais je ne le savois pas.

Le Duc. Quoi! vous supposiez que Monsieur de Norsan pouvoit être fidèle, ou fixé?

Célie. Si, avant même que je l'aimasse, je ne croyois pas tout ce qu'on me disoit de sa perfidie, jugez quand il eut su me plaire, combien j'en rabattis encore.

Le Duc. On vous avoit donc déjà parlé de lui ?

Célie. Trop : et je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même peut-être, se seroit fait un autre objet, ou ne s'en seroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de son inconstance, et du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendues victimes, sans, en même temps, m'apprendre qu'il avoit su leur plaire ; et quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts et tous les ridicules possibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher si universellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec soin, mais qui ne m'en obsédoit que plus, me donna de le voir le désir le plus ardent, désir dont, malheureusement, le mari qu'on me choisit n'avoit pas de quoi me soustraire ; et qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

Le Duc. Et vous avez raison : l'on n'occupe pas longtemps l'imagination d'une femme sans aller jusqu'à son cœur, ou du moins sans que par les effets cela ne revienne au même.

Célie. J'ai bien sensiblement éprouvé la vérité de ce que vous me dites là ! A peine me vis-je ma maîtresse, que mon premier soin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter, et cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curiosité, fut de ma part poussée si loin, et avec si peu de ménagement; je parlois de lui si souvent et avec tant de chaleur et d'imprudence, que mes désirs et mes discours lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déjà. Nous nous rencontrâmes donc bientôt : et quoique sa figure me parût aimable je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert que l'impression que j'en reçus en fut beaucoup moins vive : car enfin ce n'étoit pas là le fantôme à qui je m'étois déjà rendue. D'ailleurs, la sorte de légèreté que lui donnèrent auprès de moi les espérances qu'il avoit conçues, et qu'il ne sut ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il falloit que je me fusse soumise; et, sans doute parce que ce sentiment retardoit le progrès du mien, je lui sus en même temps mauvais gré de me le faire sentir. Je ne sais s'il s'en aperçut; mais je le vis chercher à

me ramener à lui peu à peu par des façons moins légères. Cette différence ne m'échappa pas; comme je ne doute point aujourd'hui qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, et peut-être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure, affecta des distractions, montra de l'inquiétude, et n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire que si la crainte de me commettre ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres transports à quel point il me trouvoit aimable.

Le Duc. Tous ces stratagèmes, à vous parler naturellement, étoient un peu usés; et je doute, par conséquent, qu'ils produisissent aujourd'hui sur vous l'effet qu'ils y firent alors; car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

Célie. Mais non, à ce qu'il me semble, ce ne fut pas cela que je pensai; loin même de croire, comme il paroissoit le désirer, que je l'eusse si vivement frappé, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint et me donna pour lui une sorte de repoussement qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisoit, au contraire, regarder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

Le Duc. J'entends bien; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craignissiez d'en être

aimée, et que vous crussiez pourtant qu'il vous aimoit.

Célie. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvements étoient rapides et confus ; mais autant que je puis aujourd'hui me rappeler des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une sorte d'existence est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus désiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne foi ; mais voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée ! Car, pensez-vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui que de tout autre, il m'eût, dès la première vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son âme ?

Le Duc. Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards : peut-être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être aussi que, si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément qu'on a remarqué qu'en général vous vous défendez avec moins d'avantage contre un homme en réputation, quel qu'il soit d'ailleurs, que contre l'amant le plus

aimable, mais qui n'offre point à votre amour-propre l'appas de la célébrité. Eh bien! Madame, comment se passa cette première soirée?

Célie. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspiroit contre moi; la maîtresse de la maison, quoiqu'une de ses premières victimes, étoit sa complice : ce que je croyois une pure rencontre étoit une affaire arrangée; et de tous ceux qui se trouvoient là, j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc, se faisant une loi de contribuer à ma perte; les femmes pour avoir une compagne d'infortune de plus; les hommes pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de Berland, et il ne sut que trop m'y forcer à donner à tous ses mouvements cette attention inquiète et intéressée, que je n'ai jamais vue être sans danger pour nous, et qui peut-être est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin, on servit; et vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La conversation commença par être générale; et comme il y a peu d'hommes qui aient une superficie aussi étendue et aussi variée que la sienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connoissances que de l'agrément qu'il savoit répandre sur les matières qui en sont le moins susceptibles; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains; de la facilité singulière avec laquelle son esprit se plioit à

tous les tons; et comment, le donnant à tout le monde, il paroissoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit une haute idée du sien, l'entretien se partagea : le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de son amour; et, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois désiré, et que je ne m'y étois attendue.

Le Duc. Légèrement, sans doute; pour froidement, cela ne lui ressembleroit pas.

Célie. Peut-être aurois-je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses désirs; et qui, tout brûlant qu'il étoit remplissoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour et du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre qu'à me toucher; et que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta et dans les expressions dont il se servit, ni ce qu'il devoit à mon âge et à la décence de mon sexe; ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me supposer : et je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta; et avec quelle

vivacité je sentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

Le Duc. Eh bien ! vous vous trompiez : ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre ; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant d'égards pour la vertu d'une femme, et en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit peut-être envie d'en avoir ; et cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de Norsan faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du désir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que, quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on désire qu'elle n'ait plus.

Célie. Assurément ! cela est tout simple ; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour et de la délicatesse ; et point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre, que pour en inspirer le désir. *L'Amour*, comme dit La Fontaine, *est nu, mais il n'est pas crotté*. Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

Le Duc. Je suis, Madame, tout à fait de

votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur; et je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts que de ne pas chercher à se faire croire respectivement que les sens et le caprice ne l'ont pas seuls formée; et au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton et l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis... Et Monsieur de Norsan s'en tint-il avec vous aux simples propos ?

Célie. Comment donc ! s'il s'y tint?

Le Duc. Eh mais ! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, surtout débutant d'une façon si légère, qu'il ne s'y fût pas borné ; et je m'étonne que, l'ayant depuis plus particulièrement connu, vous n'ayez pas senti combien, dans cette première rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue ?

Célie. Que, tout indignée que j'étois d'être attaquée d'une manière, non seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, et malgré la crainte qu'il m'inspiroit, il sut enfin faire passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

Le Duc. Quoi ! vous lui dîtes que vous l'aimiez?

Célie. Non, pas absolument; mais cela n'em-

pècha pas que, dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

Le Duc. Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

Célie. D'aveu ! Je ne lui en fis point.

Le Duc. Vous lui donnâtes donc des équivalents qui le satisfirent, qui lui formèrent une sorte de certitude ? Car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

Célie. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

Le Duc. Quelques jours après, seulement. Ce ne fut donc pas lui qui vous ramena?

Célie. Assurément, non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fût possible? Nous ne sortîmes même pas ensemble; mais je ne sais : il falloit que, d'avance, et dans la supposition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup : mon cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rues aussi désertes que détournées : au bout d'une de ces rues mon carrosse arrêta. Monsieur de Norsan qui, sans que j'en susse rien, m'attendoit, se lança dedans impétueusement, s'y plaça malgré moi; et supposant obtenu

l'aveu qui seul auroit pu justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la menace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisoit pour les empêcher de percer, l'obligèrent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre ni en écouter aucune, et le forçai enfin de me quitter, très déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

Le Duc. Vous en direz ce que vous voudrez, Madame; mais, avec votre permission, il falloit que (et vraisemblablement sans vous en douter) vous vous fussiez cruellement commise, pour que, malgré sa témérité naturelle, il osât tant?

Célie. Que voulez-vous?... Une femme timide, et qui ne sait encore la valeur de rien... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises... L'étonnement qu'on ose, dès la première vue, en tenter de pareilles... Le goût qui combat l'indignation...

Le Duc. Eh mon Dieu! tout cela se comprend de reste; et vous voyez même que je l'avois deviné : au surplus, vous ne m'en croirez peut-être pas, mais voilà, j'en suis sûr, la première insolence qui ne lui ait pas réussi de prime abord.

Célie. Pour moi, je ne conçois pas comment une seule fois en sa vie, cela a pu lui réussir : mais est-ce que c'est une façon dont vous admettiez l'usage, vous ?

Le Duc. Comme cela : oui et non, selon les occasions, encore plus suivant les caractères. On croit assez généralement, quoiqu'à tort peut-être, que rien ne nuit à la vertu comme la surprise ; et il est assez naturel que ceux qui l'imaginent cherchent plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'étonnement est suivi, ou accompagné de la colère, il y en a aussi en qui il suspend toute faculté ; et l'on ne sauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non désirée, ne soit très dangereuse. Si l'on savoit quelle est, sur cela, la façon de penser d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a besoin de l'être pour être vaincue, et les deux sexes y gagneroient également : mais, réduit comme on l'est presque toujours, sur une chose si essentielle, à marcher au hasard, et à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité ou la retenue ? On est si exposé à être la dupe des physionomies, et même des réputations, que quelquefois c'est à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on présente un hommage respectueux ; et que c'est avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'insolence : pour moi, comme il arrive assez communément qu'on manque

une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis est qu'il nous est de la dernière importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

Célie. Mais celle dont nous parlons est affreuse ! Et elle est en même temps la preuve d'un si cruel mépris, qu'il me paroît impossible qu'elle détermine quelque femme que ce soit.

Le Duc. Plaisanterie à part, je suis sur cela totalement de votre avis : il y a cependant une chose qui me tient, à cet égard, un peu en suspens : c'est que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a en même temps pas d'homme (j'entends de ceux qui sont ou se disent dans l'usage de l'employer) qui ne soutiennent qu'ils s'en sont toujours très bien trouvés. De cette différence d'opinion sur la même chose, j'inférerois donc, ou que les uns ne disent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impression qu'elle fait sur nous, s'ils s'en sont indistinctement servi avec toutes, leur a manqué ; ou que, quoique toutes paroissent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impose, non seulement plus qu'elles ne disent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

Célie. Plus qu'elles ne voudroient ! Quel conte !

Le Duc. Mais sans doute : s'il y a au monde quelque chose de bien prouvé, c'est qu'il y a

des instants où, quelque peu disposée que, par la nature ou par ses principes, une femme soit à se laisser subjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup sur elle : et si cela est, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'est le plus involontairement du monde qu'elle admet une chose qui n'est pas moins contre sa constitution, que contraire à ses maximes. Il est tout aussi certain qu'il y a d'autres moments où la femme qui, par toutes sortes de raisons, doit regarder l'insolence, moins comme une insulte faite à sa façon de penser que comme un hommage rendu à ses charmes, aura, contre son usage, plus de disposition à la punir qu'à la récompenser. Avec la première, on a saisi le moment; avec la seconde, on l'a manqué : et en bonne physique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni se flatter de l'autre.

Célie. Qu'est-ce que le moment; et comment le définissez-vous? Car j'avoue de bonne foi que je ne vous entends pas.

Le Duc. Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, si elle est aperçue, ou sentie par quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

Célie. Vous en direz ce que vous voudrez;

jamais vous ne me ferez croire au succès des insolents.

Le Duc. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs : mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

Célie. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

Le Duc. J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre; il y auroit quelquefois trop à perdre pour nous.

Célie. Ah oui! pour vous en savoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

Le Duc. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloirè, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse!

Célie. Et c'est cependant ce que vous cherchez le moins, en général, s'entend : cet accord si doux du plaisir et de la gloire est, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monsieur de Norsan.

Le Duc. Quelquefois, par hasard; mais je lui ai vu des conquêtes qui, certainement, réunissoient tout ce qui peut flatter; et vous en êtes une preuve.

Célie. Cela se peut; mais vous l'avez aussi vu courir après des espèces qui n'auroient pas seulement mérité les attentions du moins délicat de ses valets de chambre.

Le Duc. Vous le jugiez ainsi.

Célie. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins surpris, ni moins scandalisé que moi-même des choix que quelquefois on lui voyoit faire.

Le Duc. On est souvent étonné, à la guerre, de voir un grand général s'amuser à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ses projets, et par conséquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroissent si peu faites pour le tenter. Il en est de même de Monsieur de Norsan : on ne voit que ce qu'il fait; mais on n'en pénètre pas le motif. On le juge pourtant. Mais puisque nous voilà retombés sur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment de l'excès d'indignation, très méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentiments qu'il vous avoit inspirés? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

Célie. Je l'aimois; et vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part, et ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût, qui n'en renfermât, ou n'en couvrît une : il m'en descendoit jusque par la cheminée! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux suisse que l'on m'avoit donné comme le suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois, il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas, sur le spécieux

prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, et qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir, une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grison; et, après ce qui s'étoit passé entre nous deux, ce que vous allez trouver bien plus singulier encore, c'est que ce ne fut qu'à une violence nouvelle, et fort supérieure à la première, que je le reconnus parfaitement.

Le Duc. C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piqûre du scorpion : eut-il tort de l'avoir cru?

Célie. Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise; mais seule avec lui (car enfin c'étoit l'être, que de n'avoir autour de moi que des valets qui lui étoient vendus), l'état où j'étois... la surprise... l'effroi...

Le Duc. L'amour...

Célie. L'amour? Non; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire, ce fut ce qu'au milieu de tant de mouvements divers, je crus distinguer le moins.

Le Duc. Et ce qui, cependant, combattoit pour lui beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi! si l'on vouloit considérer de sang-froid combien de choses s'arment contre la

vertu d'une femme, on seroit plus étonné de ce qu'elle peut se défendre quelque temps, qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle quelquefois elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites là est bien vrai! Mais ce n'en est pas moins une réflexion, que les hommes, et Monsieur de Norsan tout le premier, ne se présentent guère.

LE DUC. Bon! Lui! est-ce qu'il croit à la vertu? Il a, sur cela, les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qu'il m'en croyoit ne l'effrayoit guère.

LE DUC. Oh çà! Madame, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faisoit si bien d'en agir avec moi si légèrement, ou pour parler plus juste, avec une insolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh! pour des exemples, elle en a tant que vous en seriez confondue; et croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir en secret à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

CÉLIE. Voilà, pour les anciens, de bien étranges maximes!

Le Duc. Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous ne pensez, c'est que moi, personnellement, je n'ai jamais employé le respect, que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'est point qu'en ce cas-là on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant, et qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je sacrifiois : mais, soit que, dans ces circonstances-là, une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on a pour sa vertu, soit par d'autres raisons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, su plus de gré ; et plus par mon imbécile retenue j'ai perdu d'occasions que depuis je n'ai pu retrouver, plus je suis convaincu que si Monsieur de Norsan vous eût respectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui ; ou que, du moins, vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

Célie. Tout cela est possible ; mais, du moins, il n'auroit pas eu à se reprocher de l'avoir remportée par de mauvaises voies.

Le Duc. Je ne suis pas, comme vous savez, ni plus impertinent, ni moins délicat qu'un autre ; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagements qu'à la rigueur elle ne désiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette

façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour et pour de franches misères, auxquelles d'elle-même elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, et de se le dire inutilement. Oh! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide; mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner, pour ainsi dire, pièce à pièce, et de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

Célie. Ah! vous voulez ressusciter le persiflage! C'est un projet!

Le Duc. Sans m'amuser à défendre mon raisonnement, permettez-moi une question : Pardonnâtes-vous, ou non, à Monsieur de Norsan la violence qui vous mit dans ses bras?

Célie. Assurément! je la lui pardonnai. M'avoit-il laissé d'autre parti à prendre?

Le Duc. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les

suisses ; de n'avoir transformé des ramoneurs en Grisons, ou des Grisons en ramoneurs ; de ne s'être enfin donné des peines incroyables que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit ; et là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les soupirs, étouffée par les sanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis sur votre personne, et de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin si vous lui en eussiez laissé la commodité.

Célie. Pensez-vous que cela eût été si déplacé ?

Le Duc. Mais cela ne vous auroit-il point paru bien ridicule ! Premièrement...

Célie. Oh ! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus longtemps : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre, et vous et moi voyons les choses si différemment que ce seroit entre nous deux matière à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse.

Le Duc. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

Célie. De grâce, encore une fois, laissons cela : abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeler l'idée du plus perfide de tous les hommes, ni

à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

Le Duc. Eh bien, je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie : c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de Monsieur de Norsan, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fissiez ce que mille avant vous n'avoient pu faire ; qu'en un mot, vous ne le fixassiez. Aussi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée, et le peu de temps qu'il vous resta.

Célie. Oh ! pour cela, il est vrai que, si vous en exceptez cette première fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes que pour vos sentiments, il n'a pas tenu à lui que je restasse très convaincue que je n'avois en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

Le Duc. Je vais peut-être vous parler avec trop de franchise ; mais il est sûr que si l'idée, aussi injuste que cruelle, que sa propre désertion vous avoit laissée de vous-même, a pu contribuer pour quelque chose à vous faire prendre Monsieur de Clêmes après lui, son inconstance a eu pour vous de bien désagréables suites.

Célie. (*En rougissant.*) M. de Clêmes !

Le Duc. Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après son autorité : il

m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire; mais comme c'est un de ces faits qui, quand ils ne sont pas véritables, sont fort agréables à supposer, je ne serois pas surpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur; et si vous vous rendiez justice, vous le trouveriez aussi simple que moi-même.

Célie. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureusement pour moi, l'accuser de s'en être vanté sans raison.

Le Duc. Quoi! Madame, il est réel qu'il vous a plu! Je vous avoue que pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh! comment est-il possible que vous ayez donné à Monsieur de Norsan un pareil successeur! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre; et quoiqu'on ne puisse équitablement lui refuser de l'esprit, il n'en est pas moins vrai que ce qu'il en a est bien éloigné d'être aimable. C'est une prétention! Un bavardage! Un travers dans les idées, qui ne ressemble à rien, et dont je suis confondu que vous n'ayez pas été affectée aussi désagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

Célie. Mais il n'est pas absolument dénué de grâces; et dans le tête-à-tête (où vous savez qu'on a toujours moins de prétentions) son esprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui donnez, et que je conviens qu'il a, quand il veut briller.

Le Duc. Par malheur pour lui, si mon suf-

frage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, et ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir : pour les grâces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la dernière intimité avec l'homme de son siècle qui en a le plus, et de plus à lui, les grâces gauches, maussades et forcées de Monsieur de Clêmes, aient pu faire sur vous quelque impression.

Célie. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vide affreux qui succède à une passion, et si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes : son assiduité ; sa patience ; l'ennui du désœuvrement ; un désir mal raisonné de vengeance... En vérité ! moi-même je n'y conçois rien.

Le Duc. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, et je connois même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé, comme à vous, de prendre un engagement sans avoir jamais pu depuis, avec quelque soin qu'elles s'examinassent là-dessus, se dire ce qui les y avoit déterminées.

Célie. Sans raisonner sur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit pas vraisemblable que je prisse jamais cet homme-là.

Le Duc. Pour savoir ce qu'en ce genre-là fait ou peut faire une femme, ce n'est pas toujours dans le vraisemblable qu'il faut le chercher.

Célie. Croiriez-vous bien une chose? C'est que née sensible, et adorée de Monsieur de Clêmes; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimasse, mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conséquent, tout ce que ce désir, et les sens mêmes devoient produire), jamais, malgré ses efforts et les miens, il n'a pu parvenir à me rendre seulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec son prédécesseur.

Le Duc. Quoi! pas même ce dédommagement?

Célie. Pas même : cela est-il imaginable?

Le Duc. A la rigueur, oui : l'amour qu'on veut avoir ne vaut jamais l'amour qu'on a; et puis, à dire la vérité, Monsieur de Clêmes, tout de suite après Monsieur de Norsan; sans intermédiaire qui eût un peu affaibli les idées que ce dernier vous avoit laissées! Monsieur de Clêmes est si gourmé! Il devoit être si empêtré dans son bonheur! si gauche dans ses caresses! mettre tant de pédanterie dans ses transports mêmes!... Ma foi! Madame, à tous égards, vous aviez fait là un terrible choix! Heureusement pour vous, les circonstances l'excusoient; et plus heureusement encore, cela n'a duré que le temps que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

Célie. Ce ne fut cependant pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le fit quitter; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois fait, tout au plus, que lui rendre justice ; et cette présomption si déplacée, m'éclairant sur ses ridicules, me força bientôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs, il est, comme vous l'avez remarqué très bien, sec, pédant et gourmé ; et il a dans tout cela plus encore de l'esprit que dans la figure : il possède, de plus, le très incommode ridicule d'aimer à régner et à dicter des lois ; mais j'abhorre la domination, surtout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non seulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque chose que lui et moi puissions faire, je ne l'aimerois jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; et en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très bien pris dans le monde.

Le Duc. Au mieux ! Madame : je puis vous le certifier, moi ; cela y prit même si bien que, pour peu que cela eût été d'usage, on se seroit fait écrire à votre porte ; et que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste eût certainement été le mien.

Célie. Un empressement si vif de votre part m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois

dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

Le Duc. Je ne vois pas bien comment une chose si simple auroit pu vous paroître extraordinaire.

Célie. Mais, pardonnez-moi : vous m'aviez vu prendre Monsieur de Clêmes avec tant d'indifférence, que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit on ne peut pas plus égal que je le gardasse, ou non ; et que par conséquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penser le contraire, m'auroit avec raison surprise.

Le Duc. Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on soit ami des gens, on est bien aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

Célie. Un aussi faible sentiment que celui dont vous parlez doit, sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage, laisser une bien grande indifférence ; et vous me forcez de croire que je prenois sur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je restasse, ou non, attachée à Monsieur de Clêmes.

Le Duc. Sans prendre à l'usage qu'une femme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts, il ne se peut pourtant pas que l'on reste indifférent sur cela à un certain point, lorsque l'on a l'honneur d'être de ses amis.

Célie. Oh ! ce n'est que cela ! J'aurois presque imaginé toute autre chose.

Le Duc. Quoi ? de l'amour?

Célie. Non, pas précisément; mais quelque chose de moins général, et d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ses nuances, comme vous savez.

Le Duc. Oh! cela n'étoit pas, non plus, tout à fait si général!

Célie. A la rigueur, cela étoit possible; mais vous ne vous conduisiez point avec moi, s'il vous en souvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, et sans vous en faire de reproches, au moins! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui sur qui je parus faire le moins d'impression.

Le Duc. A vous parler naturellement aussi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, et obsédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le temps de distinguer si je manquois ou non dans leur foule.

Célie. Il faut bien que cela ne soit point, puisque je m'aperçus que vous ne la grossissiez pas.

Le Duc. Ce fut peut-être à cause de cela seul que vous vous en aperçûtes?

Célie. Vous me croyez donc bien vaine?

Le Duc. Je n'ai pas moi-même assez de vanité pour croire que vous dussiez attacher à mon hommage, un bien grand prix; mais c'est que quelquefois vous voyez plus en ce genre ce

qu'on vous refuse, que ce qu'on vous rend. Quand je dis vous, je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus qu'il y a des positions où, quelque aimable qu'une femme puisse nous paroître, il ne seroit pas convenable de le lui dire sérieusement, parce que l'on courroit le risque de la tromper, ou d'être infidèle, et qu'un honnête homme ne doit s'exposer ni à l'une ni à l'autre de ces deux choses-là : de le lui aller dire à titre de simple fleurette, et sans aucun autre objet, en est une qui m'a toujours paru souverainement ridicule; et c'est aussi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

Célie. Cela est plaisant! je vous aurois cru moins de scrupules sur la première de ces deux choses-là et plus de goût pour la seconde, et si vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un et l'autre : mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous sommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au sujet de ma rupture avec Monsieur de Clêmes, il sembleroit que, dans ce temps-là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je serois en droit de vous supposer : car, n'est-ce pas ce que, si je voulois, je pourrois inférer de l'empressement avec lequel vous vous seriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'usage?

Le Duc. Si ce n'est pas dans la dernière pré-

cision ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, sans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce sens-là.

Célie. Pour moi, qui ne cherche assurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en présentent point d'autre; et je crois que je serois pas la seule qui les interprétât comme je fais.

Le Duc. C'est selon le plus ou moins de besoin qu'on auroit qu'elles le signifiassent; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues sans conséquence.

Célie. Oh! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

Le Duc. Une crainte de cette espèce me donneroit un si grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

Célie. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, sans m'en donner, toute la première, un très grand.

Le Duc. Je ne sais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paroissent toujours moins déplacées que les nôtres.

Célie. C'est selon ce que nous sommes : car, à mon gré, ce n'est pas notre sexe, mais nos grâces, qui les excusent; et toutes n'en ont pas,

comme vous savez. *(Ici la conversation tombe une minute à peu près; et Célie paraît rêver assez profondément. Le Duc, enfin, lui demande ce qui l'occupe si fort.)*

Célie. Je cherchois à me rappeler quelle femme vous occupoit vous-même, lorsque Monsieur de Norsan me quitta.

Le Duc. Tout ce dont je me souviens, c'est que je faisois quelque chose; mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous dire tout d'un coup ce que c'étoit.

Célie. Il falloit que cela ne vous intéressât pas beaucoup, puisque vous en avez si peu conservé la mémoire.

Le Duc. Assurément : selon toute apparence, c'étoit quelque fille.

Célie. Et quand je quittai Monsieur de Clêmes?

Le Duc. C'étoit quelque chose qui ne valoit pas beaucoup mieux.

Célie. Oserois-je bien, à présent, vous demander pourquoi, lorsque Monsieur de Norsan me quitta, vous sentant, de votre aveu même, une sorte de goût pour moi, et ne faisant rien qui vous imposât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point; ou pourquoi, quand je quittai Monsieur de Clêmes, étant, à fort peu de chose près, dans la même position, vous gardâtes le même silence?

Le Duc. *(Avec embarras.)* S'il est vrai que dans le temps que Monsieur de Norsan vous

rendit votrè liberté, la mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainsi que cela nous arrive souvent, pris, sans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guère davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur ; mais ses dispositions n'étoient pas restées les mêmes : elle vouloit à toute force que je l'aimasse : c'étoit une fantaisie qui lui étoit venue ; en conséquence, elle ne se prêtoit plus avec la même résignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que, quoique par elles-mêmes des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérobant sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoissoit ma façon de penser là-dessus, en abusoit indécemment. De sorte que quand, enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai, non seulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde dont je me serois défié le moins.

Célie. Soit : mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire assurément que je fisse rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez envie ; car je fus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

Le Duc. Tant que cela !

Célie. Oui, tout autant : c'étoit, à ce qu'il me semble, vous laisser le temps de vous expliquer.

Le Duc. Eh mais ! Madame, avec votre permission, vous ne mîtes pas entre de Clêmes et d'Alinteuil un si long intervalle ?

Célie. *(En affectant de rire.)* Monsieur d'Alinteuil ! Voilà une bonne folie ! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde?

Le Duc. On a pris cette liberté : est-ce que vous n'en saviez rien ?

Célie. En voilà, je vous jure, la première nouvelle : et vous crûtes donc, vous, que je l'avois ?

Le Duc. Ma foi ! oui : sur des choses de ce genre, je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, surtout quand elles paroissent aussi vraisemblables que le paroissoit celle-là.

Célie. Me seroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce caractère de vraisemblance si frappant?

Le Duc. La façon dont vous viviez avec lui.

Célie. Elle étoit amicale; j'en conviens.

Le Duc. Oh! oui, fort amicale !

Célie. C'est qu'au fait, elle n'étoit pas que cela; et que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monsieur d'Alinteuil ; mais ce

seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant; et je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

Le Duc. Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aisé de faire pis, d'Alinteuil, avec une figure fort agréable et beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

Célie. Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite : je conviens, d'ailleurs, avec vous, qu'on ne sauroit, de toutes façons, être plus aimable; mais, comme vous savez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît digne d'être aimé; et moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui de facon à faire penser qu'il le fût; à moins pourtant que les plus simples témoignages d'amitié ne passent, dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée; et de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

Le Duc. Moi, Madame! Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser?

Célie. Assurément, oui! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est l'accuser de l'avoir faite.

Le Duc. En tout cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru; et l'on en fut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous (et le nombre n'en

étoit pas médiocre) les retirèrent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles; et assez ordinairement, nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentiments, ou mortifier notre amour-propre.

Célie. Eh! vous fûtes apparemment du nombre de ceux qui l'eurent, et qu'elle effraya?

Le Duc. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

Célie. Si vous y prenez garde, vous éludez ma question plus que vous n'y répondez.

Le Duc. Eh! oui, Madame, je fus de ce nombre : quelle raison, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas?

Célie. Votre embarras me fait rire! Mais aussi, de quoi vous avisez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun temps de votre vie, vous ayez pensé à moi d'une certaine façon, lorsque j'ai du contraire toutes les preuves imaginables?

Le Duc. Toutes ces preuves qui déposent, à ce que vous croyez, si fortement en faveur de votre opinion, se réduisent à mon silence; et ce même silence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonstances où vous et moi étions alors.

Célie. Je ne sais pas; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit seulement qu'il n'est pas impossible qu'il le devienne, ou parle de son sentiment actuel, ou prépare les

voies à son sentiment à venir; il me semble du moins qu'en général c'est assez votre usage.

Le Duc. Je l'avoue, Madame; mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que soit un usage, il n'est pas suivi par tout le monde; ou qu'en l'adoptant, chacun, d'après son caractère, le restreint ou le modifie.

Célie. Si vous avez toujours été de la même circonspection, vous avez dû perdre bien des occasions d'être heureux; ou vous avez forcé à de bien désagréables avances les femmes qui vous distinguoient; car il seroit injuste de croire qu'il soit également commode pour toutes de parler les premières; et indépendamment même de la violence qu'on a à se faire pour en venir là, c'est une démarche dont, quelque aimable qu'on puisse être, le succès est si peu certain; et qui, d'ailleurs, expose à donner de soi des idées si singulières, qu'il faut nécessairement, pour se la permettre, l'amour le plus tendre...

Le Duc. Ou une bien grande douceur de mœurs.

Célie. Mais vous, Duc, que penseriez-vous d'une femme qui, nourrissant depuis longtemps dans son cœur, je ne dis pas un sentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choses des deux parts l'auroient empêchée de se livrer; et qui, aussi lasse de le contraindre que de ne le pas voir péné-

trer, l'avoueroit enfin à celui qui l'auroit fait naître?

Le Duc. Vous supposez, sans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du sentiment qu'elle auroit, et qui eût pu le faire deviner?

Célie. Je ne le supposois pas : mais quand cela seroit?

Le Duc. Dans la question que vous me présentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'usage du monde?

Célie. Oui, si vous voulez : mais quand il n'en auroit pas?

Le Duc. C'est que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la question ne sera plus du tout le même.

Célie. Je ne vois point pourquoi, quelque supposition, de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la question en sera si fort changé.

Le Duc. Mais pardonnez-moi, Madame; la différence de l'homme qui n'est pas instruit, à l'homme qui l'est, n'est point, à ce dont il s'agit, aussi étrangère que vous le pensez. Dans une très grande jeunesse, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus, ce qui s'y passe pour nous; et elle peut, sans risque, nous l'apprendre, parce que si ce n'étoit pas l'amour qui reçût sa déclaration, ce seroit le désir; et que, quand une femme ne nous in-

spireroit rien, pas même la plus légère curiosité, il suffiroit, pour qu'elle nous en fît naître, ou même pour que nous nous en crussions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons su lui plaire : mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet; et qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, sans hasarder beaucoup, aller plus loin, parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle sent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet; et qu'un aveu de cette espèce ne sauroit être fait avec succès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de son indifférence pour elle, un tort tacite, il est vrai, mais pourtant on ne peut pas plus marqué.

Célie. Rien, sans doute, n'est mieux vu que ce que vous me dites; et c'est dommage qu'il réponde si peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois savoir simplement, c'est ce que vous penseriez, vous, d'une femme qui se mettroit dans ce cas-là.

Le Duc. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonstances, il faudroit avoir éprouvé une situation, sinon toute semblable, du moins à peu près pareille; et comme il ne m'est point arrivé de recevoir de pareilles déclarations, il me seroit difficile de vous dire affirmativement de quelle façon je pourrois en être affecté.

Célie. Premièrement, je ne crois point, avec

votre permission, qu'il soit bien vrai qu'à cet égard on ne vous ait jamais prévenu de politesse ; mais quand cela seroit, je n'en serois pas moins persuadée qu'il y a des choses que, pour décider la sorte de sensation qu'elles pourroient faire sur nous, il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvées; et, si je ne me trompe, ce que je vous propose est de ce nombre.

Le Duc. (*Embarrassé.*) Mais... pardonnez-moi... D'abord, les circonstances où l'on peut se trouver doivent nécessairement influer beaucoup sur le fond de la chose... Tel aveu que, dans un certain temps, je recevrois avec transport, peut, dans un autre, ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme et me blesser dans la bouche d'une autre; ou, sans faire sur moi une si désagréable impression, me laisser du moins, sur ses sentiments, dans la plus profonde indifférence. En général, il me semble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penser, du plus ou du moins qu'en cet instant une femme nous paroît sacrifier, et de nos préjugés sur ces choses-là, qui sont, assez ordinairement, la règle et la mesure de notre reconnoissance. Comme, en quelque situation que nous puissions nous troüver, nous ne perdons jamais de vue, à un certain point, les intérêts de notre vanité, cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise, parce qu'il ne sauroit nous être indifférent que le triomphe que nous rempor-

tons ait de quoi flatter ou humilier notre gloire, et que, peut-être, nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas cependant que si elle est extrêmement jolie, ou seulement qu'elle passe pour telle, qu'en faveur de ses agréments ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence, et qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la modestie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite, et qu'enfin le cœur est ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns...

Célie. Les uns! les autres! Qu'est-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage? Ce que je veux savoir n'est pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là; mais ce qui vous affecte, vous, personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez, vous ignoriez ce qui, soit par votre constitution, soit par votre façon de penser, pourroit prendre le plus sur vous; et c'est ce que je vous demande inutilement depuis deux heures: voudrez-vous bien enfin me répondre?

Le Duc. A l'égard de la façon de penser, j'en ai une à moi, rien n'est plus sûr; mais elle est, comme celle de tous les hommes du monde, si

subordonnée aux circonstances, qu'il y auroit, à moi, une sorte de mauvaise foi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution, elle est telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien longtemps, si l'on cherchoit plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

Célie. (*En souriant.*) C'est-à-dire qu'avec un peu d'indécence on auroit bon marché de vous.

Le Duc. J'en conviens, je la déteste ; mais elle m'entraîne ; pourvu, cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande ; car, je le répète encore, ce ne seroit pas là le moyen de m'en donner.

Célie. Jureriez-vous bien de cela?

Le Duc. Tout homme sensé, surtout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sais seulement, c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des désirs, il m'a jusqu'ici, du moins, rendu inaccessible à l'amour.

Célie. Que vous méprisassiez une femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos sens, je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui, vous aimant assez pour braver en votre faveur tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attaquer vos sens que dans l'intention d'aller par eux

jusques à votre cœur. Vous me direz peut-être que cette confiance en ses charmes pourroit annoncer de sa part un peu trop d'amour-propre; mais quand elle a de quoi le justifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

Le Duc. S'il est vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce seroit bien injustement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en méritât-elle, ce n'est pas dans l'instant ce qu'elle risque le plus et qui nous frappe davantage : le désir ne discute rien. En supposant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oserois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit de préférence la voie qui l'exposeroit presque infailliblement à manquer le but qu'elle se propose?

Célie. De préférence! Non: je suppose qu'elle ne l'emploieroit que parce qu'il ne lui en resteroit pas d'autre; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de se faire entendre; et qu'enfin, ce seroit une chose moins de choix que de nécessité. Il me semble, de plus, qu'une femme, sûre d'avoir dans le cœur de quoi justifier une démarche qui ne blesse que des idées adoptées peut-être sans beaucoup d'examen, et dont encore il est à considérer qu'elle a l'amour pour excuse, peut, à la faire, risquer moins que vous ne prétendez; et qu'enfin, un mépris mo-

mentané doit l'effrayer moins que le malheur constant de vivre sans ce qu'elle aime.

Le Duc. Momentané ! Eh ! qui l'assure donc tant qu'il le soit ?

Célie. (*Fort impatientée et d'un ton d'aigreur.*) Oh ! Monsieur le Duc, vous me permettrez de vous le dire, pour un homme de votre rang, et qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques et les plus inattendus.

Le Duc. Peut-être aussi sont-ce des principes : chacun, comme vous savez, a sa façon d'envisager les choses ; cependant, il devroit y en avoir...

Célie. (*Avec excessivement d'humeur, et du ton du dédain.*) Ah ! de grâce, ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la Marquise a tantôt parlé là-dessus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

Le Duc. Ne l'y mettons donc pas.

Célie. C'est dommage, n'est-il pas vrai, que je vous arrête sur cela ? C'étoit pour le coin du feu la plus délicieuse conversation !

Le Duc. Elle pourroit, à mon sens, s'y supporter tout comme un autre. (*Il paroît tomber dans une rêverie assez profonde, et il garde quelque temps le silence.*)

Célie. Pourroit-on, sans troubler trop votre auguste rêverie, vous en demander le sujet ?

Le Duc. Je considérois en moi-même, avec assez de surprise, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous les opinions des gens dépend du plus ou moins de goût que nous avons pour eux.

Célie. Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente ?

Le Duc. Que ce que vous appelez en moi les préjugés les plus gothiques et (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules vous paroissoit, dans la bouche de Prévanes, des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

Célie. (*Froidement.*) Monsieur de Prévanes avoit sans doute trop d'honneur pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais ses principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés et un peu plus analogues à la nature, que ne le sont les vôtres.

Le Duc. En vérité ! ils étoient exactement les mêmes; mais vous l'aimiez, et vous aviez raison. (*Ici il prend un air et un ton attendris.*) Ah ! Madame, quelle perte pour vous ! Combien il vous adoroit ! Combien, même dans ces instants affreux où la nature accablée nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous !... Que je vous plains ! Ah ! le malheur que vous venez d'essuyer est un de ces coups dont on se sent,

et dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie.

Célie. (*Sans se laisser gagner par le ton tragique du Duc et avec sécheresse.*) Oui ; ou dont on est, pour parler plus juste, longtemps affecté d'une façon bien cruelle, et dont je crois même que l'on ne se consoleroit jamais totalement, si la nature nous permettoit sur quoi que ce fût, une sensibilité éternelle.

Le Duc. Pour moi, je suis si convaincu que l'âme ne s'émousse jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que, quelque vivement que je parusse aimé d'une femme qui auroit été dans la même situation que vous, je regarderois toujours sa tendresse pour moi beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

Célie. A vous permis d'être injuste ; ce ne seroit peut-être pas la première fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

Le Duc. Quoi ! Madame, est-ce qu'en pareil cas vous n'auriez pas les mêmes craintes ?

Célie. J'avoue que ce ne seroit point pour moi une raison de douter du goût que j'inspirerois ; et que croire qu'un homme seroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché, me sembleroit une chose absurde. Ce seroit comme si j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire ou d'essuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer sérieuse-

ment : et chacune de ces craintes seroit, selon moi, assez peu sensée.

Le Duc. Ainsi donc, cela vous paroîtroit revenir au même?

Célie. Si ce n'est, pourtant, que je compterois plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

Le Duc. Cette préférence me confond.

Célie. Voici donc sur quoi je l'appuie. Un infidèle, sans compter qu'il annonce dans le caractère une légèreté assez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, et ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de se supposer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint, lorsqu'ils n'éprouvent dans le fond qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour les remettre; et vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice ou votre vanité ne rendent que trop fréquents. D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité peut ne se livrer à un engagement nouveau que par désœuvrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte combien aisément il a pu réparer sa perte, et être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il possède. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir, très tendre, à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entre-

tenir, et dont même, sans son secours, le temps ne nous laisseroit, à la fin, que de très faibles traces, que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le désir de retrouver, et (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

Le Duc. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de Prévanes vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur; ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui succédera?

Célie. En amitié, comme en amour, vous êtes assurément un homme étrange! Ce qu'ordinairement on cherche avec le plus de soin, c'est d'écarter du souvenir des pertes qu'ils ont faite, l'esprit de ses amis; et il n'y a rien que vous ne fassiez pour me ramener au sentiment de la mienne. Si vous prenez ce soin-là pour un service d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

Le Duc. Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

Célie. Je laisserai tomber cela, je vous en avertis : toute simple qu'en devroit être la discussion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matière à un très long discours; et, soit dit sans vous déplaire, ils ne me plaisent pas autant qu'à vous.

Le Duc. Ma foi! vous êtes la seule qui, depuis que j'existe, m'ayez pris pour un raisonneur.

CÉLIE. Si cela est, on est bien loin de vous rendre justice; mais comment va notre feu?

LE DUC. A merveille.

CÉLIE. Quoi? il n'est pas tombé?

LE DUC. Il est, au contraire, très ardent.

CÉLIE. Il faut donc que le froid augmente : je me sens gelée!

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre?

CÉLIE. (*D'un air sec et railleur.*) Oui, avec et malgré tout cet édredon-là, j'ai froid : cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés ni principes?

LE DUC. Ah! belle Célie, vous prenez de l'humeur!

CÉLIE. Non : mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables, et qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devroit si peu vous laisser soupçonner!

LE DUC. La façon de penser d'un homme est quelquefois si différente de sa façon d'agir, qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE. (*Avec un peu d'emportement.*) Tout comme il vous plaira, Monsieur de Clerval, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

(Elle fait un mouvement pour se lever; il court lui donner la main, et la conduit au fau-

teuil qu'occupoit la Marquise : elle s'y jette, et s'y place d'une façon tout à fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a pressé assez tendrement le bout des doigts; cela le force à rêver et à la regarder avec une sorte d'émotion et d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval fût-il même annoncé aussi fidèle que l'on sait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de Célie, sans que, malgré son indifférence pour elle et sa tendresse pour la Marquise, il n'ait pas été, par des degrés, disposé à les remplir. Il ne seroit pas même impossible que cette opération se fût faite en lui, sans qu'il en eût eu la preuve complète qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au désir ; et quelquefois même, pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire, réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous ! Célie, qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du Duc, le regarde à son tour. Le désir, la confusion, se

peignent à la fois dans ses yeux : ils sont beaux. Personne n'ignore, de plus, à quel point une femme s'embellit dans ces moments; le charme que le désir et l'attente de la volupté (qui eux-mêmes en sont une) répandent sur toute sa personne et sur tous ses mouvements; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée prend sur les sens; et le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, tout agité que Célie le voit, garde le silence, et n'a pas l'air moins irréprochable que troublé. Que faire? Quel parti prendre? Montrer du sentiment? Détail long, dont l'effet est peu sûr; et pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a su faire s'affoiblira. Chercher par quelque autre moyen à l'augmenter? C'est s'exposer à la faire tout à fait disparoître; car les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point, on les émeut; qu'on le passe, on les révolte. Célie, enfin, ne sachant à quoi s'arrêter, et rêvant au point qu'elle finit par se croire seule; d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagère ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle a seule le droit de prononcer : car, enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que Célie a la jambe parfaitement belle; mais, occupée comme elle l'est, est-

il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du Duc, elle le déterminera? L'on convient que cela est probable, mais aussi tout ce qui est probable n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit, et en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose, et qui, de plus, passe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le Duc, en portant et arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert, paroît tout à la fois céder à l'impression qu'il fait sur lui, et tâcher de la combattre; cependant, ce n'est qu'un homme; et c'est dire assez que le désir doit enfin l'emporter en lui sur la réflexion. Il est, de plus, à noter que Célie est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité que propres à la complaisance, et que sa position semble plus faite pour annoncer l'une que pour décourager l'autre. Le Duc, cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu, et qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses désirs que par tout l'emportement qu'elle étoit, depuis quelques minutes, en droit d'en espérer ou d'en craindre.

Le Duc. (*Du ton du reproche et du désir.*) Ah! traîtresse.

Célie. (*Tout à fait étourdie de l'audace de M. de Clerval.*) Ah!... Monsieur de Clerval!... Y pensez-vous!... Monsieur de Clerval!... Devois-je?... Eh bien donc!... Aurois-je dû?...

Et vous ne m'aimez pas !... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez !

(*Le Duc continue de faire ce qu'on lui reproche, et de se taire sur ce qu'on désire de lui. Célie qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus, et, sur une supposition si bien fondée, consent enfin à se comporter comme si elle l'avoit obtenu, et que même elle ne pût douter qu'il ne lui dît très vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard, et même qu'il en abuse, quoiqu'en toute règle il ne soit pas bien à lui de faire l'un et l'autre. Le Duc, enfin, lui prend une de ses mains et la lui baise ; de l'autre, elle se couvre le visage. Comme, dans un état si violent, il lui est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admiration de Monsieur de Clerval. Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance et la galanterie dans les éloges dont on l'accable ; toute satisfaite, cependant, que nous avons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, et des transports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins : car Monsieur de Clerval vient d'acquérir de si grands droits, qu'il est très douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager que la décence même. Il est,*

d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant Célie à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle le voudroit, et qui, quand elle seroit absolument libre, seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire.)

Célie. (*Toujours le visage couvert et du ton le plus languissant.*) Ah! Monsieur de Clerval, je vous en conjure, laissez-moi! N'avez-vous pas assez abusé de ma foiblesse, et peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à faire?

(*On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, et qu'il continue toujours de la louer et de lui prouver, par les caresses les plus ardentes, qu'il sent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.*)

Célie. (*Continuant.*) Ah! toujours des éloges! pensez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit? S'ils suffisent à la vanité, qu'ils sont peu faits pour contenter le cœur!

(*Comme il ne cesse de s'obstiner au silence et de mettre ce qu'il sent à la place de ce qu'il ne sent pas, Célie, enfin, le repousse, et se servant de ses deux mains, s'arrange de façon que ce n'est plus que de souvenir qu'il peut encore louer ses charmes : il se réveille. On sent assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que s'il y a, d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras. Célie, enfin, après avoir quelques instants attendu que le*

Duc lui parle, comme elle le désire, voyant qu'il reste les yeux baissés, et debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation, se lève avec fureur, se promène avec violence, et tantôt les yeux au ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois aussi sur Monsieur de Clerval, avec l'expression de la colère la plus vive et du ressentiment le plus marqué. Cette scène paroît faire, de plus en plus, repentir le Duc de l'instant de fragilité qui l'a amenée, sans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne seroit toutefois question, pour s'en tirer, que de dire à la dame outragée de ces galanteries vagues, qui ne signifient que ce qu'on veut, que la passion ou la vanité d'une femme interprète comme elle a besoin qu'elles le soient, et qu'un homme réduit aisément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorsqu'il lui devient de quelque importance qu'elle cesse de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, cette obstination à se taire qui paroît si peu fondée? On peut en donner deux motifs : l'un, que le désir éteint, ou du moins fort affoibli, il ne sent plus que le regret d'avoir manqué à la Marquise; l'autre, qu'il entrevoit les conséquences que peut entraîner sa foiblesse. Quelqu'un répondra, sans doute, qu'il faut au désir, pour renaître, moins de temps que le Duc n'en emploie à rêver, surtout lorsque l'objet n'a rien

qui ne doive en hâter le retour; et qu'en occupant Célie des siens, il la distrairoit peut-être de cette fantaisie de sentiment qui lui a pris si mal à propos, et qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos lecteurs, ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils voudroient que le Duc se cherchât ici ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fût également pénible pour tous, nous croyons pouvoir répliquer que si jamais peut-être une passion, quelque vive qu'elle fût, n'a empêché un homme de se livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renaissance des désirs, par l'empire que, ce caprice une fois satisfait, elle reprend sur ces mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si cruelle; et que, quelque aimable que puisse être une femme, il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée de ne pas voir le désir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupçonner le repos. Si le Duc étoit bien sûr qu'il suffît à Célie, pour l'intérêt de sa gloire, pour l'excuse de sa distraction, ou pour contenter le goût momentané, qu'il se peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dît ce qu'elle en exige; et qu'elle voulût bien, l'instant passé, ne se le pas rappeler plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuseroit pas: mais qui peut lui repondre de l'usage

qu'elle en fera et du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit : ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi : tous les jours; mais toutes les situations ne se ressemblent point et ne veulent point la même marche. Si la Marquise et Célie ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques semaines cette dernière, parce qu'alors rien ne lui seroit plus aisé que de cacher cette aventure; et en supposant qu'il la confiât à la Marquise, il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne lui pardonnât. Nous en convenons : mais pardonnera-t-elle à cette même Célie d'avoir cherché à rendre son amant infidèle, et d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrières que lui opposoient ce qu'elle devoit à l'amitié, ce qu'elle se devoit à elle-même et à l'honneur de son sexe, et l'indifférence que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, si la Marquise a le plus léger soupçon de ce qui s'est passé; et si cette affaire dure seulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, et qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne sauroit donc trop tôt enchaîner, à cet égard, les

idées de Célie, et l'empêcher, et de se faire des illusions, et de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé; et il ne le peut mieux qu'en rejetant, avec toute l'opiniâtreté possible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus légère apparence de sentiment. Lorsque pour déterminer une femme on a eu besoin d'orner le désir du masque de l'amour, on ne peut, sans la dernière cruauté, le lui arracher dans l'instant même où, si quelque chose peut la consoler de sa foiblesse, c'est la certitude d'être aimée; mais loin qu'il ait eu besoin, avec Célie, de cette ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contre elle un temps considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, et qui peut-être le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte ni trop ignorée. Comme cependant il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colère de Célie que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la dernière importance de l'amener, avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se désister de ses prétentions, et à ne se souvenir de ce qui s'est passé entre eux qu'autant et que lorsqu'il voudra bien se le rappeler. Nous osons croire fort délicate cette situation, mais il n'y a que ceux de nos lecteurs qui ont eu le

malheur de s'y trouver, qui puissent la juger telle qu'elle est, et nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie et le Duc ne peuvent pas, l'un rêver, et l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte, on ne sauroit non plus en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger, et pour s'en aller après, soit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne : et Monsieur de Clerval, pour être du même rang, n'en est que plus fait, non seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, si cela est nécessaire : la première chose à laquelle la politesse et même son intérêt lui paroissent le condamner, c'est de prendre sur lui tous les torts : et il s'y résigne sans peine : il se rapproche de Célie avec soumission; elle s'éloigne de lui sans le regarder; il tente une seconde fois la même chose, et ce n'est pas avec plus de succès : il veut l'arrêter; pour lors Célie, en s'échappant, l'appelle monstre; c'est, comme chacun sait, l'injure consacrée dans les querelles de ce genre-là. Quand il voit qu'elle persiste dans sa rébellion, persuadé que l'air soumis qu'il a pris n'est propre qu'à l'y confirmer, il la saisit, l'entraîne sur sa chaise longue; et là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi

au coin du feu : qu'il ne la tente que parce qu'il a ouï dire qu'en général les femmes, en se plaignant de ces coups d'autorité, y cèdent toujours; ou parce qu'il a des raisons particulières de croire que Célie en sera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hasard, c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainsi qu'il nous convient, au simple récit des faits, Célie se défend d'abord contre l'audace du Duc, de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugue. Poursuivra-t-il, ne poursuivra-t-il pas son entreprise? L'un et l'autre de ces partis ont leurs risques : mais sans compter la honte qu'il attache à céder, qui sait si quelques instants de plus d'opiniâtreté ne lui feront point remporter la victoire? Mais, dira-t-on, si ce triomphe l'intéresse si peu, pourquoi le chercher? Est-ce pour avoir avec Célie un tort de plus? Tout au contraire : c'est pour que ce soit elle qui en ait un de plus avec elle-même. Ah! cette idée est bien barbare! Point du tout, puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a, et qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper, s'il lui est possible, à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra-t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde et des femmes, mettre sur le compte de la violence

seule (et de quelle violence encore!) la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui, surtout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractère qui ne permette pas à Célie de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin, n'y trouvât-il d'autre avantage que de se tirer, ne fût-ce même que pour quelques minutes, d'une situation fort critique, sera-ce donc pour lui si peu de chose? Il est, d'ailleurs, impossible que Célie ne prenne rien sur lui : il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, et qui n'en excitent pas moins les désirs.

Quoique de la façon dont il a plu à Monsieur le Duc de parler sur le moment, il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des femmes, il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont, autant qu'elles, soumis à son empire. Soyons justes jusqu'au bout : que de raisons qu'il est inutile d'énoncer ici, pour qu'ils le soient bien davantage! Mais quand cet instant-ci, malgré tout son amour pour la Marquise, agiroit moins sur Monsieur de Clerval, ceux qui connoissent les hommes savent trop combien, même avec une passion dans le cœur, de nouveaux plaisirs leur sont précieux, et tout ce que peut sur eux la curiosité, prise dans toutes ses acceptions, pour croire que, n'eût-il même, pour agir comme il fait, aucune raison de politique, le Duc se conduisît différemment.)

Célie. (*Enfin, d'un air fort sérieux, mais d'un ton qui décèle plus de trouble qu'elle ne voudroit*

qu'on lui en crût.) Écoutez, Monsieur de Clerval : la situation où j'ai le malheur de me trouver avec vous ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, et qui me sauveroit de l'insolence de ses entreprises. Je me tais sur tout ce que mériteroient les vôtres; puisque vous le sentez si peu vous-même, ce que je vous dirois sur cela seroit bien inutile. Il est, au reste, bien singulier que ce soit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorsque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuser! (*Elle attend ici un instant qu'il réponde et lui fait, d'un ton le plus doux, la question qui suit.*) Eh bien! vous n'en voulez donc rien tenir, de l'amour?

Le Duc. Mais se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes?

Célie. Ce n'est là qu'une galanterie, et que j'ose même dire que tout autre m'accorderoit comme vous, et à meilleur marché, assurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours?

Le Duc. En vérité! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareilles misères.

Célie. En effet! j'ai le plus grand tort du monde! Je me donne même le dernier des ridicules d'exiger d'un homme, qui exige tout de moi, qu'il me dise qu'il m'aime!

Le Duc. Oui, vous vous en donnez un, puisqu'à cet égard le doute ne vous est pas permis.

CÉLIE. Que de mots pour un, et qui ne le valent pas !

Le lecteur remarquera, s'il lui plaît, que pendant ce dialogue, Monsieur de Clerval n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupoit; et que Célie, soit qu'elle se flatte qu'il ne sauroit s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut, ou qu'elle soit de ces personnes qui ne sauroient faire deux choses à la fois, dans l'instant qu'elle a recommencé à parler, a cessé toute résistance: et en ne sachant même la physique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que sa fierté ne peut qu'en être considérablement altérée, Monsieur le Duc, surtout, n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vue.

CÉLIE. (*Avec plus de désir que de pouvoir de se fâcher beaucoup.*) Monsieur... je vois bien quelle est votre intention... mais je vous avertis, si vous n'aimez pas les statues, que vous en trouverez une.

LE DUC. (*Du plus grand sérieux.*) Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraye pas; il semble que Prométhée m'ait légué son secret.

Pour trouver cet endroit, un des plus beaux de cette histoire, aussi intéressant qu'il l'est, il faut se rappeler combien il importe à Monsieur de Clerval de ne laisser à Célie aucun prétexte, et combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réserver un. La menace qu'elle fait au Duc annonce assez, et peut-être même un peu trop, ses projets, puisqu'elle ne peut les lui laisser de-

viner sans l'engager à faire, pour qu'elle ne mette point ici toute la sécheresse dont elle se flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait : mais sans compter qu'elle ignore les vues du Duc, on sait assez combien la colère est imprudente. L'impression que nous font les choses ne dépendant pas toujours des dispositions de notre âme, et y étant même quelquefois toute contraire, ce n'est pas à empêcher la sensation actuelle, mais à la masquer si bien, que le Duc ne la saisisse pas, que Célie croit devoir se borner. Ce n'est pas que, s'il est vrai que Prométhée lui ait fait le legs dont il se vante, la dissimulation qu'elle veut se prescrire ne devienne d'un fort difficile usage. Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sent pas, que de cacher ce que l'on sent ; et de prescrire la loi qu'elle s'impose, que de s'y conformer, surtout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais peut-être qu'il se vante? A tout hasard, la plus grande majesté doit ouvrir la scène du côté de Célie, sauf à en rabattre, si elle s'y trouve forcée; comme, du sien, le Duc doit tout tenter pour qu'elle ne puisse la conserver. Ce n'est pas, comme l'on sait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de se manquer de parole. Il y a des délicatesses qui n'appartiennent qu'à l'amour, et des inquiétudes dont le désir seul ne sauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire est ce qu'il veut tenter ; n'étant pas naturel que

Célie ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour, lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos acteurs, tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici, c'est qu'après un long combat, Célie est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au Duc de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant, et ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.

Le Duc. (*D'un ton presque aussi léger que son propos même.*) Si ces sortes de familiarités n'étoient, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi donc serviroit l'amitié ?

Célie. Ah ! Monsieur, les effets de ce sentiment ne se confondent pas plus que ces sentiments mêmes ne se confondent dans le cœur.

Le Duc. Parlez-moi, je vous prie, avec franchise : vous le pouvez à présent : est-ce que je suis effectivement le seul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces priviléges que les amants s'arrogent à l'exception de tout le monde, et sans qu'on sache trop pourquoi ?

Célie. Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la question la plus ridicule qui se soit jamais faite ! Mais vous m'avez mise dans le

cas de tout souffrir de vous, et j'ose dire que vous en abusez cruellement.

Le Duc. Se peut-il que vous me rendiez assez peu de justice pour me soupçonner du dessein, aussi honteux qu'il seroit barbare, de chercher à vous humilier?

Célie. Ah! je serois par moi-même bien loin de vouloir le penser : mais s'il est possible que vous ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprète vos discours? Pouvez-vous me soupçonner capable de ce que vous imaginez, sans m'apprendre en même temps le peu d'estime que vous avez pour moi?

Le Duc. Vous croyez donc bien extraordinaire votre conduite avec moi? Hélas! ce qui vient de se passer entre nous se passe actuellement peut-être au coin de plus de cent cheminées de Paris, et entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'aussi bonnes raisons que nous.

Célie. S'il vous reste encore pour moi, Monsieur, quelque sentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure; et laissez-moi m'affliger éternellement d'une foiblesse qui étoit si peu faite pour moi, et que, par cette raison, je n'ai pas assez crainte.

Le Duc. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en consoler; et je croyois ne le pouvoir mieux qu'en vous disant combien cette même foiblesse, que vous vous reprochez si cruellement, a d'exemples.

Célie. Ingrat! puisque vous pouviez si peu

vous tromper à ce qui se passoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un instant d'égarement où le goût que j'ai depuis longtemps pour vous m'a jetée malgré moi-même? Tout vous faisoit une loi de ne vous en pas apercevoir. L'amour seul, et même un amour aussi tendre que le mien, pouvoit vous excuser de le porter à son comble. Hélas! je me suis crue aimée; et dans les moments mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'étoit d'une autre que de moi que votre âme étoit remplie.

Le Duc. Je suis coupable, sans doute, et le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point et combien sincèrement je suis attaché à la Marquise : mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre âme, et qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont su que trop augmenter, vous ayez, et plus tôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes,

ayant tant et de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête ?

Célie. Non, Monsieur, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens ; et j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiiez, pendant que j'étois livrée tout entière à l'amour et à ses erreurs, que dans les instants mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (et avec quelle inhumanité encore !) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

Le Duc. Qui ! moi ! ne le prononcer que pour le reprendre, et presqu'au même instant que vous l'auriez entendu !

Célie. Ah ! cruel ! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche !

Le Duc. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

Célie. Que de délicatesse ! Eh ! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même ? Mais la vôtre n'alloit point jusqu'à un si pénible effort : il vous en auroit coûté des plaisirs ; et c'est ce qu'un homme n'a jamais su sacrifier.

Le Duc. Mais, ma chère Célie, ne soyez pas

injuste, et daignez un instant considérer votre position et la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentiments, comme vous le voudriez, et que moi-même je le désirerois...

Célie. Ah! si vous le désiriez!

Le Duc. Eh bien! que voudriez-vous que je fisse? Amie intime de la Marquise comme vous l'êtes, me prescririez-vous de vous la sacrifier?

Célie. L'amour seroit mon excuse.

Le Duc. Vous vous abusez, ma chère Célie, j'ose vous en répondre: loin qu'il vous excusât, on ne voudroit voir en vous qu'une femme sans mœurs et sans principes, qui auroit immolé jusqu'au sentiment le plus respectable de tous, au plaisir passager de satisfaire un caprice. Si l'amour ne justifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait commettre, comment peut-on se flatter qu'il les affoiblisse aux yeux des autres?

Célie. Un caprice! Eh! pensez-vous que tout le monde me rendît aussi peu de justice que vous m'en rendez?

Le Duc. Non, assurément! On ne vous rendroit pas la même; et plût au ciel que chacun pût, comme moi, lire au fond de votre cœur! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit? Vous, qui connoissez si bien le public, pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejetât la plus odieuse des infidélités; ou,

puisqu'il faut le répéter, qu'il consentît à vous en faire une excuse?

Célie. Ah! s'il est vrai que ce soit un crime, que de femmes me condamneroient, ou l'ayant déjà commis, ou avec l'intention de le commettre, et peut-être avec moins d'effort que moi!

Le Duc. Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en feroient, ou s'en seroient fait le moins de scrupule, quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus? Non, ma chère Célie, non, quelque amour qui vous transportât, jamais vous ne voudriez livrer au mépris, et dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

Célie. J'avoue, et vous me le faites sentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation un tort peut-être irréparable : mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous fît de celle-là un beaucoup plus grand crime que des autres?

Le Duc. Voilà ce qui, avec votre permission, n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est, et j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légèrement, et à les quitter comme je les ai prises; mais quelles sont celles, aussi, que je rends victimes de mon

inconstance? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrois tant de respect, c'est qu'on est sûr que, malgré le caprice qui m'emporte, tout y est et y sera toujours immolé; mais plus ce même public envie et peut-être ne comprend pas trop mon bonheur, plus il honore la Marquise de son estime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agréments, de vertus et d'amour de la plus lâche et de la plus noire des ingratitudes. Moi! la quitter! Ah! je lui ferois horreur ; et je devrois me la faire à moi-même.

Célie. Encore une fois, je sens tout ce que vous me dites, et j'avoue que je n'ai rien à y opposer. Mais si je vous eusse été un peu chère, la Marquise ne vous auroit pas perdu, et je vous aurois conservé.

Le Duc. (*Avec tout l'air du transport.*) Eh! grand Dieu! que désiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites envisager! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condescendance qui paroîtroit devoir aller si peu avec l'amour?

Célie. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime : mais le malheur de le perdre doit être incontestablement plus grand encore.

Le Duc. (*Comme enchanté.*) Ah! il n'y a que l'amour, et l'amour même le plus tendre, qui puisse être capable d'un si grand sacrifice!

Célie. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicatesse.

Le Duc. C'est que ces gens-là seroient plus accoutumés à sacrifier à la vanité qu'à l'amour.

Célie. Je le crois à présent comme vous; mais ce matin encore, je pensois comme eux.

Le Duc. Hélas! c'est que ce matin vous n'aimiez pas.

Célie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne croyois pas aimer.

Le Duc. Cela revenoit donc au même : car le sentiment qu'on ignore doit être, à bien peu de chose près, comme le sentiment qu'on n'a point.

Célie. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte la Marquise : je vous la passe; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

Le Duc. Eh quoi! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance?

Célie. Vous le devriez, sans doute : mais vous avez depuis longtemps contracté une habitude à la légèreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

Le Duc. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidèle; mais parlons à présent un peu des arrangements qui nous restent à prendre. Vous ne désirez sûrement pas plus que moi que la Marquise ait la plus légère suspicion de ce qui se passe entre nous.

Célie. Ah ! ciel !

Le Duc. Vous n'ignorez pas qu'elle est d'une finesse et d'une pénétration exécrables ?

Célie. Elle m'en a donné assez de preuves pour que je doive en être plus convaincue que personne.

Le Duc. Ce n'est pas là tout : elle joint à sa sagacité naturelle une opinion de vous qui doit nécessairement la rendre plus difficile à aveugler sur le genre de la liaison que nous venons de former, que si elle ne l'avoit pas. Elle est, et je ne sais pourquoi, persuadée qu'il n'est point en vous de demeurer sans rien faire ; et sans doute, si vous vous obstiniez à paroître toujours à ses yeux, dans le désœuvrement de cœur où vous étiez tout à l'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel, vous observeroit sans rien dire, nous devineroit bientôt ; et je n'ai pas besoin, je crois, de vous répéter à quel point il nous est important que cela n'arrive pas.

Célie. Cela est dit et convenu ; mais pensez-vous qu'en lui paroissant toujours occupée également du souvenir de Prévanes et de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinsse point à la tromper sur mes dispositions actuelles ?

Le Duc. Je doute fort que cela suffît : sans compter que, quelque bien qu'on puisse jouer un sentiment qu'on n'a plus, il est impossible de le rendre comme quand on l'avoit, surtout à des yeux qui l'ont vu dans toute sa vérité ;

elle est déjà on ne peut pas plus sûre que vous avez à présent plus d'envie de regretter Prévanes, que vous n'en avez le moyen, et que, de plus, vous ne soupirez qu'après l'heureuse occasion de ne vous en plus souvenir du tout.

CÉLIE. Je ne sais sur quoi Madame la Marquise a pu imaginer tout cela : moi-même, jusqu'au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raison de penser que j'en fusse moins remplie ; et je ne conçois pas, par conséquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah! sur cela, les autres voient souvent bien mieux que nous-mêmes, et de plus, c'est qu'il n'est pas possible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de Prévanes n'ait point perdu dans votre cœur en proportion de ce que j'y gagnois, et que de cet instant vous ne l'ayez, sans le croire, plus mollement regretté, que quand vous y étiez tout entière.

CÉLIE. Oui, si je fusse convenue avec moi-même de l'impression que vous faisiez sur moi ; mais, en vérité, je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais pour croire ne pas aimer, m'en aimiez-vous moins, et pensez-vous que ce sentiment, tout sourd qu'il étoit dans votre âme, y fût absolument sans effet ?

CÉLIE. Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fussions ce soir ensemble comme nous y sommes ?

Le Duc. Non : je me doutois bien cependant de quelque préférence en ma faveur : ce n'étoit pas qu'en même temps je ne la sentisse fort restreinte; mais il me paroissoit tout simple que, dans la position où vous saviez que j'étois, vous craignissiez de me la montrer dans toute son étendue, et la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, est, en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'est-il pas vrai ?

Célie. (*Fort tendrement.*) Si je vous aime !

Le Duc. Vous désirez par conséquent que je puisse toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inspirez et en recevoir de vos sentiments.

Célie. (*En le serrant dans ses bras.*) Si je le désire ! Quelle question !

Le Duc. Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte la Marquise ?

Célie. Que trop ?

Le Duc. Vous ne doutez pas plus à présent du désir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus ?

Célie. Je crois en effet, sans trop me flatter, que vous ne me perdriez pas sans regret.

Le Duc. Je le dis avec chagrin, mais la loi de tromper la Marquise nous est prescrite par tant de raisons, que nous ne pouvons, ni vous ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver, je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir que

de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

Célie. Vous avez raison; mais à d'autres égards, cela me paroît bien scabreux.

Le Duc. Scabreux! point du tout; et serez-vous, d'ailleurs, la première à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas?

Célie. C'est une injustice qu'on ne nous fait que trop souvent, et même les trois quarts du temps sans que nous en sachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu d'Alinteuil : je vous dirai, pourtant, que cela n'est pas agréable.

Le Duc. Il me semble, pour moi, que si j'étois femme j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

Célie. On pourroit accepter le marché si l'un pouvoit sauver l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

Le Duc. Dans le fond, ces misères-là sont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre position. Qui prendrons-nous pour tromper la Marquise?

Célie. En vérité, je n'en sais rien.

Le Duc. Pourquoi pas d'Alinteuil?

Célie. (*D'un air de dégoût.*) Oh non! on me l'a donné déjà.

Le Duc. Eh bien! on vous le redonneroit : le mal est-il donc si grand?

Célie. (*D'un ton plus affirmatif encore.*) Je n'en veux point : il est jaloux comme un tigre, et s'il s'avisoit de devenir amoureux, il seroit insupportable. Vous savez, de plus, comment il est avec la Marquise ; cela peut-il s'arranger ?

Le Duc. Vous avez raison : je n'y pensois pas. Aimeriez-vous mieux Manselles ?

Célie. Eh ! bon Dieu ! qui vous fait donc penser à cet homme-là ? C'est l'être le plus ennuyeux !

Le Duc. On prétend que non, et l'on assure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il soit, il ne se dise pas quatre paroles, nous n'avons personne qui ait l'art de les rendre aussi intéressants que lui.

Célie. Ah ! l'horreur ! lui-même doit avoir bien mauvaise opinion d'une femme qu'il sait intéresser. Eh bien ?

Le Duc. Cela devient embarrassant.

Célie. Eh quoi ! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là ?

Le Duc. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, si vous ne voulez d'aucun ?

Célie. Mais enfin vous ne m'en avez nommé que deux : je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raisons.

Le Duc. Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même ?

Célie. Parce que ce n'est pas moi que cela regarde, et que, de plus, je ne crois point qu'il

me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC. C'est-à-dire que vous craindriez que je ne devinsse jaloux d'un homme par la seule raison qu'il se seroit, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! Voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi : connaissez-vous Bourville?

CÉLIE. Oui, mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CÉLIE. Je vous dirai que j'ai pesé assez peu là-dessus.

LE DUC. Votre indifférence sur cela m'étonne.

CÉLIE. Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel : pourquoi voudriez-vous que je me fusse plus arrêtée sur Monsieur de Bourville que sur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule, et que nous avons peu d'hommes d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE. J'ai trouvé sa figure fort bien, et il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrois au reste, si j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément, car il n'a pas tenu à lui que je ne le crusse fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CÉLIE. Eh! de quoi?

LE DUC. Du désir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire sa cour.

CÉLIE. Il me l'a marqué aussi; mais comme

il débutoit avec moi par des sentiments auxquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craignisse; mais Monsieur de Prévanes étoit d'une jalousie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus maltraité.

Le Duc. Vous fîtes fort bien; mais l'amour de Bourville me dérange dans mes projets.

Célie. Quels sont donc ceux que vous aviez formés?

Le Duc. Comme il est aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux soupçons de la Marquise; mais puisqu'il est amoureux, cela ne se peut plus.

Célie. Bon! amoureux! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel? De plus, il a une affaire à présent.

Le Duc. Ah! une affaire, si vous voulez: ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là, et je puis vous répondre qu'il n'a point de la chose une autre opinion que moi; au surplus, quand il y attacheroit plus d'importance, je suis bien sûr, n'eût-il même pas déjà essayé de vous rendre sensible, qu'il ne vous verroit pas longtemps sans en avoir l'envie.

Célie. Cela pourroit fort bien aussi ne pas arriver: ce qu'il a senti pour moi étoit peut-être moins vif qu'il ne me le disoit et que vous ne l'imaginez; peut-être même ne sentoit-il rien.

Le Duc. Ah! c'est ce qui est impossible: n'importe: comme qui que ce fût que nous

prissions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux Bourville qu'un autre.

CÉLIE. Vous devez être bien sûr que pour mon cœur cela revient au même.

LE DUC. Vous consentez donc que je vous le présente ?

CÉLIE. Oui ; lui, un autre, qui vous voudrez ; puisqu'il en faut un, cela m'est égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amène demain ?

CÉLIE. Demain ! cela est bien prompt ! Il sembleroit, à votre empressement sur cela, que vous ne pouvez vous voir assez tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir besoin de me justifier là-dessus; mais je vous avoue que la pénétration de la Marquise me fait trembler; et d'ailleurs, dans la position où nous sommes respectivement, tant de choses dont on ne s'aperçoit pas soi-même échappent des deux parts, que, pour l'empêcher de fixer ses regards sur nous, je ne sais ce que je n'imaginerois pas, et combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Assurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC. Je ne croyois pas que, dans le soin que je prends de vous dérober à ses soupçons, ce fût cela que vous dussiez voir.

CÉLIE. (*Fort affectueusement.*) Ah ! Duc, ne nous brouillons pas !

Le Duc. Soyez donc raisonnable, et n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des soins qui doivent si évidemment vous prouver le contraire.

Célie. Eh bien donc! je les prends pour ce que vous voulez. (*Après un peu de réflexion.*) Mais parlez-moi naturellement, et songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

Le Duc. Soyez sûre que ce sera aussi lui qui vous répondra.

Célie. Ce que je vous inspire est-il de l'amour?

Le Duc. Si je n'en avois point pour la Marquise, je ne douterois pas que ce n'en fût.

Célie. Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi devienne jamais un sentiment?

Le Duc. Je l'ignore; mais, pour pousser la franchise jusqu'au bout, je ne le présume pas.

Célie. Vous me donnez un bel exemple, et je vais l'imiter. Je connois peu Monsieur de Bourville : je ne sais si la froideur avec laquelle je l'ai vu venoit de ma prévention pour un autre, ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage : je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il est possible qu'il plaise, et je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés : est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice? N'en est-ce pas une? Encore une fois, je n'en sais rien. S'il est vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi...

Le Duc. Je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous ; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

Célie. Depuis trois mois !

Le Duc. Oui, plus ou moins.

Célie. Non, vous ne vous trompez pas au temps; j'ai des raisons particulières d'en être sûre. Puisque, dans des circonstances qui ne devoient pas lui laisser le même espoir que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas longtemps sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, surtout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le désirerois, je ne vous cache pas que cela me paroît possible.

Le Duc. (*Après avoir paru rêver un instant.*) Eh bien, vous l'aimerez ! heureusement les droits de l'amant et les complaisances qu'on veut bien avoir pour l'ami ne sont point incompatibles.

Célie. (*Après avoir aussi rêvé.*) Pas absolument, il est vrai, à la rigueur... Cependant...

Le Duc. Quoi ! vous hésitez !

Célie. Mais non ;... cela me paroît pourtant assez difficile à arranger.

Le Duc. Point du tout! C'est une erreur! à moins, toutefois, que les complaisances que vous avez bien voulu avoir pour moi ne vous devinssent onéreuses. En ce cas...

Célie. (*Avec beaucoup de tendresse.*) Onéreuses! Pouvez-vous le penser! je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez justice ni à vous ni à moi. Mais voyons moins les choses telles qu'elles sont, que comme un jour elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des sentiments que je prendrai pour lui, s'il parvient à m'en inspirer?

Le Duc. Ah! cela seroit d'une déraison dont je ne saurois me croire capable.

Célie. Ne la supposons donc point : ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre la sorte d'amitié qu'il y aura entre nous, et en soupçonner le genre et l'étendue?

Le Duc. Bourville n'est point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, présenté ici de ma propre main, il puisse jamais, moi surtout paroissant, non seulement approuver ses soins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival?

Célie. Tout cela est vrai; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions et les miennes, à avoir des inquiétudes? Vous sentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliser l'amant, il faudroit nécessairement retrancher à l'ami les complaisances qu'on auroit eues pour lui, ou du

moins les suspendre; et cela pourroit bien ne se pas faire sans le fâcher.

Le Duc. C'est à celui qui a le moins de droits, belle Célie, ou qui, pour parler plus juste, n'en a que d'absolument précaires, à se sacrifier; et, pénétré comme je le suis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites envisager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas une plainte que vous ne pussiez pas entendre.

Célie. Convenez que l'indifférence rend bien raisonnable.

Le Duc. (*D'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuste.

Célie. (*Toujours tendrement.*) Allez-vous vous fâcher? Suis-je donc si injuste de croire que vous ne m'aimez pas, lorsque vous ne cessez pas vous-même de me le dire?

Le Duc. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour et ce mouvement que nous appelons le goût? et vous pensez vraisemblablement qu'un cœur, parce qu'il est rempli du premier, est inaccessible à l'autre?

Célie. On prétend que cela devroit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'est pas.

Le Duc. J'en suis un moi-même : j'aime la Marquise passionnément; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inspiriez un goût si vif qu'il m'est bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvements toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin il faut finir) Célie

paroît douter de ce que le Duc vient de lui dire; et comme par la différence trop réelle qu'il y a, quoi qu'il en dise, entre ces deux mouvements, ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc donne à Célie une conviction complète qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement et s'y confirment. Ensuite, on vient annoncer à Célie qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos lecteurs dans la salle à manger : après le souper, ils repassent dans le boudoir : Célie y montre encore des doutes; le Duc les lève. L'heure de se séparer arrive : il quitte Célie et va chez la Marquise, qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.



LE

SYLPHE



LE

SYLPHE



ous vous plaignez à tort de mon silence, Madame, et ce n'est pas assez pour accuser les gens de paresse d'être une fois sorti de la sienne. Que je vous ennuierois si mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire! à peine avez-vous le temps de penser : considérez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oisiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laisse pas le loisir de former une idée nette, les plaisirs qui se succèdent sans cesse, la compagnie nombreuse dont le mélange

amuse toujours, quelque ridicule qu'il puisse être; les façons de nos honnêtes gens, l'impertinence et la fadeur de nos petits-maîtres, tant de cour que de ville, contraste bizarre qui dans le grand nombre se trouve toujours réuni; les aventures qui arrivent, et qui fournissent perpétuellement des occasions de médisance; les occupations de cœur, qui divertissent même quand elles n'intéressent pas; le temps de la toilette, si agréablement rempli par nos jeunes sénateurs; le plaisir toujours varié que donne la coquetterie, le jeu qui occupe quand la désertion d'un amant ou les égards pour les bienséances laissent des moments à perdre : eh! comment, dans cet embarras, pourriez-vous quelquefois songer à moi? Vous me reprochez mon goût pour la solitude : si vous saviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amusements, quelque peu réels qu'ils soient peut-être. Vous vous moquerez de moi, sans doute, quand je vous avouerai que ces plaisirs que je vous vante tant ne sont que des songes. Oui, Madame, ce sont des songes; mais il en est dont l'illusion est pour nous un bonheur réel, et dont le flatteur souvenir contribue plus à notre félicité que ces plaisirs d'habitude qui reviennent sans cesse et qui nous pèsent au milieu même du désir que nous avons de les bien goûter.

Vous savez que de tout temps j'ai souhaité

avec ardeur de voir un de ces esprits élémentaires connus parmi nous sous le nom de Sylphes. J'ai toujours cru que ce n'étoit point dans le fracas des villes qu'ils aimoient à se produire, et, le pourrez-vous croire? voilà l'idée qui m'entraînoit si souvent à la campagne et me faisoit rejeter si fièrement les conteurs de fleurettes : peut-être, sans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je succombé ; car il y en a de jolis de ces conteurs-là. Je ne me repens point de ma sévérité, puisqu'elle m'a conduite à mon but. C'est un songe, je ne vous donnerai mon aventure que sur ce pied-là, il faut ménager votre incrédulité. Cependant, si c'étoit un songe, je me souviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé, j'aurois senti mon réveil ; et puis quelle apparence qu'un songe eût autant de suite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter? Comment aurois-je si bien retenu les discours du Sylphe? Il n'est pas naturel que j'aie pensé ce que vous allez entendre ; toutes les idées que vous y trouverez ne m'ont jamais été familières. Oh! assurément, je n'ai pas rêvé. Vous en croirez, au reste, ce qu'il vous plaira ; quant à moi, je ne me servirai pas de ces mots : il me sembloit, je croyois voir ; je dirai : j'étois, je voyois. Mais finissons ce préambule.

J'étois, un des derniers jours de la semaine passée, retirée dans ma chambre ; la nuit étoit chaude, j'étois couchée d'une façon modeste

pour quelqu'un qui se croit seul, mais qui ne l'auroit pas été si j'eusse cru avoir des spectateurs. Ennuyée d'une compagnie provinciale qui m'avoit obsédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un livre de morale, lorsque j'entendis prononcer distinctement, quoiqu'à demi bas, et avec un soupir : « O Dieu ! que d'appas ! » Ces paroles me surprirent, et, quittant mon livre, je tâchai, malgré la frayeur qui commençoit à me saisir, de prêter une oreille attentive. N'entendant plus rien dans ma chambre, je crus m'être trompée et m'imaginai que mon esprit distrait m'avoit rendu présent ce que je venois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût se trouver avec de la morale ; d'ailleurs, dans ce moment, je ne rêvois à rien qui y pût convenir. J'étois encore plongée dans ces réflexions lorsque j'entendis plus distinctement que la première fois : « O mortels ! êtes-vous faits pour la posséder ! » Quelque flatteuse que fût cette exclamation, elle redoubla ma peur, et, rentrant précipitamment dans mon lit, je me mis le drap sur la tête, à demi morte et dans l'état affreux où peut se trouver une femme peureuse. « Ah ! cruelle, s'écria-t-on alors, pourquoi vous dérober à ma vue ? Que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore et qui, malheureusement pour lui, est si respectueux qu'il n'ose employer la violence pour vous voir ? Répondez-moi du moins, ne mettez pas mon amour au désespoir.

— Hélas! repris-je d'une voix étouffée, que pourrois-je répondre dans l'état où une aventure si surprenante me réduit? — Mais que pouvez-vous craindre avec moi? réplique-t-on, je vous ai déjà dit que je vous adore. Rassurez-vous, je ne me montrerai pas, et quoique ma vue pût bannir la crainte de votre âme, je ne veux pas vous exposer encore à la surprise qu'elle vous causeroit. » Remise un peu par ces paroles, je relève doucement mon drap : je vis qu'il ne s'agissoit que d'une déclaration d'amour, et je me souvins que j'en avois soutenu plus d'une avec fierté. Je n'ai pas l'âme foible, et je crus d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une aventure qui commençoit de cette sorte. Cependant on étoit amoureux, j'étois seule et dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant et à qui je supposois plus de force qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta, je vis tout d'un coup le risque que je courois, et le vis avec d'autant plus de peur que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuses occasions où la vertu ne sauve de rien. J'imaginai aussi que c'étoit un esprit qui me parloit, et d'abord je le jugeai impalpable; cependant cet esprit étoit sensible, il m'aimoit : qu'est-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps? Ces différentes idées me tenoient dans une irrésolution qui ne finissoit pas, lorsque la voix reprenant : « Je sais tout ce qui se passe dans votre âme,

ma belle Comtesse, je serai respectueux : nous ne sommes entreprenants que quand nous sommes aimés. — Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de respect. — N'en répondez pas, dit la voix, nous sommes des amants un peu dangereux, nous savons tout ce qui se passe dans le cœur d'une femme; elle ne sauroit former de désirs que nous ne satisfassions, nous entrons dans tous ses caprices, nous vieillissons ses rivales et nous augmentons ses charmes, nous connoissons toutes ses foiblesses, et quand elle pousse un soupir d'amour, que la nature dans un moment de distraction se trouve la plus forte, nous le saisissons; en un mot, la plus légère idée de tentation devient, par nos soins, tentation violente et bientôt satisfaite. Avouez que si les hommes avoient notre science, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoutez à cela que notre invisibilité est, contre les maris jaloux ou les mères ridicules, d'une ressource merveilleuse; point de précautions pour prévenir les leurs, point d'yeux surveillants qu'on ne trompe avec ce secret. Mais, de grâce, ajouta-t-il, cessez de vous cacher à mes yeux ; cette complaisance ne vous engage à rien, puisque vous ne me verrez que quand vous le voudrez et que vos sentiments pour moi dépendent uniquement de vous. » A ces mots, je me montrai, et l'esprit, car c'en étoit un, fit à ma vue un cri qui pensa me faire rentrer sous le

drap ; je me rassurai pourtant. « Ah ! s'écria-t-il en me voyant, que de beautés ! quel dommage qu'elles fussent destinées à un vil mortel ; il est impossible qu'elles m'échappent. — Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échapperai pas ? — Oui, sans doute, je le crois. — Je trouve, repris-je, bien de la présomption dans cette idée. — Vous vous trompez, il y en a beaucoup moins que de connoissance de votre cœur. Toutes les femmes ont la même façon de penser, les mêmes mouvements, les mêmes désirs, la même vanité et, à peu de chose près, les mêmes réflexions, et ces réflexions toujours foibles quand il s'agit de combattre le penchant. — Mais la vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle soit inutile ? — Elle ne devroit pas l'être, reprit-il, et cependant j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice. — C'est trop mal penser de nous, repris-je, de nous croire incapables de la moindre réflexion. — Non, répondit-il, je crois que vous réfléchissez, mais que votre cœur, plus vif et plus prompt, échappe à la réflexion et vous détermine plutôt pour le sentiment que pour la raison. Ce n'est pas que vous ne pensiez assez bien pour connoître ce qu'il faut éviter : il s'élève des combats dans votre cœur, vous les soutenez pendant quelque temps, et vous succombez enfin avec cette consolation que, si votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire. — Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puis-

sions jamais vaincre notre penchant? Sommes-nous si cruellement esclaves de nos passions que rien ne puisse les réprimer? — Cet article seroit, répondit-il, d'une trop longue discussion. Je crois qu'il n'est pas impossible de trouver des femmes vertueuses, mais, autant que j'en ai pu juger par votre commerce, la vertu n'est pas ce qui vous amuse le plus : vous savez qu'il en faut avoir, et il me semble que vous ne cédez à cette nécessité qu'à regret. Une chose qui me paroît autoriser mon sentiment est la tristesse et la mauvaise humeur qui règnent sur le visage d'une femme vertueuse, d'une prude, de ces personnes qui se sont faites de la vertu par orgueil, pour avoir le plaisir d'insulter aux foiblesses de leur sexe. Il est des temps où elles payent ce plaisir bien chèrement et qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais comment faire? C'est une vertu affichée qu'il faut soutenir, elles en gémissent en secret; toujours tentées, elles se feroient bientôt un délice de la tentation qui les tourmente si elles pouvoient être sûres que leurs foiblesses fussent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaisirs prouvent moins la haine qu'elles leur portent que le regret qu'elles ont de s'en être privées par une vanité mal entendue; ajoutez à cela qu'il est rare qu'une jolie femme soit prude ou qu'une prude soit jolie femme, ce qui la condamne à se tenir justement à cette vertu que personne n'ose attaquer et qui est sans

cesse chagrine du repos dans lequel on la laisse languir. — Mais pensez-vous, lui dis-je que toutes les femmes soient prudes? — Les hommes, répondit-il, seroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractère. — Cependant, repris-je, ils veulent que nous soyons vertueuses. — C'est, dit-il, un raffinement de goût chez eux de devoir à leurs séductions l'anéantissement d'une chose qui leur a tant coûté à établir dans votre âme, et qui vous sied bien, quoi que vous en disiez. Non, cette vertu farouche qui n'en est que la grimace, mais celle que j'imagine, et que je ne puis vous peindre parce que je n'en ai pas encore trouvé de cette sorte. — Qu'est-ce donc, lui demandai-je, que les hommes appellent vertu? — La résistance que vous opposez à leurs désirs, et qui naît de votre attention sur vos devoirs. — Et quels sont-ils, repris-je, ces devoirs? — Ils étoient immenses, répliqua-t-il; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en restera plus à observer; aujourd'hui, ils ne consistent plus que dans la bienséance, encore n'est-elle pas exactement suivie. — Ce dérangement durera-t-il longtemps? lui demandai-je. — Tant, répondit-il, que les femmes croiront la vertu idéale et le plaisir réel, et je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penser. D'ailleurs, il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible, et ce foible, quelque bien déguisé qu'il soit, n'échappe

jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuse se rend au plaisir des sens; la délicate, au charme de sentir son cœur occupé; la curieuse, au désir de s'instruire; il en coûteroit trop à l'indolente pour refuser; la vaine perdroit trop si ses appas étoient ignorés, elle veut lire dans la fureur des désirs d'un amant l'impression qu'elle peut faire sur les hommes; l'avare cède au vil amour des présents; l'ambitieuse, aux conquêtes éclatantes, et la coquette à l'habitude de se rendre. — Vous êtes bien savant, lui dis-je. — C'est, répondit-il, que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir? Cette grande envie de philosopher ne sied pas dans cette rencontre, et je suis sûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices : qui sait si mal profiter des moments aussi doux que ceux que je passe auprès de vous ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux parler morale! en bonne foi me pardonnerez-vous d'avoir si mal employé mon temps? — Je ne sais pas, repris-je, quel autre usage vous en voudriez faire. Vous m'avez piquée, et je serai bien aise de vous prouver qu'il y a de la vertu. — C'est-à-dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez, et si je ne vous ai pas dit là-dessus tout ce que je pense, c'est qu'une aussi belle personne que vous offre tant de choses à louer

qu'on n'a pas auprès d'elle le temps de vanter celle-là. — Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je : vous m'aimez, je vous en ferai bien repentir. — Ma belle Comtesse, répondit-il, on dit à une belle qu'elle a des agréments, parce qu'en le lui répétant souvent, c'est une façon polie de l'exhorter à en faire usage; mais ira-t-on la faire souvenir de sa vertu quand il est de notre intérêt qu'elle l'oublie? Au reste, point de menaces, toutes ces finesses sont bonnes avec les hommes, mais songez que vous ne pouvez me tromper. Cela est embarrassant, et je ne m'étonne pas de vous voir rêver : un amant qui sait tout ce qu'on pense, qui pénètre tout, avec lequel on n'a aucune ressource, est quelque chose de bien incommode. — En ce cas, répondis-je, je puis ne point essuyer cette fatigue : je ne vous aimerai pas. — Vous n'en ferez rien, dit-il. Pour éviter de m'aimer, il faudroit que vous me disiez bien sérieusement de cesser de vous voir; qui plus est, il faudroit le vouloir, et c'est ce que vous ne voudrez pas. Curieuse comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette aventure. Vous êtes précisément avec moi dans le cas où sont toutes les femmes dans les commencements d'une passion : elles savent que pour ne pas succomber il faudroit fuir; mais la passion plaît, elle échauffe le cœur, éteint les réflexions; la séduction est continuelle, le retour sur soi-

même momentané; le plaisir redouble, la vertu disparoît, l'amant reste : comment fuir? et assurément vous ne fuirez pas. — Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je; je voudrois un amant plus respectueux et dont les désirs plus timides me ménageassent davantage. — C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un temps qui m'est précieux. Je ne suis point fait à cela. — Les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé. — Non, assurément, reprit-il. — Et vous avez plu partout où vous avez adressé vos vœux? — Partout, non, répliqua-t-il; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer. La première personne qui me plut étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des esprits. Je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit aérien, que nous étions beaux, bien faits : l'énumération que je lui fis de nos bonnes qualités ne la rendit que plus craintive, et si je n'avois pris la figure de son maître de musique, j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite étoit une dame de grande condition, fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, et qui ne voulut pas imaginer que je pusse être un corps solide. Cette idée me fit auprès d'elle un tort considérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la ressemblance d'un fort aimable homme qui

l'aimoit, je pourrois la ramener : je perdis mon temps. Enfin, ne sachant plus que faire, je me mis à son service et me travestis si bien qu'elle ne m'auroit jamais pris pour un esprit élémentaire; et voyez la bizarrerie! je réussis. En Espagne, je trouvai une femme qui, après m'avoir vu, ne voulut pas de moi et me préféra son amant. Je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes aventures seroit trop long; je ne dois cependant pas oublier une femme savante, dont les études avoient eu pour principal objet l'astronomie et la physique. Je la vis et lui dis qui j'étois : je ne l'effrayai pas, mais, quoique avec des efforts incroyables, je ne la persuadai point. « Comment, disoit-elle, est-il possible, si vous êtes dans votre région matière corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en descendant parmi nous? et si votre être n'est qu'un composé de vapeurs fines qui ne peuvent résister aux impressions de l'air et que le moindre vent peut dissoudre, à quoi pouvez-vous être bon ici? » Loin de réfuter cet argument par des discours, je la priai de m'admettre aux preuves. Elle y consentit, déterminée sans doute par le peu de risque qu'elle crut y courir, ou, supposé qu'il y en eût, par le plaisir d'avoir trouvé dans la physique élevée quelque chose d'extraordinaire que tout le monde ne sût pas. J'essayai donc de la convaincre; mais dans le temps que je devois espérer qu'elle cédoit à la force de

mes raisons, « Ah Dieu ! quel songe ! » s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vu d'incrédulité plus opiniâtre ? Je ne me rebutai pas d'abord ; mais, voyant qu'à quelque heure et de quelque façon que je lui parlasse, elle s'obstinoit, ainsi que vous le ferez sans doute, à me traiter de chimère et de songe, je m'ennuyai de lui donner matière à rêver et la quittai, quoiqu'elle me fît espérer une conversion prochaine. Mais vous, ajouta-t-il, ne seriez-vous pas aussi incrédule ? — Je ne serois pas du moins si curieuse, lui répondis-je. Je suis persuadée que je rêve, mais, contente du plaisir que ce songe me donne, je ne veux pas savoir s'il pourroit être vérité. — Et moi, reprit l'Esprit, je sens que tout devient que trop vérité auprès de vous ; je ne veux plus m'exposer au danger de voir vos charmes, je pars assez malheureux pour n'avoir pu me faire aimer de vous, je vais me dérober aux rigueurs que votre cruauté me prépare. — Que vous êtes impatient ! Comment voulez-vous que je vous aime ? Sais-je seulement ce que vous êtes ? — Avez-vous eu, répliqua-t-il, la curiosité de le demander ? — Hélas ! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant ; cette peur et celle que vous ne fussiez pis qu'un esprit m'ont contrainte. Mais, puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous ? — Vous, dit-il, qui croyez-vous que je sois ? — Je vous crois, repris-je, esprit, démon ou magicien ; mais, sous quelque espèce que je vous imagine, je vous crois

quelque chose de fort aimable et de fort singulier. — Voudriez-vous me voir? répondit l'esprit. — Non, dis-je, il n'est pas temps; répondez, de grâce, à mes questions. Qu'êtes-vous? — Je suis un Sylphe. — Un Sylphe! m'écriai-je avec transport, un Sylphe! — Oui, charmante Comtesse, les aimeriez-vous? — Si je les aime, grand Dieu! Mais vous me trompez, il n'en est point, ou s'il en est, qu'est-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur, et comment une essence aussi céleste que la vôtre peut-elle descendre au commerce des hommes? — Notre félicité, dit-il, nous ennuie quand nous ne la partageons avec personne, et tout notre soin est de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. — Mais, interrompis-je, j'ai lu que les Sylphides étoient si belles, pourquoi..... — Je vous entends, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher constamment à elles? Nous ne les touchons pas assez, elles nous voient trop et ce n'est jamais que par raison et pour ne pas laisser perdre la race des Sylphes qu'elles nous accordent quelques faveurs; la même considération nous détermine, et, comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres : c'est à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur causons. Toutes ces

choses sont réglées entre nous, et nous nous laissons de part et d'autre aller à notre penchant sans jalousie et sans mauvaise humeur. Vous rêvez, ajouta-t-il : avouez que c'est une chose gracieuse que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'est point, comme je vous l'ai dit, de fantaisie que nous ne satisfassions, de biens dont nous ne comblions ce que nous aimons ; plus esclaves qu'amants, nous sommes soumis à toutes ses volontés, incommodes dans un point seulement. — Quel est-il ? demandai-je brusquement. — Nous exigeons de la constance, et je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle suit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. — Miséricorde ! m'écriai-je, je renonce à vous pour jamais. » L'Esprit, à ce discours, fit un éclat de rire qui me fit remarquer la simplicité de ma peur. « Vous riez, mon Sylphe, lui dis-je. — Je ris, repartit-il, de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne se révoltent sur cet article, et qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre possession leur assure qu'à leur inconstance naturelle. — Vous vous trompez, lui dis-je : ne voulant point être inconstante, je n'ai rien à redouter, et cependant l'idée de ne le pouvoir devenir sans risque m'afflige sensiblement : vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtiment, vous m'en aimerez moins. — Pouvez-vous le croire ? répondit-il. Si nous sommes gênants pour les femmes dissimulées,

parce que nous savons tout ce qu'elles pensent, celles qui ont le cœur bon et droit doivent être charmées que rien ne nous échappe; nous leur tenons compte de ces délicatesses de l'âme, de ces sentiments fins que la stupidité et l'indolence des hommes n'aperçoivent pas, et plus nous connoissons leur amour, plus leur bonheur est parfait. Ne croyez cependant pas que la condition que je propose soit si terrible. Les Sylphes sont à tous égards si fort au-dessus des hommes qu'il s'en faut bien que ce soit un supplice de les aimer constamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit est la seule chose qui détermine une femme vers l'inconstance : elle ne voit plus dans un amant ces désirs tumultueux, lesquels, soit qu'elle les rebutât, soit qu'elle voulût les satisfaire, l'amusoient également. Ce n'est plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienséance, qui dit nonchalamment qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embarras encore, et dont le visage muet et glacé n'aide jamais à persuader ce que sa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas? Par un honneur vain et mal entendu, passera-t-elle le reste de sa jeunesse dans un lien qui ne fait plus son bonheur? Elle change et fait bien. On lui fait un crime de ce qu'elle change la première; c'est qu'elle sent plus vivement que les hommes, et qu'elle n'a pas de temps à perdre. D'ailleurs, c'est souvent par bonté pour celui qu'elle a aimé : elle

le voit languir auprès d'elle sans pouvoir se résoudre à la quitter, parce qu'il craint de se déshonorer; elle lui fournit un prétexte et se charge du crime. C'est un procédé bien généreux et que les hommes ne méritent pas, car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. — Les Sylphes, lui demandai-je, ne sont donc pas sujets à l'ennui et au dégoût? Ils sont sans doute aussi constants qu'ils exigent qu'on le soit pour eux. — Du moins, répondit-il, quand ils changent, c'est si subitement qu'on n'a pas le temps de s'en défier; on les voit encore amoureux un quart d'heure avant qu'ils disparoissent. — Mais quelqu'un qui s'en défieroit et qui changeroit avant eux? lui dis-je. — Oubliez-vous que...— Ah! je m'en souviens! Vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos ressources.— Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconstante est de ne lui pas donner le temps d'appuyer sur un caprice; mais ce soin seroit trop fatigant pour les humains, et ce n'est qu'aux Sylphes qu'il appartient de savoir employer tous les instants et de prévenir ces fantaisies momentanées qui naissent dans votre cœur. — Je crois, lui dis-je, qu'avec ces talents heureux que vous attribuez aux Sylphes, on peut encore se dégoûter d'eux. Il est bon de nous laisser désirer quelquefois. Il est des temps où nos réflexions sur nos plaisirs nous amusent

plus que tous les empressements d'un amant; d'ailleurs, vous avouerez que des soins perpétuels fatiguent, et ce seroit assez pour m'empêcher de vous désirer que la certitude de ne vous désirer jamais vainement. — Ce sentiment est assez singulier, repartit-il, et je doute qu'il soit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le temps de faire ces réflexions; vous devenez Sylphides par notre commerce, et, participant à notre substance, le soin de répondre à nos empressements devient aussi léger pour vous qu'il l'est pour elles. — Vous savez lever toutes les difficultés, lui dis-je; mais, quand vous quittez une femme, lui reste-t-il quelque essence de vous? — Quelquefois, par bonté, répondit-il, nous lui en enlevons une partie; par malice souvent nous la lui laissons tout entière. — Ce procédé n'est pas bon, repris-je. — Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous dispenser de laisser après nous des désirs que nous seuls pouvons éteindre; mais nous ne connoissons que cela pour être regrettés, et c'est un plaisir qui nous touche. Vous rêvez. — Il est vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. — Oh! vraiment, me dit-il, comme c'est à la Cour que nous faisons nos plus grands coups, il n'est pas difficile d'y reconnoître nos traces; mais il me semble que cette espèce de malice ne vous effraye pas tant que la mort sur laquelle vous vous êtes tantôt récriée : elle a pourtant des inconvé-

nients. — Je les crains, mais je puis les éviter. — En ne m'aimant pas, dit le Sylphe; vous n'y gagneriez rien : c'est aussi la punition de celles qui nous résistent. — Eh! grand Dieu, m'écriai-je, de quel côté fuir! — Laissons tout ce badinage, reprit le Sylphe. — Oh! assurément, nous le laisserons, me récriai-je tout effrayée; point de commerce, Monsieur le Démon : si vous vouliez m'engager à vous donner l'immortalité, il falloit me cacher la perversité de votre caractère et les risques qui suivent les engagements qu'on prend avec vous. — Expliquons-nous, répondit-il. Je vois que, l'esprit imbu des rêveries que le comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité; c'est-à-dire que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire. Je pense encore que, selon ces belles idées, vous nous croyez soumis aux foibles lumières de vos sages, et que nous descendons à leurs évocations. Quelle apparence qu'une essence supérieure à l'homme ait besoin d'être instruite par lui et puisse être forcée à lui obéir! Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination est encore ridicule, puisqu'il est à présumer qu'un commerce fréquent avec une substance inférieure aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces. — Je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule, mais je n'en suis pas plus disposée à vous aimer : je vous crains. —

Rassurez-vous, reprit-il. Quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toujours à cette extrémité; souvent nous changeons nous-mêmes, et vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne que vous-mêmes quand vous êtes engagées : ce sont des affronts que vous ne pardonnez point, et notre vanité est aussi sensible que la vôtre. Quant à l'autre châtiment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai. Voyez, consultez-vous, congédiez-moi bien sérieusement ou acceptez les conditions que je vous propose. — Comment voulez-vous, répondis-je, que je puisse assurer de ma tendresse quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vu ? Je ne désavoue pas que vous ne plaisiez déjà un peu ; mais si malheureusement vous n'étiez qu'un Gnome[1]... — N'en dites point de mal, interrompit le Sylphe. Il est vrai qu'ils ne sont pas d'une figure avantageuse, mais ils ne laissent pas de nous dérober bien des conquêtes. Ils sont parmi nous ce que les financiers sont parmi les hommes, et ce n'est pas ce que votre sexe considère le moins; tous les jours même ils nous enlèvent nos Sylphides. — Comment, lui demandai-je, une espèce aussi supérieure que la leur est-elle sensible aux présents? — Oui, dit-il, elles prennent des Gnomes pour

1 Esprits habitants de la terre, gardiens des trésors.

donner à leurs amants ; et quand ce soin ne les obligeroit pas à répondre à la passion de ces esprits hideux, elles sont femelles, par conséquent capricieuses ; le changement les amuse, et la bizarrerie de leur goût est pour elles un plaisir d'autant plus touchant qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle Comtesse, ne voudrez-vous point me faire des questions plus intéressantes, et votre curiosité s'arrêtera-t-elle toujours sur d'aussi petits objets que ceux sur lesquels je l'ai satisfaite ? Ne me permettez-vous donc point de me montrer ? — Ah ! mon Sylphe, m'écriai-je, que je crains votre présence ! — Que ne la souhaitez-vous ! » dit-il en soupirant. Je ne répondis moi-même que par un soupir. En ce moment une lueur extraordinaire remplit ma chambre, et je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il soit possible d'imaginer, des traits majestueux et l'ajustement le plus galant et le plus noble. Sa vue m'étonna, mais ne m'effraya pas. « Eh bien ! dit-il en se jetant à genoux devant moi avec un air plein d'amour et de respect, eh bien ! charmante Comtesse, pourriez-vous me jurer fidélité ? — Oui, mon cher, mon aimable Sylphe, m'écriai-je, je vous jure une ardeur éternelle ; je ne redoute plus que votre inconstance. Mais comment ai-je pu mériter ?... — Votre mépris pour les hommes et la passion secrète que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne ; elle est plus tendre que vous ne pensez. Je

pouvois vous susciter un songe et me rendre heureux malgré vous; mais je pense avec plus de délicatesse et n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. » — Hélas! je montrai peut-être dans ce moment trop de foiblesse à mon Sylphe, mais je l'adorois. « Que vous êtes charmant! lui dis-je; mais que je serois malheureuse si vous n'étiez qu'une illusion! Est-il bien vrai que... Ah!... vous êtes palpable! »

J'en étois là, Madame, avec mon Sylphe, et je ne sais ce qui seroit arrivé de mon égarement et de ses transports si ma femme de chambre, qui entra dans le moment, ne l'eût pas effrayé. Il s'envola; je l'ai depuis vainement rappelé. Son indifférence pour moi me fait penser que ce n'est qu'une agréable illusion qui s'est présentée à mon esprit; n'est-il pas dommage que ce ne soit qu'un songe?



TABLE



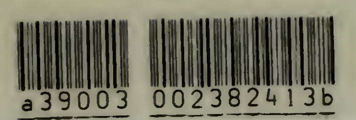
Achevé d'imprimer

par



LE PREMIER MARS 1879




a39003 002382413b